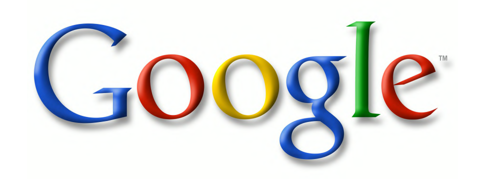












HISTOIRE GÉNÉRALE

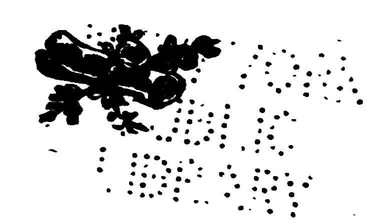
Des Conjurations, Conspirations, & Révolutions célebres, tant anciennes que modernes ;

Dédiée à S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

Par M. Duport du Tertre.

Nouvelle Édition.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez Gay & Giddé, Libraires, rue d'Enfer, au coin de celle Saint-Thomas, près la Place Saint-Michel, n° 731.

M. DCC. XCIII.



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

Premier Prince du Sang.

MONSEIGNEUR,

C'EST à un PRINCE dont la France adore les belles qualités, que je dédie l'Hiſtoire de tous les mauvais Citoyens qui ont été le fléau de leur Patrie. N'ayant à préſenter aux yeux des Lecteurs que des crimes & des ſcélérats, j'ai

voulu du moins que l'on vît à la tête de cet Ouvrage le nom d'un Prince qui honore l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Sérénissime ;

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
DUPORT DU TERTRE.

PRÉFACE.

L'IMPORTANCE des matieres que je traite dans cet Ouvrage, me fait espérer que le Public le recevra favorablement. *Les Conjurations & les Conspirations célebres* font la matiere des six premiers volumes. Dans les quatre derniers je donne l'Histoire de ces éclatantes *Révolutions* qui ont changé la face de l'Univers.

J'avois d'abord eu dessein de suivre l'ordre chronologique dans l'arrangement de toutes ces diverses Conjurations ; mais après avoir exécuté sur ce plan une partie du premier volume, j'ai changé de systême, parce que j'ai cru qu'il seroit beaucoup mieux de donner de suite toutes les Conjurations d'un même pays. Je n'ai commencé à observer cette méthode qu'à la Conjuration de *Sabinius* contre *Vespasien*. Cette Conjuration est suivie de toutes

celles que m'a fourni l'Histoire Romaine, tant pour l'Empire d'Orient que pour celui d'Occident. Le second volume contient toutes les principales Conjurations qui ont été formées en Allemagne & dans les Pays du Nord. Celles d'Espagne, du Portugal, d'Italie & de la France, font la matiere du troisieme tome.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici des anecdotes singulieres qui ont été omises par d'autres Écrivains. Mon but a été de rassembler toutes les Conjurations répandues en différentes Histoires. Les matériaux de mon Ouvrage ont été pris de côté & d'autre; la forme seule est de moi. On ne demande pas à un Historien qu'il soit créateur; mais on exige qu'il examine attentivement les sources où il va puiser : c'est à quoi j'ai donné une serieuse attention.

Pour la construction d'un édi-

fice, il ne ſuffit pas d'avoir de bons matériaux ; il faut encore ſavoir les mettre en œuvre. Je n'oſe me flatter d'y avoir réuſſi ; mais quand j'ai eu de bons modeles devant les yeux, j'ai tâché de les imiter autant qu'il m'a été poſſible.

La Conjuration de *Philotas* & celle de *Catilina*, ſont regardées avec raiſon comme deux excellens morceaux d'Hiſtoire. *Quint-Curce* & *Salluſte* étoient des Ecrivains du premier ordre. Une ſimple traduction ne préſenteroit qu'imparfaitement les beautés de leurs ouvrages. En travaillant d'après ces grands hommes, j'ai moins cherché à être leur copiſte que leur imitateur.

Quelques-uns de nos plus célebres Hiſtoriens ont auſſi exercé leur plume ſur des Conjurations particulieres ; c'eſt ce qui m'a jetté dans un cruel embarras. J'ai été tenté plus d'une fois d'inſérer en-

tierement leurs ouvrages dans le mien. Après bien des délibérations, je me suis déterminé à reproduire sous une autre forme les Conjurations de Venise & de Portugal ; mais comme je n'avois pas la ridicule vanité de croire que je pouvois égaler les *Saint-Réal* & les *Vertot*, j'ai pris le parti de profiter de leur travail. Sans les copier exactement, excepté en quelques endroits, je me suis approprié tout ce qu'ils avoient de meilleur. Pour ne pas donner trop d'étendue à mon Histoire générale, j'ai retranché de leurs Histoires particulieres quelques détails qui m'ont paru peu importans, & je n'ai conservé que ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de mon ouvrage. La Conjuration des *Pazzi* & celle de *Rienzi* m'ont causé moins d'embarras, quoiqu'écrites par des Historiens d'un mérite distingué. Dans la premiere, M. *le Noble*, s'est

trop étendu ſur les amours de *Julien de Médicis* : cela donne à ſon hiſtoire un air de Roman, & le ſujet principal eſt pour-ainſi-dire abſorbé par cet épiſode. La Conjuration de *Rienzi* n'eſt pas écrite avec aſſez de préciſion, & il n'étoit pas difficile de réduire à une centaine de pages tout le gros Volume du P. *du Cerceau* ſans rien omettre d'intéreſſant. *Sarrazin* avoit commencé la Conjuration de *Valſtein*; mais il n'acheva pas cet ouvrage, je ne ſais ſi c'eſt un malheur pour nous : quoique cet Auteur eût beaucoup d'eſprit, ſa façon d'écrire ne me paroît nullement agréable. A l'égard de la Conjuration de *Fieſque* par le Cardinal *de Retz*, j'ai tâché de conſerver toute la force, & d'éviter toutes les négligences de ſtyle qu'on remarque dans cet ouvrage. Voilà les Conjurations éclatantes dont on nous a donné une hiſtoire particuliere. Je ſouhaite qu'on ne me

reproche pas d'avoir défiguré nos meilleurs Ecrivains en retouchant leurs productions.

On a donné au Public une Relation très-exacte, mais fort longue, de tout ce qui s'est passé en Perse pendant la derniere Révolution. M. Freron a fait un extrait fort agréable de cette Relation ennuyeuse. Je l'ai copié mot pour mot, en y ajoutant quelques traits qu'on trouve dans *le Parallèle d'Alexandre & de Thamas-Kouli-Kan*. C'est aussi après de bons Mémoires que j'ai écrit tout ce qui est arrivé en Perse avant que le célebre Thamas usurpât la souveraine puissance. On peut, je crois, compter sur ce morceau d'histoire.

Je ne sais quel succès aura cet Ouvrage ; si la forme est défectueuse, le fond en est agréable. On me saura gré d'avoir choisi des sujets si intéressans, en condamnant peut-être la maniere avec laquelle je les aurai traités.

TABLE
DES CONJURATIONS
Contenues dans ce premier Volume.

TABLE.

Fin de la Table du Tome premier.



HISTOIRE



HISTOIRE DES CONJURATIONS CÉLEBRES,

Tant anciennes que modernes.

IL est peu de Républiques & de Monarchies où l'on n'ait vu se former des conjurations. Sous quelque Gouvernement que ce puisse être, on trouve toujours des hommes qui, mécontens de leur situation présente, sont capables de se porter à toutes sortes d'excès, soit pour se délivrer d'un joug qui les accable, soit pour augmenter ou rétablir leur fortune, soit pour s'élever à un rang auquel la médiocrité de leur naissance leur défendoit d'aspirer. Tels sont ordi-

nairement les principaux motifs qui déterminent quelques mauvais Citoyens à s'armer contre leur patrie. On ne voit que trop d'exemples de ces dangereuses conspirations, dont le succès occasionne les plus terribles malheurs. A la vérité, les auteurs de ces noirs projets en deviennent assez souvent les victimes; mais leur fin tragique n'a pu encore intimider ces hommes hardis & entreprenans, qui sont prêts à tout risquer pour se procurer un sort plus heureux.

Quand l'Histoire offre à nos regards de pareils tableaux, on les contemple toujours avec plaisir. On admire les grandes qualités que possede communément un Chef de conjuration; sa prudence dans le choix des personnes qu'il veut associer à sa criminelle entreprise; son adresse à manier les esprits & à se concilier des caracteres différens; sa fermeté dans mille accidens qui peuvent survenir, & qu'on n'a pu prévoir; enfin son courage, lorsqu'il en faut venir à l'exécution de ses funestes complots; mais on déteste en même tems sa dissimulation, ses artifices, ses fureurs, sa cruauté; en un mot, on voit alors de quoi est capable un homme qui joint de grands vices

à des talens supérieurs. Voilà, sans contredit, les morceaux les plus curieux de l'Histoire, & qui méritent d'être exposés avec tout le soin possible. Quelques Ecrivains du premier ordre se sont déja exercés en partie sur une semblable matiere; mais on n'a pas encore réuni dans un seul point de vue toutes ces conjurations célebres qui ont étonné l'Univers. C'est un Ouvrage que j'entreprends avec plaisir, dans l'espérance que mon travail pourra être agréable à la plupart des Lecteurs, dont l'ame se plaît à être remuée par des objets intéressans. Puisse l'exécution de mon entreprise répondre à la beauté du sujet.



CONJURATION
D'ARBACÈS,
GOUVERNEUR DE LA MÉDIE,
Contre Sardanapale, Roi des Assyriens.

Avant J. C. an. 744. L'ABUS de l'autorité souveraine, réduit souvent les peuples au désespoir, & les porte à tout entreprendre pour se délivrer du joug qui les opprime. L'Histoire des Assyriens va nous en fournir un exemple; & je commencerai cet Ouvrage par une conjuration qui entraîna la ruine d'un vaste & florissant Empire.

Ninive, capitale du Royaume d'Assyrie, étoit depuis long-tems accoutumée à voir ses Rois plongés dans les plaisirs & les délices. Mais Sardanapale fut encore plus vicieux que ses prédécesseurs : & au lieu de s'occuper des affaires de l'Etat, ce Prince passoit ses jours avec une troupe de femmes, dont il prenoit les airs, les manieres, & même les ajustemens. Si Sardanapale

n'eût été que voluptueux, ses Sujets n'auroient pas été tout-à-fait à plaindre ; mais ce Prince faisoit consister une partie de son bonheur à posséder des trésors immenses. Les Peuples sont toujours les victimes d'une semblable passion. Aussi jamais tyrannie ne fut égale à celle qu'on exerça sur les Assyriens. Qu'on juge de leur mécontentement par la conduite qu'on tenoit à leur égard.

Sardanapale comptoit au nombre des Provinces de son Empire la Médie, dont le gouvernement avoit été confié à Arbacès. C'étoit un homme plein de courage, & qui s'étoit fait de la réputation dans le métier de la guerre. Comme il se comporta fort bien dans son emploi, il se fit aimer des Médes, peuples dont il avoit la conduite : un bon Prince auroit trouvé dans Arbacès le meilleur de ses Sujets. Quelques affaires attirerent ce Gouverneur à la Cour. Il demeura long-tems à Ninive, sans qu'il lui fût possible de parler au Roi. Enfin, après bien des tentatives, il vint à bout de pénétrer dans l'intérieur du Palais. Quel spectacle s'offre à ses regards ! Il voit Sardanapale au milieu

de ses concubines, & habillé comme elles. Le visage de ce Prince étoit couvert de fard, ses yeux respiroient la plus grossiere volupté, & ses mains étoient occupées à manier le fuseau. Arbacès, indigné, sort de cet infâme sérail, & va trouver ses amis pour leur raconter ce qu'il venoit de voir. Il leur déclara en même-tems qu'il ne vouloit plus obéir à un homme qui sembloit rougir de l'être. Quelques Seigneurs Assyriens entrerent dans ses vues, & entr'autres Bélesis, Gouverneur de Babylone. Les conjurés ne tarderent pas à lever des troupes pour l'exécution de leur projet. Au premier bruit de cette révolte, Sardanapale se retira au fond de son Palais, laissant à ses Peuples le soin de défendre leur Maître, qui méritoit si peu qu'on se sacrifiât pour lui. Forcé cependant de se mettre en campagne, & d'aller au-devant de ses ennemis, il fut vaincu & poursuivi jusqu'aux portes de Ninive. Cette Capitale étoit bien fortifiée & munie de vivres pour un tems considérable. Le Roi se renferma dans cette grande Ville, dont il ne croyoit pas que les Rebelles pussent jamais se rendre maîtres. En effet, le siége traîna

fort en longueur ; mais quand Sardanapale vit que le Tygre, en se débordant avec violence, avoit abattu une partie des murs de Ninive & ouvert un passage aux ennemis, alors ce timide Monarque se crut perdu sans ressource. Il prit aussi-tôt une résolution dont un homme aussi lâche ne paroissoit pas capable. Un bûcher fut construit par ses ordres au milieu du Palais, il y mit le feu, & s'y brûla lui, ses femmes, ses eunuques, & toutes ses richesses. Ce fut par ce genre de mort que Sardanapale termina une vie qu'il avoit passée dans les plus honteuses débauches. Du débris de ses vastes Etats se formerent trois grandes Monarchies. Celle des Médes, dont Arbacès devint, à ce qu'on croit, le premier Souverain ; celle des Assyriens de Babylone, qui tomba en partage à Bélesis ; enfin celle des Assyriens de Ninive, dont le premier Roi se fit appeller Ninus le jeune. Telles furent les suites d'une conjuration occasionnée par l'indigne conduite d'un Prince, qui s'imaginoit que les Rois ne sont sur le Trône que pour satisfaire leurs plus infâmes passions.

CONJURATION DE PHILOTAS,

Contre Alexandre le Grand.

Avant J. C. environ 320 ans.

LES succès d'Alexandre l'avoient rendu si fier, qu'il voulut se faire passer pour un Dieu. Cette vanité ridicule ne pouvoit manquer de déplaire à des hommes tels que les Macédoniens, qui n'étoient point accoutumés à ramper servilement sous leurs Rois, & qui, en obéissant à leur Souverain, ne se faisoient pas une gloire d'adorer jusqu'à ses caprices. Ce n'étoit aussi qu'avec une répugnance extrême, que la plupart des Sujets d'Alexandre servoient l'ambition d'un jeune Prince qui avoit entrepris la conquête de l'Univers. Les périls auxquels ils étoient exposés à chaque instant, & le chagrin de se voir si fort éloignés de leur Patrie, sans espérance peut-être d'y retourner jamais, leur arrachoient souvent des plaintes & des murmures. D'ailleurs, cet ambitieux

Monarque, après avoir subjugué une partie du monde, n'avoit point d'enfans à qui il pût laisser un si vaste héritage. Ce furent-là sans doute les principales causes de tous ces complots formés contre la vie d'Alexandre, & sur-tout, de cette conjuration célebre, dont je vais faire le récit.

Un certain Dymnus, qui étoit fort peu considéré à la Cour, aimoit éperdument le jeune Nicomachus, dont la sagesse n'égaloit pas la beauté. Ce Dymnus vint un jour trouver l'objet de son infâme tendresse, & après l'avoir attiré dans un Temple, il lui dit avec beaucoup d'émotion : » Je » vais, mon cher Nicomachus, vous » révéler un secret de la derniere im- » portance : mais il faut me jurer en » présence des Dieux que vous ne tra- » hirez jamais un homme qui vous ai- » me. » Nicomachus promit tout ce qu'on voulut; & aussi-tôt son ami lui dit, on a formé une conspiration contre Alexandre : plusieurs braves gens sont entrés dans ce complot, & en trois jours nous serons délivrés du Tyran. Celui à qui on venoit de faire une pareille confidence, témoigna sur-le-champ son indignation, & déclara que ses

sermens ne l'obligeoient à rien, puisqu'il s'agissoit de la vie de son Roi. Là-dessus Dymnus, saisi de frayeur, embrasse tendrement son ami, & le conjure, les larmes aux yeux, de s'associer à des hommes de cœur qui avoient formé le plus noble & le plus avantageux des projets. On ne lui promettoit pas moins qu'un Royaume, si l'entreprise venoit à réussir. Nicomachus ne se laissa point éblouir par ces offres brillantes, & persista dans sa première résolution. Dymnus voyant qu'il ne pouvoit le gagner par des promesses, chercha à l'intimider par des menaces : Je t'ai, dit-il, instruit de nos desseins ; mais au lieu de craindre pour Alexandre, tremble pour toi-même : je vois bien qu'il faudra nous défaire d'un perfide qui pourroit nous trahir ; & quand ma fatale tendresse m'empêcheroit de te donner la mort, penses-tu que les autres conjurés laissent vivre un homme qui peut les perdre à chaque instant ? Crois-moi, ne t'expose point à te voir arracher la vie pour sauver celle d'Alexandre. Nicomachus sentit que la dissimulation étoit nécessaire. Il feignit de ne pouvoir plus résister aux pressantes solli-

citations de son ami, & lui demanda avec qui il s'étoit associé pour une affaire de cette conséquence. Dymnus, transporté de joie, lui nomma les principaux conspirateurs ; mais il ne parla point de celui qui, dans la suite, fut regardé comme le Chef de la conjuration.

Nicomachus s'en retourne chez lui, & révele tout à son frere Cébalinus. Celui-ci se charge d'avertir Alexandre ; il se rend au Palais & attend que quelque Officier de distinction veuille le présenter au Roi. Dans cet instant il n'y avoit à la Cour que Philotas, fils de Parménion, & Colonel général de la Cavalerie. Ce fut à lui que s'adressa Cébalinus ; il lui raconte ce qu'il vient d'apprendre, & le prie d'en rendre compte à Alexandre. Philotas loua beaucoup le zele de ce fidele Sujet, & promit de faire tout savoir à celui qui étoit le plus intéressé dans cette affaire. Il rentre sur-le-champ chez le Roi qu'il venoit de quitter, lui parle de différentes choses, & ne lui dit pas un mot de la conjuration. Bien plus, le fils de Parménion s'étant rendu les jours suivans auprès d'Alexandre, & n'ayant jamais manqué de

rencontrer Cébalinus, qui lui demandoit chaque fois si le Roi étoit instruit de ce qui se passoit, Philotas répondoit ou qu'il n'en avoit pas eu le tems, ou qu'il ne s'étoit pas présenté une occasion favorable. De pareilles réponses ne satisfirent point Cébalinus, qui commença dès-lors à soupçonner le Colonel de la Cavalerie. Cependant comme l'entreprise étoit sur le point d'être exécutée, il n'y avoit point de tems à perdre; c'est pourquoi le frere de Nicomachus se hâta d'aller trouver un jeune Seigneur appellé Metron, & lui découvrit le complot qu'on avoit formé contre la vie d'Alexandre. Ce Monarque est averti sur-le-champ de la conspiration. Il donne ses ordres pour qu'on arrête Dymnus, fait paroître Cébalinus en sa présence, l'interroge, & lui demande depuis quel tems on lui avoit confié ce secret. Depuis trois jours, répondit le fidele Macédonien. Tu es donc un traître, répliqua le Roi, puisque tu as tant tardé à m'avertir. Et sur-le-champ il ordonne qu'on mette les fers aux pieds & aux mains de Cébalinus. Celui-ci, pour se justifier, ne manqua pas de dire, que dès le moment qu'il avoit eu avis de la conjuration,

il étoit venu trouver Philotas pour le prier d'en parler au Roi. Au nom de Philotas, les larmes coulerent des yeux d'Alexandre ; il leva les mains au ciel, & se plaignit amerement de l'ingratitude d'un homme qu'il avoit tant aimé.

Aussi-tôt que Dymnus eut apperçu les Gardes qui venoient pour l'arrêter, il se passa son épée au travers du corps ; mais il ne mourut pas sur-le-champ. On le transporta auprès d'Alexandre, qui lui demanda : Que t'ai-je donc fait pour juger Philotas plus digne que moi de porter la Couronne ? Ce malheureux tourna la tête, comme s'il n'eût pu soutenir la vue du Roi, & il rendit le dernier soupir.

Philotas eut ordre de se rendre au Palais, & dès qu'il y fut arrrivé, Alexandre lui dit : Cébalinus mérite la mort, s'il a célé durant deux jours une conspiration formée contre ma personne. Il vous accuse d'avoir gardé un coupable silence. Que pouvez-vous dire pour votre justification ? Parlez, vous avez dans Alexandre un Juge favorable. La tendre amitié que j'ai toujours eue pour vous, doit vous faire sentir que je souhaite vous trouver

innocent. Philotas ne parut point déconcerté, & il répondit au Roi dans ces termes : » Il eſt vrai, Seigneur, » que Cébalinus m'a rapporté quelques diſcours faits à ſon frere par un » jeune débauché ; mais eſt on tenté » de croire les perſonnes que l'on mépriſe ? La mort de Dymnus m'apprend que j'ai eu tort de ne point » parler, & qu'on doit faire attention » aux moindres avis, lorſqu'il s'agit de » la ſûreté des Rois. Prince, continua-t-il, en ſe jettant aux genoux d'Alexandre, conſidérez toutes les actions » de ma vie paſſée, & vous n'y verrez » rien qui doive me rendre ſuſpect. » Ma bouche, j'en conviens, eſt coupable pour avoir gardé le ſilence ; » mais mon cœur n'a point conſenti à » de noirs complots. Pourrois-je avoir » quelque choſe à craindre de la part » d'un Monarque éclairé, aux yeux duquel l'imprudence ne ſera jamais regardée comme un crime ? » Il n'eſt pas aiſé de ſavoir ce qui ſe paſſoit alors dans l'ame du Roi ; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il tendit la main à Philotas en ſigne de réconciliation.

Alexandre aſſembla ſon Conſeil, & le fils de Parménion n'y fut point

appellé, quoiqu'il eût coutume d'y assister ordinairement. On fit venir Nicomachus, qui confirma tout ce que venoit de rapporter son frere. Il parut donc constant qu'il y avoit une conspiration formée contre le Roi; mais il s'agissoit de savoir si Philotas étoit un des Chefs de l'entreprise. La situation de ce jeune Seigneur étoit trop brillante, pour ne pas exciter la jalousie des autres Courtisans. Il aimoit d'ailleurs à se faire valoir, & il vantoit sans cesse ses services & ceux de son pere. C'est un moyen sûr de déplaire aux Souverains. Outre cela, Philotas avoit blessé Alexandre par un endroit fort sensible: il lui étoit échappé des propos hardis sur la ridicule vanité du Roi, qui vouloit se faire passer pour le fils de Jupiter. Les reproches que lui en fit Alexandre, dans la suite, prouvent combien ce Monarque fut touché du mépris qu'on témoignoit pour sa prétendue Divinité. Ajoutez à tout cela que Philotas jouissoit d'une grande considération parmi les troupes, qui l'estimoient à cause de sa valeur, & parce qu'il étoit fils d'un des meilleurs Officiers qu'eut produit la Macédoine. On punit quelquefois dans un

ſujet puiſſant, non pas le mal qu'il a fait, mais celui qu'il pourroit faire.

Ceux des Courtiſans qui étoient intéreſſés à la ruine de Philotas, ne manquerent pas de profiter d'une ſi belle occaſion; mais Cratère fut celui qui travailla avec le plus d'ardeur à ſe défaire d'un concurrent redoutable. » Seigneur, dit-il au Roi, puiſque » vous vouliez pardonner à Philotas, » il ne falloit pas du moins lui faire » connoître que vous étiez inſtruit de » ſes deſſeins. Un criminel d'un cer» tain rang ſe ſouvient plutôt du pé» ril qu'il a couru, que du pardon » qu'on lui a accordé. L'idée des ſup» plices qu'il a été ſur le point de ſouf» frir, ne lui inſpire que des ſentimens » d'horreur contre celui qui l'a ſouſ» trait à la mort, & il cherche à ſe » venger par de nouvelles perfidies. » Plaiſe aux Dieux que votre clémence » ne vous ſoit pas funeſte! Il eſt des » cœurs qu'on ne vient jamais à bout » de gagner par des bienfaits, ſur» tout lorſque ces bienfaits nous font » ſentir vivement notre ingratitude. » La reconnoiſſance alors devient un » fardeau inſupportable; mais je veux » ... Philotas, touché de repentir,

» rentre enfin dans le devoir ; croyez-
» vous que son pere vous saura gré
» de votre conduite généreuse ? Il pu-
» bliera par-tout que vous n'avez fait
» grace à son fils que pour donner
» lieu de croire qu'il s'étoit rendu cou-
» pable. Ainsi votre indulgence même
» sera regardée comme une injure dont
» Parménion voudra tirer vengeance.
» Eh ! que n'avez-vous pas à craindre
» de la part d'un homme qui a su ga-
» gner la confiance de vos soldats, &
» qui se voit en état de braver la puis-
» sance de son Maître ? » Ces dernieres paroles ne purent manquer de faire une vive impression sur le cœur d'un Roi aussi fier & aussi jaloux de son autorité que l'étoit Alexandre. Tous les Courtisans applaudirent au discours de Cratère, & chacun disoit hautement qu'il étoit impossible de justifier la conduire de Philotas ; qu'il y avoit de trop fortes preuves pour ne le pas croire criminel, & qu'il falloit le mettre à la torture afin de l'obliger à déclarer ses complices.

Le Roi recommanda que cette délibération fût tenue secrette, & il invita à souper Philotas, afin que celui-ci ne soupçonnât rien. On est étonné

de voir un Prince tel qu'Alexandre, recourir à une ſi baſſe diſſimulation. La prudence oblige quelquefois les Souverains à employer des artifices dont rougiroient de ſimples particuliers. Philotas ſe trouva donc au repas qui devoit être le dernier de ſa vie, & eut tout lieu de croire qu'il étoit parfaitement rentré dans les bonnes graces du Roi. Pendant le tems que le malheureux favori s'entretenoit familierement avec ſon Maître, on prenoit des meſures pour arrêter les conſpirateurs; on plaça de la Cavalerie en des endroits convenables, afin qu'on ne pût avertir Parménion, qui commandoit alors une puiſſante armée dans la Médie.

Philotas, au ſortir du repas, s'en retourna chez lui, & ſoit que ſon ame ne fût troublée par aucun remords, ou qu'il crût que le Roi avoit tout oublié, il s'endormit tranquillement; mais il ne goûta pas long-tems les douceurs du ſommeil, car des Gardes vinrent enfoncer ſa porte, entrerent dans la chambre où il couchoit, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & lui mirent les fers aux pieds & aux mains. Philotas vit bien qu'on avoit réſolu ſa perte, & s'é-

cria : *Ah ! Seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Il ne lui échappa point d'autres plaintes ; & après qu'on lui eut couvert le visage, on le conduisit au Palais.

Dès le lendemain, il fut question de lui faire son procès suivant les loix. Chez les Macédoniens, l'Armée connoissoit des crimes capitaux pendant la guerre ; & en tems de paix, le Peuple jouissoit du même privilége. L'affaire de Philotas devoit donc être jugée par les troupes. Elles eurent ordre de se rendre auprès du Roi, & quand elles furent assemblées, on apporta le corps de Dymnus, & on l'exposa aux yeux des soldats. Alexandre parut ensuite, avec un visage sur lequel étoit peinte la plus profonde tristesse ; les Seigneurs de sa suite se conformerent extérieurement à la situation de leur Maître. Un cadavre ensanglanté, la douleur du Roi, la consternation des Courtisans, tout ce lugubre appareil surprit extraordinairement les Macédoniens, qui n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. On ne les laissa pas long-tems dans l'incertitude, & Alexandre leur adressa la parole en ces termes :

» Peu s'en est fallu, chers Soldats,

» que vous n'ayez perdu votre Roi.
» Une troupe de perfides avoit attenté
» à mes jours, mais par un effet de
» la bonté des Dieux, je respire en-
» core. Mon plus grand déplaisir en
» mourant, eût été de ne pouvoir ré-
» compenser vos services; on a pensé
» me mettre hors d'état de vous témoi-
» gner jamais ma reconnoissance, &
» voilà ce qui m'anime davantage con-
» tre les indignes Sujets qui ont voulu
» m'arracher la vie. Quel sera votre
» étonnement, lorsque je vais vous
» nommer les auteurs d'un si horri-
» ble attentat! Un homme que mon
» pere avoit comblé de bienfaits, que
» j'ai toujours admis dans ma plus in-
» time confidence, que je m'étois fait
» un plaisir d'élever au plus haut point
» de grandeur où puisse parvenir un
» Sujet; en un mot, Parménion est
» celui qui vient de conspirer contre
» moi: il a suborné son fils Philotas,
» & ce dernier a entraîné dans sa ré-
» volte plusieurs autres scélérats, par-
» mi lesquels étoit ce Dymnus, que
» vous voyez étendu par terre, & qui
» s'est donné la mort, par la crainte
» d'être condamné aux plus cruels
» supplices. A ce récit vous frémissez

» d'horreur, & vous avez de la peine » à concevoir comment on peut pousser si loin l'ingratitude ; mais vous » allez entendre la déposition des té- » moins. » Quand ils eurent parlé, le Roi continua de la sorte : » Si l'on » n'a point nommé Philotas parmi les » conspirateurs, ce n'est pas une preu- » ve de son innocence. N'avons-nous » pas la conviction de son crime dans » la conduite qu'il a tenue à mon » égard ? Un homme qui n'auroit pas » de mauvais desseins, garderoit-il » des secrets qu'il m'importoit si fort » de connoître ? Quoi ! tandis que cha- » cun se hâte de m'avertir du danger » qui me menace, le seul Philotas » ne paroît nullement inquiet de ce » qui peut m'arriver ! Est-il permis à » un Sujet de s'intéresser si peu à la » conservation de son Roi ? Plût aux » Dieux que je n'eusse rien à reprocher » au fils de Parménion, qu'une cou- » pable indifférence ! Mais je sais de- » puis long-tems qu'il me déteste au » fond du cœur, & qu'il a toujours » porté envie à ma gloire. Il n'a même » jamais eu la prudence de déguiser » ses sentimens de haine & de jalousie. » N'est-ce pas lui qui trempa autrefois

» dans la conjuration de mon cousin » Amyntas ? N'a-t-il pas donné sa » sœur en mariage à Attalus, mon » plus cruel ennemi ? Et quand je lui » écrivis que l'Oracle venoit de me » déclarer fils de Jupiter, il eut l'im- » pudence de me répondre qu'il plai- » gnoit le sort des peuples obligés de » vivre sous un homme qui se croyoit » au-dessus du reste des mortels. Dès- » lors j'aurois dû punir cet excès d'au- » dace ; mais je ne pouvois me résou- » dre à perdre un homme pour lequel » j'avois conçu la plus tendre affection. » Bannissons aujourd'hui les sentimens » d'une fatale amitié, & n'épargnons » point celui qui cherche à nous faire » périr. Vous m'exhortez souvent à » prendre soin de ma personne ; hélas ! » j'ai moins à craindre le fer des nations » barbares, que celui de mes propres » Sujets ; si, comme je n'en puis dou- » ter, vous êtes réellement sensibles à » ma conservation, donnez-m'en au- » jourd'hui une preuve convaincante. » Vous connoissez mes ennemis, pu- » nissez-les, & vengez-moi. »

Le préambule de cette harangue étoit fort obligeant pour les Soldats ; aussi ne purent-ils retenir leurs larmes,

lorſqu'Alexandre leur témoigna le regret qu'il auroit eu de mourir ſans les avoir récompenſés. Dès qu'il eut nommé les auteurs de la conſpiration, ce fut un murmure général dans toute l'Armée, & on vit éclater ſur chaque viſage les plus vifs tranſports de l'indignation & de la colere. Le Roi profita de ce moment favorable pour faire dépoſer les témoins ; mais comme ceux-ci ne chargeoient point Philotas, l'Aſſemblée revint de ſon courroux, & demeura dans un ſilence qui déconcerta Alexandre, il continua cependant ſa harangue, & fit uſage de tous les raiſonnemens qu'il crut les plus forts, pour prouver que Philotas étoit coupable de la plus noire trahiſon. Il lut enſuite une Lettre, dans laquelle Parménion mandoit à ſes deux fils : *Qu'ils euſſent ſoin d'eux & des perſonnes qui leur appartenoient, & qu'ainſi ils feroient ce qu'ils s'étoient propoſé.* Expreſſions équivoques que le Roi interpréta comme il voulut. L'autre fils de Parménion à qui cette Lettre étoit écrite, s'appelloit Nicanor, & il ne vivoit plus dans le tems qu'on inſtruiſoit le procès de ſon frere.

On fit paroître enfin en préſence de

l'Armée, le malheureux Philotas; il avoit les mains liées derriere le dos, & la tête couverte d'un vieux linge. Quelle ſituation pour un homme qui s'étoit vu auparavant dans la plus haute faveur! Auſſi ceux qui le regardoient auparavant avec des yeux d'envie, paroiſſoient touchés de ſon triſte ſort. On n'étoit pas moins ſenſible au malheur de Parménion; ce fameux Capitaine qui alloit voir périr par les mains des bourreaux le ſeul fils qui lui reſtoit, après avoir perdu ſes deux autres enfans au milieu des combats. Ce brave Officier, pour récompenſe de tant de ſervices rendus à ſa Patrie, étoit ſur le point lui-même de finir ſes jours d'une maniere tragique. On ne pouvoit guères ſe repréſenter une ſi funeſte cataſtrophe, ſans être ému de compaſſion; auſſi Amyntas, un des Lieutenans du Roi, s'appercevant que l'Armée inclinoit à la miſéricorde, repréſenta aux Macédoniens, qu'on avoit voulu les livrer aux nations barbares, & qu'ils ne ſeroient jamais retournés dans leur pays, ſi les conſpirateurs euſſent exécuté leur affreux projet. Alors Cénus, qui avoit épouſé la ſœur de Philotas, s'emporta

porta contre son beau-frere avec la derniere violence, & se mit en devoir de l'assommer à coups de pierres ; mais Alexandre lui retint le bras. Ce ne seroit pas la premiere fois qu'on auroit vû de ces ames basses, qui, pour faire leur cour au Souverain, sont prêts à sacrifier les personnes les plus chères ; mais on croit que Cénus ne chercha à tuer Philotas, que dans le dessein de lui épargner de plus cruels supplices. Le Roi, pour se donner un air d'équité & de modération, voulut qu'on observât les formalités ordinaires, & que l'accusé fût ouï dans ses défenses.

Philotas eut donc permission de plaider sa cause. Il ne montra point d'abord cette fermeté d'ame qu'on devoit naturellement attendre d'un homme de guerre. A peine pouvoit-il proférer une seule parole ; ses yeux étoient inondés de pleurs, & il tomba évanoui entre les bras d'un de ses Gardes ; cependant il reprit courage, & se disposa à parler. Ayant témoigné quelque envie de se servir en cette occasion de la langue Grecque, afin d'être mieux entendu des différens Soldats qui composoient l'Armée : Voyez, dit Alexandre, jusqu'à quel point il méprise son pays, puis-

qu'il n'en veut pas même parler le langage. Après cette réflexion plus maligne que judicieuse, le Roi se retira, & Philotas harangua de la sorte. « Il » ne me sera pas difficile de trouver » des paroles pour me défendre ; mais » en cherchant à me justifier, je crains » qu'il ne m'échappe quelques traits » de vivacité & d'emportement qui » achevent de me rendre odieux. Un » homme dont l'esprit est aigri par les » malheurs, se contient rarement dans » les bornes de la modération : mais » quand bien même je parlerois avec » toute la circonspection imaginable, » on ne révoqueroit pas pour cela l'arrêt qui est sans doute prononcé contre » moi. Puisque le Roi refuse de m'entendre, je dois me regarder comme » un homme déjà condamné à mort. » Que ma situation est cruelle ! Je ne » puis prouver mon innocence, sans » taxer d'injustice celui qui doit être » mon principal Juge. Cependant ne » nous abandonnons pas dans cette » fâcheuse extrémité, & qu'il ne soit » pas dit que Philotas, faute de se » défendre, a lui-même contribué à sa » perte. De quoi m'accuse-t-on ? D'avoir tramé le plus horrible des com-

» plots contre la personne de mon Roi ?
» Mais les témoins ont-ils déposé que
» j'étois au nombre des conspirateurs ?
» Quand on fit connoître à Nicoma-
» chus tous ceux qui trempoient dans
» la conjuration, leur parla-t-on de
» Philotas ? On sait que pour engager
» un homme obscur à prendre parti
» en ces sortes d'occasions, on ne man-
» que jamais de lui nommer les gens
» d'un rang supérieur, qui doivent
» être les Chefs d'une pareille en-
» treprise. Or, j'ose dire qu'un nom
» tel que le mien ne méritoit pas
» d'être oublié. Peut-être est-ce par
» égard pour ma personne que Dym-
» nus n'a pas fait mention de moi ;
» mais les autres conjurés auroient-ils
» les mêmes ménagemens, & après
» avoir eu part à leur crime, ne se
» feroient-ils pas une espèce de plaisir
» de m'associer à leur disgrace ? Les
» criminels ne s'épargnent gueres, &
» la torture les force d'avouer leurs com-
» plices. » . . . .

» Il faut donc en revenir au prin-
» cipal grief qu'on peut m'objecter.
» Pourquoi ai-je celé un avis de cette
» importance ? Je croyois qu'il ne se-
» roit plus nécessaire de me justifier

» sur cet article. Le Roi sembloit m'a-
» voir pardonné, en me tendant la
» main, & en m'admettant à sa table.
» Qu'ai-je fait depuis ce tems-là qui
» ait pû me rendre criminel? Je m'i-
» maginois si peu avoir sujet de crain-
» dre pour ma vie, qu'au sortir du re-
» pas auquel j'avois été invité par le
» Roi, je me couchai tranquillement,
» & fus bientôt enseveli dans un pro-
» fond sommeil. Avant & après l'exé-
» cution d'un grand crime, on est tour-
» menté par les remords de la cons-
» cience, comme par autant de furies,
» & les douceurs du repos sont incon-
» nues aux scélérats. J'ai négligé un
» avis important; mais de quelle part
» me venoit cet avis? d'un jeune hom-
» me qui n'avoit ni preuves, ni té-
» moins de ce qu'il rapportoit, & qui
» alloit donner l'allarme à tout le mon-
» de, si on ajoutoit foi à ses discours.
» D'ailleurs, il me paroissoit étrange
» que ce fût Cébalinus * qui vînt m'a-

* Il faut se rappeller que Dymnus découvrit la Conjuration à son ami Nicomachus, & que ce dernier révéla tout à Cébalinus son frere, qui avertit Philotas de ce qui se passoit.

» vertir de ce qui se passoit. Si son frere
» l'eût désavoué, quel déplaisir pour
» moi d'avoir jetté dans l'embarras
» les plus grands Seigneurs de la Cour,
» qui auroient pû me reprocher avec
» raison, qu'on ne doit pas, sur des
» rapports peu certains, compromettre
» des personnes d'un rang distingué.
» La conjuration, direz-vous, n'est point
» une chimere, & Dymnus, en se tuant,
» a fait voir qu'elle n'étoit que trop
» réelle. Mais ce malheureux ne s'étoit
» pas encore donné la mort, lorsqu'on
» vint me confier un funeste secret;
» ainsi on n'en peut rien conclure
» contre moi. Si j'eusse été véritable-
» ment coupable, aurois-je laissé vi-
» vre Cébalinus, qui venoit me prier
» de me trahir moi-même en décou-
» vrant la conjuration? Un coup de
» poignard m'auroit bientôt délivré
» d'un homme qui alloit me perdre
» avec tous mes complices. Quoi! j'ai
» conspiré contre les jours d'Alexan-
» dre! Et qui m'a donc empêché d'é-
» xécuter ce projet? Ne me suis je pas
» trouvé seul avec le Roi dans son ap-
» partement? pourquoi ne me pas ser-
» vir alors de mon épée? Peut-être
» que je n'osois rien entreprendre sans

» Dymnus. C'eſt donc lui qui étoit le
» Chef de l'entrepriſe? & l'ambitieux
» Philotas, qu'on accuſe d'aſpirer au
» Royaume de Macédoine, devoit obéir
» aux ordres d'un homme obſcur qu'il
» n'auroit peut-être jamais connu, ſans
» l'affaire qui vient d'arriver. Mais en
» ſuppoſant que je ſuis à la tête de
» la conjuration, quelles meſures ai-
» je priſes pour la faire réuſſir? Où
» ſont les Officiers & les Soldats que
» j'ai corrompus par mes largeſſes?
» On me reproche encore d'avoir été
» l'ami d'Amyntas. Mais lorſque j'é-
» tois attaché à ce jeune Prince, pou-
» vois-je prévoir qu'il ſe révolteroit
» un jour contre ſon parent & ſon
» Roi? Si mon amitié étoit regardée
» comme un crime, pourquoi avoir
» attendu ſi long-tems à m'en punir?
» J'ai écrit autrefois que je plaignois
» ceux qui avoient à vivre ſous un
» homme qui ſe croyoit fils de Ju-
» piter. Je ſens bien que cette noble
» franchiſe me coûtera la vie; oui, je
» l'ai écrit, je le confeſſe: mais ce fut
» pour empêcher le Roi de ſe vanter
» hautement d'une choſe qui pouvoit
» le faire haïr de tous ſes Sujets. Si le
» plus puiſſant des Dieux a reconnu

» Alexandre pour son fils, qu'on aille
» consulter sur mon innocence l'ora-
» cle qui a mis le Roi au nombre des
» immortels ; en cas que je sois cou-
» pable, Jupiter ne manquera pas de
» venger son propre sang. »

» Ceux qu'on accuse de crime de
» Leze-Majesté, ont coutume de faire
» venir leurs parens devant les Juges.
» Hélas ! il ne me reste plus personne
» que je puisse faire comparoître, en
» présence de cette Armée. J'avois deux
» freres, la mort vient de me les en-
» lever depuis peu. Je n'ai plus qu'un
» pere à qui je ne puis avoir recours,
» puisqu'il est loin d'ici, & qu'on le
» croit aussi coupable que moi. Ce Par-
» ménion qui s'étoit vû à la tête d'une
» famille si florissante, est sur le point
» d'être précipité dans le tombeau avec
» le seul fils qui lui reste. Etoit-ce donc
» moi, ô mon pere ! qui devois avan-
» cer la fin de vos jours ; & falloit-il
» que vous me missiez au monde sous
» une si funeste constellation ! Je ne sçais
» qui est le plus à plaindre ou de vous
» ou de moi ; je meurs dans la force de
» mon âge : pour vous, on va vous ar-
» racher une vie que la nature alloit
» bientôt vous redemander. Hélas ! vous

» avez été aussi, sans le vouloir, l'auteur de ma mort. On n'eut autrefois aucun égard à vos Lettres, lorsque vous mandâtes que le Médecin Philippe vouloit empoisonner le Roi. On vous regarda comme un homme trop crédule. Je craignois de mériter un semblable reproche, & voilà ce qui cause aujourd'hui mon infortune. Si nous nous rendons suspects, soit que nous parlions, ou que nous gardions le silence, que faut-il donc faire? *Ne pas conspirer contre ses bienfaiteurs*, répondit quelqu'un des assistans. » Tu as raison, qui que tu sois, repartit Philotas; & s'il est vrai que je sois criminel, je me soumets à toutes sortes de supplices; mais je finis, car je vois bien que mes dernieres paroles n'ont pas été bien reçues. »

Après qu'il eut ainsi achevé sa harangue, ses Gardes le remenerent en prison.

Jusqu'à présent il n'est pas facile de décider si Philotas avoit réellement part à la conjuration. Un homme de son rang devoit y jouer le principal rôle, & cependant aucun des témoins ne dépose contre lui. Pourquoi Dymnus ne l'auroit-il pas nommé parmi les

autres conſpirateurs ? Voilà ce qu'on a de la peine à comprendre. Auſſi c'eſt un des plus forts moyens dont le fils de Parménion ſe ſert pour ſa défenſe. S'il ſe fût ſenti criminel, ne devoit-il pas ſe défaire de Cébalinus, lorſque celui-ci vint le trouver pour lui donner avis de ce qui ſe tramoit contre Alexandre. Il eſt contre la prudence de laiſſer vivre un homme qui peut nous perdre à chaque inſtant ; & en ſuppoſant que Philotas avoit deſſein d'aſſaſſiner ſon Roi, il ne ſe ſeroit pas fait un ſcrupule de poignarder un ſimple particulier. Parmi les différentes preuves que l'accuſé apporte pour ſa juſtification, il y en a une qui eſt plus ſpécieuſe que ſolide. Rien, dit-il, n'étoit plus facile que d'exécuter le projet dont on penſe que je ſuis l'auteur. Lorſque je me trouvois ſeul avec le Roi, ne pouvois je pas dans ce moment me ſervir de mon épée ? Oui, ſans doute ; mais dans une pareille entrepriſe, il ne s'agiſſoit pas ſimplement de tuer le Roi, il falloit encore commettre ce crime impunément, & recueillir le fruit d'un pareil aſſaſſinat. Or, les meſures n'étoient peut-être pas encore bien priſes pour l'exécution de ce grand deſſein. Les reproches qu'on fait à Philotas de mépri-

ser le langage de son pays, de ne pas trop croire à la prétendue divinité d'Alexandre, d'avoir été en liaison avec Amyntas ; tous ces reproches, dis-je, ne prouvent rien contre le fils de Parménion. La seule chose qu'on pouvoit raisonnablement lui objecter, étoit de n'avoir pas donné avis de la conjuration : ce qu'il dit là-dessus, pour se justifier, n'est pas sans réplique. Mais après tout, il pouvoit bien se faire qu'il n'eût gardé le silence que par discrétion, & dans la crainte d'inquiéter mal-à propos & Alexandre, & les Seigneurs de la Cour qui se trouvoient compliqués dans cette affaire. Les lecteurs seront peut-être embarrassés pour porter leur jugement ; les Soldats ne le furent pas moins, & ils ne savoient quel parti prendre sur une matiere si délicate ; mais ils ne demeurerent pas long-tems dans l'incertitude. Un Officier appellé Bélus, dont la férocité des mœurs égaloit la grandeur du courage, & qui, de simple Soldat, étoit parvenu aux premiers grades militaires, voyant que les Macédoniens gardoient le silence, se mit à leur représenter que cent fois Philotas les avoit chassés de leurs logemens pour y mettre une troupe de vils esclaves ; que cet

efféminé ne pouvoit souffrir qu'aucun de ses compagnons logeât auprès de lui, de peur qu'on ne vînt à troubler son sommeil; que tous les chemins étoient couverts de fastueux équipages, & qu'il regardoit ses compatriotes comme des barbares, pour lesquels il n'avoit que du mépris. Il veut, ajouta-t-il, » qu'on » aille consulter Jupiter-Hammon, lui » qui a eu l'audace d'accuser ce Dieu » de mensonge lorsqu'il a reconnu Alexandre pour son fils; il est aisé d'entrevoir à quel dessein Philotas demande qu'on envoye vers l'Oracle: » c'est pour donner le tems à Parménion » qui commande en Médie, de pourvoir » à ses affaires, & d'exécuter son détestable projet. Il est juste cependant qu'on » se rende au Temple d'Hammon; mais » c'est pour remercier Jupiter d'avoir » préservé son fils des coups que vouloient lui porter une troupe de perfides Sujets. »

Ce Discours fit une si forte impression sur le cœur des Soldats, que la plûpart se mirent à crier: *Qu'on nous laisse déchirer le Parricide.* Comme Philotas s'attendoit à souffrir de longs & de cruels supplices, il souhaitoit en cet instant qu'on le livrât à la fureur des

Macédoniens. Alexandre reparut alors devant l'Armée, & remit le jugement au lendemain. Il fit ensuite appeller les principaux Seigneurs de sa Cour, pour délibérer avec eux sur cette importante affaire. Le plus grand nombre vouloit qu'on lapidât le malheureux Philotas: mais Ephestion, Cratere & Cénus opinerent à la torture, & firent revenir tous les autres à cet avis. Ces trois Courtisans, qui les premiers opinerent de la sorte, sortirent sur-le-champ pour faire appliquer le Criminel à la Question. Alexandre fit aussi-tôt rappeller Cratere, & lui dit à l'oreille quelque chose dont on n'a jamais eu connoissance; ensuite il se retira tout seul dans son appartement, & demeura une partie de la nuit sans se coucher, pour apprendre des nouvelles de tout ce qui se passeroit. Ceux qui étoient chargés de mettre Philotas à la torture, exposerent à ses yeux tous les instrumens dont on alloit se servir pour arracher l'aveu de son crime. A cette vue, le fils de Parménion s'écria: *Pourquoi tardez-vous à faire mourir un homme qui confesse d'être ennemi du Roi, & de l'avoir voulu assassiner? Oui, j'ai eu ce dessein, & il n'a pas tenu à moi qu'on n'en soit venu à l'exécution.* Aussi-tôt on

le dépouille, on lui bande les yeux, & on lui fait souffrir les plus horribles tourmens. Cet homme qui étoit tombé en défaillance, lorsqu'il ne s'agissoit que de plaider sa cause, eut assez de courage pour ne pas laisser échapper un seul cri, ni le moindre gémissement, tandis qu'on lui déchiroit le corps à coups de fouets. On ne se contentoit pas de le mettre en pieces par une flagellation si cruelle, on lui appliquoit encore le feu dont on sait que les atteintes causent les plus vives douleurs. C'est ainsi que de lâches Courtisans, sous prétexte de témoigner du zèle pour leur Roi, se faisoient un barbare plaisir d'exercer leur vengeance particuliere. Le corps de Philotas s'enfla bientôt par l'inflammation des plaies, & comme les coups ne tomboient plus que sur des os nuds & décharnés, il ne put résister davantage à la rigueur d'une si affreuse torture, & il promit de dire tout ce qu'on vouloit savoir, pourvû qu'on lui donnât un peu de relâche. Mais auparavant, il voulut qu'on jurât par la vie d'Alexandre qu'on feroit cesser les tourmens: on le lui accorda. Se tournant alors du côté de Cratere: *Que veux-tu donc que je dise*, lui demanda-t-il? Cratere indi-

gné rappelle les bourreaux : Philotas prie alors qu'on le laisse respirer un instant, & promet de tout déclarer. Et voici ce qu'il déposa.

Hégélocus qui fut tué à la derniere bataille, & qui étoit fort ami de mon pere, est la principale cause de tous nos malheurs. Cet Officier sachant que le Roi se faisoit passer pour le fils de Jupiter, vint un jour nous trouver & nous dit : » Nous n'avons plus d'Alexandre ;
» nous n'avons plus de Roi ; nous som-
» mes tombés sous la tyrannie d'un
» monstre d'orgueil, également insup-
» portable & aux Dieux auxquels ils s'é-
» gale, & aux hommes sur qui il s'éleve.
» Enivré de ses succès, il a cru folle-
» ment qu'on devoit lui ériger des Au-
» tels : qu'il sache que sa divinité est
» le prix de notre sang. Ne nous som-
» mes-nous tant de fois exposés aux plus
» grands périls, que pour nous don-
» ner un maître superbe qui regarde
» avec mépris le reste des humains ? Dé-
» livrons l'Univers du Tyran qui l'op-
» prime, & on nous mettra aussi au
» nombre des Dieux. Eh ! qui pourroit
» vivre plus long-tems sous un Prince
» dénaturé qui a fait périr ses plus pro-
» ches parens, & qui n'a pas vengé la

» mort de son Pere ? » Telles furent les invectives d'Hégélocus. Comme c'étoit à la fin du souper, continua Philotas, que cet homme nous tint de si singuliers propos, nous crûmes que les vapeurs du vin avoient pû lui troubler la tête ; & nous attendîmes au lendemain pour voir s'il seroit encore dans les mêmes sentimens. Cette conversation ne laissa pas que de nous inquiéter mon pere & moi. Nous ne manquâmes pas dès le matin d'envoyer chercher Hégélocus, qui nous répéta tout ce qu'il avoit dit le jour précédent, & il ajouta que si nous voulions être les Chefs d'une si belle entreprise, il nous seconderoit de grand cœur ; mais que si nous refusions d'être de la partie, il n'en seroit plus parlé. Parménion se laissa séduire, & il lui sembla à propos d'attendre que Darius fût mort, pour exécuter notre projet ; car ç'eût été travailler pour l'ennemi, que de faire périr Alexandre pendant la vie du Monarque Persan ; au lieu qu'après le trépas de ce dernier, l'Asie & tout l'Orient seroit le fruit de notre rébellion. On se jura fidélité de part & d'autre, & on attendit des circonstances favorables. Voilà tout ce que j'avois à vous dire ; car pour ce

qui est de l'affaire de Dymnus, je vous proteste que je n'en ai aucune connoissance. Que me coûteroit-il d'avouer ce dernier crime, après ce que je viens de déclarer ?

Si on peut condamner un homme sur un aveu que lui arrache la violence des tourmens, Philotas en avoit plus dit qu'il n'en falloit pour être conduit au supplice. On ne se contenta pas néanmoins de ce qu'il venoit de déposer contre lui-même, & on le remit à la torture, pour le contraindre d'avouer qu'il avoit eu part à la derniere conjuration. Cratere ne rougit point de faire l'office de bourreau, & il donnoit de grands coups de javelot sur le visage & sur les yeux de l'infortuné Philotas ; de sorte que celui-ci pour s'épargner de cruelles douleurs, soit qu'il fût réellement coupable, déclara enfin qu'il » avoit trempé dans le complot qu'on » venoit de découvrir nouvellement. » Comme mon pere est fort âgé, dit » Philotas, & qu'il pouvoit me man- » quer au premier jour, je me suis pres- » sé d'exécuter mon projet, tandis que » Parménion commandoit une Armée » puissante, & qu'il avoit en son pou- » voir des trésors immenses. Vous pou-

» vez faire de moi tout ce qu'il vous
» plaira, mais je vous proteste que mon
» pere n'a eu aucune part à cette der-
» niere entreprise. »

On jugea alors que le fils de Parménion en avoit assez dit, & on fut avertir le Roi de tout ce qui venoit de se passer. Alexandre ordonna que le lendemain on feroit la lecture de la déposition de Philotas en présence des Macédoniens. Comme ce malheureux ne pouvoit plus se soutenir, on le porta dans le lieu où se tenoit l'assemblée. On amena en même-tems Démétrius, accusé d'être un des conspirateurs; mais il n'en vouloit pas convenir, & protestoit avec serment qu'il n'étoit pas coupable. Philotas tournant alors les yeux de tous côtés, apperçut un jeune homme appellé Calys, auquel il dit: *Quoi! tu souffriras que Démétrius mente de la sorte, & que je sois encore tourmenté!* Aussi-tôt on se saisit de celui à qui Philotas venoit d'adresser la parole, qui confessa en tremblant que lui & Démétrius étoient du nombre des conjurés. Sur-le-champ, on donne le signal, & aussi-tôt Philotas, avec tous ses complices, fut assommé à coups de pierres, selon la coutume de Macédoine.

Après ce qu'on vient de lire, il paroît que le fils de Parménion étoit coupable; car quoiqu'on avoue quelquefois à la torture des crimes qu'on n'a jamais commis, on ne peut pas faire valoir cette raison en faveur de Philotas. Il entre en des détails trop circonstanciés sur tout ce qui regarde la premiere conjuration *. A l'égard de la seconde, outre qu'il convient lui-même d'y avoir participé, il en est encore convaincu par ses complices. Il ne falloit rien moins qu'une pareille conviction pour le faire périr; car il étoit si puissant, que sa mort auroit pû causer un soulevement général dans toute l'Armée; si on n'avoit pas eu contre lui des preuves convaincantes. Mais dès qu'on vit clairement qu'il étoit criminel, il ne trouva plus de compassion même dans le cœur de ses amis.

Alexandre ne se fit gueres d'honneur dans le cours de cette importante affaire; il montra un dessein formé de perdre Philotas dans un tems où celui-ci paroissoit plutôt innocent que

* La Conjuration dans laquelle Hégélocus avoit engagé Parménion & Philotas.

coupable ; rien de plus irrégulier que les commencemens de la procédure. Etoit-il permis, sur de simples soupçons, de traiter d'une maniere aussi barbare qu'ignominieuse, un Officier de la premiere distinction, & qui avoit rendu des services essentiels à son Maître ? Ne peut-on pas être imprudent sans être criminel ? Avant la conclusion du procès, comment décider lequel de ces deux titres convenoit à Philotas ? Il étoit aisé de voir qu'Alexandre avoit juré la perte d'un homme qui lui déplaisoit depuis long-tems, pour n'avoir pas voulu fléchir le genou devant le prétendu fils de Jupiter. Quelle foiblesse dans un si grand Roi ! Il faut cependant convenir que si Alexandre se fût conduit d'une maniere plus équitable, il seroit infailliblement devenu la victime du complot de ses ennemis.

Lorsque quelqu'un en Macédoine avoit commis un crime de Léze-Majesté, tous les parens & les amis du coupable étoient enveloppés dans sa disgrace. Aussi dès qu'on sut que Philotas venoit d'être appliqué à la Question, tous ceux qui lui étoient unis par les liens du sang ou de l'amitié, se tuerent pour la plûpart, les autres s'enfui-

rent dans les montagnes, & remplirent le Camp de consternation & d'effroi; de sorte qu'Alexandre, pour arrêter ce désordre, fit publier qu'on eût à se tenir tranquille, & qu'on n'observeroit point à la rigueur des loix Macédoniennes.

Après la mort de Philotas, on fit des informations contre ses amis, & surtout contre Amyntas & Simmias, pour lesquels il avoit eu le plus de tendresse. Alexandre les croyoit coupables, & il exposa les raisons qu'il avoit pour les soupçonner. Amyntas ayant eu ensuite permission de se défendre, adressa la parole au Roi; & lui dit: » Seigneur, » C'est à tort qu'on me fait un crime » d'avoir été l'ami de Philotas. Ne m'é» toit-il donc pas permis de rechercher » sa protection d'un homme qui jouis» soit de la plus haute faveur, & dont » le crédit pouvoit me procurer les » plus grands avantages? Depuis quand » a-t-on coutume de déplaire aux Rois, » quand on fait la cour à leurs plus » chers favoris? Je le dirai hardi» ment, Seigneur; sans vous, je ne » me verrois pas réduit à me justifier » sur cet article; c'est vous qui m'avez » rendu criminel, parce que j'ai cru » que l'intérêt de ma fortune exigeoit

» que je m'attache à un de vos prin-
» cipaux Officiers, que vous preniez
» plaisir à combler de bienfaits. Si vous
» voulez punir tous les amis de Philo-
» tas, ou ceux qui ont voulu l'être, pu-
» nissez donc toute l'Armée. La Reine
» votre mere vous a écrit que mes
» freres & moi nous étions vos en-
» nemis. Plût aux Dieux que les soins
» qu'Olympias a de son fils fussent un
» peu plus circonspects, & qu'elle ne
» remplît point votre esprit de vaines
» terreurs. C'est à regret que je vais
» divulguer le motif de la haine qu'elle
» a conçue contre nous. Mais il est des
» occasions où l'on doit parler, au risque
» de déplaire aux personnes les plus
» respectables. Vous vous souvenez,
» Seigneur, que vous m'envoyâtes il y
» a quelque tems en Macédoine pour
» y lever des troupes. Vous me dites
» qu'il y avoit quantité de jeunes gens
» propres au métier de la guerre qui se
» cachoient dans le Palais de la Reine,
» de peur de venir partager nos travaux.
» Vous m'ordonnâtes de n'avoir en vue
» que vos intérêts, & de vous amener
» cette Jeunesse indolente, à qui l'on
» inspireroit bientôt des inclinations bel-
» liqueuses; je vous obéis, & pour

» avoit servi mon Roi, je m'attirai l'in-
» dignation de sa mere. »

Pendant qu'Amyntas parloit, on amena son frere Polémon, qui avoit pris la fuite comme on donnoit la Question à Philotas. Peu s'en fallut qu'on ne tuât sur-le-champ ce pauvre jeune homme, qui ne s'étoit enfui que dans la crainte d'éprouver la rigueur, ou plutôt l'injustice des loix Macédoniennes *. Polémon s'adressant à l'Assemblée, dit : «
» Je n'ai point de prieres à faire pour
» moi, pourvu que ma fuite ne fasse
» point de tort à mes freres. Si j'ai fait
» une faute, elle est personnelle & ne
» doit retomber que sur moi. » Ce discours attendrit les Soldats, & le jeune Polémon sembloit pénétré de la plus vive douleur, à cause du danger où il avoit mis ses freres. Amyntas le regardant d'un air furieux : « Il est bien tems de
» pleurer, lui dit-il ; c'étoit en fuyant
» de ces lieux qu'il falloit répandre des
» larmes. Vois à quoi tu me réduis ; je
» suis contraint, pour me justifier, de
» me déclarer contre toi. Alors tous

* J'ai dit plus haut qu'on punissoit de mort les parens & les amis des criminels de Leze-Majesté.

les Soldats fondirent en pleurs ; & s'écrierent : Il faut pardonner à ces braves gens, ils ne sont point coupable. Les Seigneurs de la Cour intercéderent aussi, & Alexandre accorda la grace qu'on demandoit avec tant d'ardeur.

Lorsque Philotas eut cessé de vivre, ceux même qui venoient de lui arracher la vie, oublierent son crime, & ne se souvinrent plus que de ses malheurs. On se repentoit déja d'avoir traité si cruellement un homme que son mérite & ses services avoient rendu digne d'un meilleur sort. Ces sentimens de compassion ne devoient pas beaucoup plaire à Alexandre ; mais ce Prince s'en inquiéta fort peu, & il songea aux moyens de faire périr le pere de celui dont on pleuroit la fatale destinée. Le Roi s'adressa pour l'exécution de cette entreprise à Polydamas, l'intime ami de Parménion, & lui dit : « Voyez combien » j'ai de confiance en vous ; je veux » me défaire du Commandant de la » Médie ; je sais l'affection qu'il a toujours eue pour vous : mais l'amitié » doit être comptée pour rien, quand » il s'agit de servir son Roi. Partez en » diligence, & apportez-moi la tête de » Parménion. Polydamas promit, sous

ce qu'on voulut, trop charmé de gagner les bonnes graces de son Maître par un lâche assassinat. Il part, se rend dans la Médie, va trouver quelques-uns des principaux Officiers, & leur présente des Lettres qui contenoient les ordres d'Alexandre au sujet de ce qui alloit se passer. Sur ces entrefaites Parménion apprend l'arrivée de Polydamas. Il le fit chercher par-tout dans l'impatience de revoir son ancien ami, & d'apprendre des nouvelles du Roi. Le Commandant de la Médie se promenoit tranquillement dans son parc au milieu des Capitaines qui devoient le poignarder. Dès qu'il apperçut Polydamas, il courut au-devant de lui, & le reçut de la maniere la plus obligeante. Après les complimens ordinaires, son cruel assassin lui présente deux Lettres, l'une d'Alexandre, & l'autre de Philotas *. Parménion, en ouvrant la premiere, demanda ce que faisoit le Roi; vous allez l'apprendre, lui répondit-on, par les Lettres qu'on vous écrit. Après qu'il en eut fait la lecture : Quoi! dit-il, Alexan-

* Comme on s'étoit servi du cachet de Philotas, Parménion crut que cette Lettre étoit de son fils.

dre

dre se prépare encore à attaquer de nouveaux ennemis ? Ce Prince est infatigable ; mais il est bientôt tems qu'il songe à jouir du fruit de ses conquêtes. Ensuite il prit la Lettre écrite au nom de Philotas, & tandis qu'il étoit occupé à la lire, Cléandre lui enfonça un poignard dans le cœur. Les autres Officiers lui porterent encore plusieurs coups & lui arracherent la vie. Ses Gardes qui étoient à l'entrée du parc, coururent au camp, & publierent cette triste nouvelle. Les Soldats prennent aussi-tôt les armes, & se rendent au lieu où venoit de se passer cette scène sanglante, menaçant de mettre tout à feu & à sang si on ne leur livre les meurtriers de leur Général. Pour calmer la furie des troupes on leur montra les ordres d'Alexandre, & on leur apprit pour quelle raison leur Commandant venoit d'être mis à mort. Dès qu'on eut fait connoître aux Soldats les volontés du Roi, ils ne se porterent à aucune extrémité ; mais ils n'en témoignerent pas moins leur indignation, & ils voulurent absolument qu'on leur livrât le corps de leur Général, pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Telle fut la fin tragique de l'infor-

tuné Parménion, l'un des plus grands hommes qu'eût jamais produit la Macédoine. Sage & pénétrant dans les conseils, hardi dans l'exécution, heureux dans ses entreprises, considéré des Grands, adoré des Soldats, bon pere, tendre ami, aussi illustre pendant la paix que pendant la guerre, il ne lui manquoit pour être un héros, que d'être un sujet fidele. Il avoit été dans la plus intime confidence de Philippe & d'Alexandre. Ce fut lui qui ouvrit à ce dernier le passage de l'Asie, qui le seconda dans toutes ses expéditions les plus importantes, qui eut part à tous ses périls, qui lui procura les plus brillans succès, & qui ternit enfin l'éclat de tant de belles actions par la plus noire des perfidies.

Fin de la conjuration de Philotas.



CONJURATION DE CATILINA.

LA République Romaine avoit été plus d'une fois sur le point de succomber sous les efforts de quelques citoyens mécontens ; mais jamais ce florissant Etat ne fut si près de sa ruine que dans le tems où Catilina résolut de se rendre maître de Rome, & d'en exterminer les plus illustres Sénateurs. Cette Capitale du Monde ne dut sa conservation qu'au zèle & à la vigilance de son Consul ; mais avant d'entrer dans le détail de ce fameux événement, commençons par tracer le portrait de l'indigne Romain qui forma un si horrible projet.

Les premieres actions de Catilina furent des crimes énormes. Dès sa tendre jeunesse il corrompit une Vestale, & débaucha une jeune Romaine de grande qualité, dont il eut une fille qui devint ensuite sa femme. Aux incestes il joignit les assassinats. Etant devenu éperdument amoureux d'une veuve, que sa tendresse pour un fils unique empêchoit de songer à un second mariage, il em-

poisonna le fils & épousa la mere. A quels excès de cruauté ne se porta-t-il pas dans le tems des proscriptions? Ministre impitoyable des fureurs de Sylla, il prit plaisir à faire couler le plus pur sang des Romains.

Catilina étoit d'une illustre naissance qui le mettoit en droit d'aspirer aux premieres dignités de la République. La force de son corps égaloit la grandeur de son courage, & la méchanceté de son ame surpassoit encore l'étendue de son génie. Personne ne fut plus habile dans l'art de la dissimulation, qui est si nécessaire à ceux qui méditent de pernicieux desseins. Obligé de traiter avec des personnes de différens caractères, il savoit tellement s'accommoder aux mœurs de chacun, qu'il plaisoit également à tout le monde. Ami secret des plus insignes scélérats, il ne fréquentoit en public que des citoyens vertueux. On trouvoit toute la simplicité de l'ancienne Rome dans quelques-uns de ses appartemens; en d'autres tout respiroit le luxe, la mollesse & la volupté. Continuellement livré aux plaisirs de l'amour, il n'en étoit pas moins propres aux exercices de la guerre, & passoit sans peine des

délices de la ville aux fatigues du Camp. Raviſſeur injuſte du bien d'autrui, il répandoit le ſien avec profuſion. Ambitieux juſqu'à l'excès, il n'y avoit rien de ſi grand à quoi il ne ſe crut en droit de prétendre. Dès qu'il eut formé le projet de détruire la République, il travailla à cacher ſes défauts & à leur ſubſtituer l'apparence des vertus. Tel étoit cet homme fameux, qui voulut établir ſa fortune ſur les ruines de la Capitale de l'Univers.

Auſſi tôt que Catilina eut formé le déteſtable projet de détruire ſa Patrie, il chercha des complices, & il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans une ville où le luxe avoit introduit toutes ſortes de crimes. Les gens perdus d'honneur & de réputation, ceux dont la débauche avoit occaſionné la ruine, & à qui il ne reſtoit plus de reſſources que dans le bouleverſement de l'Etat; les meurtriers & les aſſaſſins qui vouloient ſe ſouſtraire à la rigueur des loix; en un mot tous les mauvais citoyens dont Rome étoit alors remplie, venoient ſe ranger auprès de Catilina, qui les recevoit gracieuſement, & les flattoit des plus belles eſpérances, ſans cependant leur faire connoître encore ſes véritables

desseins. De toutes les personnes qui se présentoient pour être au nombre de ses amis ou de ses satellites, les jeunes gens étoient ceux auxquels il faisoit ordinairement plus d'accueil. Il savoit que dans le premier âge de la vie on est susceptible de toutes sortes d'impressions, & que les inclinations les plus vertueuses ne tiennent pas long-tems contre des mauvais exemples. En effet, parmi ces jeunes gens, il s'en trouvoit quelques uns qui n'avoit pas encore le cœur corrompu; mais sous la conduite d'un tel maître ils faisoient bientôt des progrès dans le crime, & ils devenoient les principaux ministres des vengeances de Catilina. De peur qu'ils ne perdissent l'habitude de tremper leurs mains dans le sang, on poussoit la barbarie jusqu'à leur faire égorger des personnes dont on n'avoit aucune raison de souhaiter la mort.

Tous ceux qui entrerent dans les complots de Catilina n'étoient pas des gens obscurs & sans nom. On comptoit parmi les conjurés, des Chevaliers Romains & même des Sénateurs. Lentulus, Cassius, Céthégus & quelques autres qui n'étoient pas moins distingués par leur naissance, ne rougirent point de

s'associer à une troupe de scélérats. Crassus & César eurent aussi, à ce qu'on croit, quelque part à cette intrigue. Le dernier sur-tout fit naître des soupçons qu'il ne confirma que trop dans la suite; mais il se comporta avec beaucoup d'adresse, & voulut voir quel tour prendroient les affaires avant de s'y engager entierement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit tout son possible pour sauver la vie aux complices de Catilina, lorsqu'on se fut saisi de leurs personnes. A l'égard de Crassus, on prétend qu'il fut instruit de tout ce qui se passoit, & qu'il comptoit même se mettre à la tête de l'entreprise, en cas d'un heureux succès, afin de pouvoir rabattre l'autorité de Pompée dont il étoit jaloux.

Les projets que Catilina rouloit dans sa tête le priverent bientôt des douceurs du sommeil. La crainte d'être trahi par quelques-uns de ses complices, la vue des périls auxquels il alloit s'exposer, l'horreur des crimes qu'il lui faudroit commettre, toutes ces affreuses idées se présentoient vivement à son esprit, & l'empêchoient d'être un instant tranquille. Sur son visage, dans ses yeux, à sa démarche, on s'appercevoit aisément de l'agitation de son ame; &

que ne devoit-on pas craindre dès-lors de la part d'un tel homme ? Catilina, qui s'imagina peut-être qu'on commençoit à le soupçonner, se hâta d'en venir à l'exécution de son projet. Les circonstances lui parurent favorables. Il n'y avoit point alors d'armées en Italie. Pompée, dans qui Rome auroit trouvé un défenseur, étoit occupé à faire la guerre aux extrémités du Monde ; le Sénat, qui s'imaginoit n'avoir rien à craindre, veilloit assez négligemment à la sûreté publique ; les Soldats qui avoient servi sous Sylla, accoutumés aux rapines & au brigandage, souhaitoient de voir rallumer les feux d'une guerre civile. Catilina enfin, qui se croyoit sûr d'obtenir le Consulat, n'ambitionnoit cette place auguste que pour avoir lieu d'exercer plus librement ses fureurs. Ce fut donc alors qu'il assembla les conjurés, auxquels il fit la harangue suivante :

» La connoissance que j'ai de votre » courage & de votre attachement à » ma personne, m'engage aujourd'hui » à vous déclarer mes importans des- » seins ; j'en ai déja fait part à chacun » de vous en particulier, & je vous as- » semble en ce jour pour savoir quels

» ſont vos ſentimens. Il eſt queſtion de » la plus noble entrepriſe que puiſſent » former des hommes courageux & en» nemis de la ſervitude. L'Empire eſt » dans nos mains, nous pouvons nous » en ſaiſir. Trouverons-nous jamais une » plus belle occaſion de nous rendre » heureux ? Voudriez-vous vivre plus » long-tems ſous la tyrannie de quel» ques particuliers qui ſe ſont rendus » maîtres du Gouvernement, & qui » nous traitent comme de vils eſclaves ? » Faiſons de généreux efforts pour ſortir » d'un état ſi humiliant. Ne doit-on pas » préférer une mort glorieuſe à une vie » miſérable ? Mais pourquoi parler ici de » mourir, tandis qu'il ne tient qu'à nous » de vaincre ? Car qui ſont nos ennemis ? » Des hommes énervés & amollis par » leurs richeſſes qu'ils étalent ſans ceſſe à » nos yeux, pour nous faire mieux ſentir » le malheur de notre ſituation. Ces in» dignes Romains ſeront-ils en état de » nous réſiſter ? Ne ſouffrons pas qu'ils » inſultent plus long-tems à notre miſe» re. Fortune, honneurs, dignités, tout » cela nous attend ſi nous ſommes vain» queurs ; en continuant de vivre ſous le » joug de nos Tyrans, la pauvreté, l'infa» mie, l'opprobre ſeront notre partage.

» C'est à vous de voir ce que vous vou-
» lez choisir. Si vous prenez, comme je
» n'en doute pas, le seul parti qui con-
» vient à des gens de cœur, je vous offre
» mes services en qualité de Général ou
» de Soldat. La dignité de Consul où
» j'espere parvenir, me mettra en état de
» faire réussir nos desseins. C'est alors
» que nous prendrons de concert les me-
» sures qui nous paroîtront les plus effica-
» ces pour l'exécution de notre projet. »

Les conjurés, avant de s'engager à seconder l'entreprise qu'on leur proposoit, demanderent quelle seroit leur récompense. La décharge de toutes leurs dettes, la liberté du pillage, les biens de tous les proscrits, tel fut l'horrible salaire dont on promit de payer leurs services. On assure que Catilina voyant ses complices déterminés à tout entreprendre, eut recours à un moyen qui fait horreur pour les unir plus étroitement ensemble. On leur présenta une coupe remplie de sang humain qu'on leur fit boire, après qu'ils se furent engagés, par des sermens exécrables, à ne jamais trahir la cause commune.

Tous ceux qui forment en secret quelque grande entreprise, devroient examiner si les personnes qu'ils veulent

admettre dans leur confidence, n'ont point certains attachemens qui exposent sans cesse un homme à se trahir lui-même & à laisser voir ce qui se passe au fond de son ame. Pour le bonheur de Rome, Catilina ne prit point de si sages précautions, aussi ses desseins ne tarderent-ils pas à être découverts de la maniere que je vais dire. Fulvia, femme de naissance, avoit pour amant un des conjurés qu'on nommoit Quintus Curius. C'étoit un de ces hommes qui ne savent pas même garder les secrets d'où dépend leur propre vie, & qui trouvent autant de plaisir à raconter leurs mauvaises actions qu'à les commettre. Ses débauches continuelles avoient extrêmement dérangé sa fortune, & quoiqu'il eût dépensé la meilleure partie de son bien avec Fulvia, cette femme intéressée, comme le sont toutes celles qui font un indigne trafic de leur honneur, n'avoit plus les mêmes complaisances pour un homme qui cessa bientôt de plaire en cessant d'être riche. Curius, indigné d'une semblable conduite, menaça sa maîtresse de lui plonger un poignard dans le cœur, si elle ne continuoit pas de vivre avec lui comme à l'ordinaire. Après l'avoir ainsi effrayée

par ses emportemens, il tâchoit de la fléchir par les plus magnifiques promesses. Il lui laissoit entrevoir qu'en peu de tems elle se trouveroit dans une situation plus heureuse que jamais : qu'il avoit des moyens sûrs, non-seulement pour rétablir ses affaires, mais encore pour se procurer une fortune brillante, qu'il partageroit volontiers avec sa chere Fulvia. Celle-ci qui avoit beaucoup d'esprit, pénétra bientôt le sens d'un pareil langage. Dans les divers entretiens qu'elle eut ensuite avec Curius, elle employa toute son adresse pour lui arracher ses secrets ; & enfin elle vint à bout de connoître le danger qui menaçoit la République. Au milieu des plus honteux déréglemens, on conserve quelquefois des sentimens de probité. Fulvia, qui voulut sauver tout-à-la-fois & sa Patrie & son amant, fit part à plusieurs personnes de ses découvertes, sans nommer celui qui l'avoit si bien instruite. Ainsi ce fut une femme perdue de réputation qui préserva Rome du plus grand des malheurs.

Aussi-tôt qu'on eut appris les desseins de Catilina, on résolu de lui opposer un homme capable de déconcerter tous les projets des conjurés. Pour cela

il falloit un Conſul zélé, actif, vigilant, ferme & courageux. Toutes ces qualités ſe trouvoient réunies dans Cicéron. Le nom de ce grand homme ne préſente communément à l'eſprit d'autre idée que celle du plus fameux Orateur qu'ayent eu les Romains; mais il ne bornoit point ſes talens à ſe faire admirer par la ſublimité de ſon éloquence. C'étoit une des meilleures têtes qu'il y eût à Rome pour le Gouvernement, & le timon de l'Etat ne pouvoit être en de meilleures mains pendant la tempête où la République alloit ſe trouver expoſée. On ſera peut être ſurpris que je mette le courage au nombre des belles qualités de Cicéron. Je ſais qu'il ne s'eſt pas acquis de ce côté-là une réputation fort avantageuſe. S'il ſe ſignala pendant le cours de ſa vie, ce ne fut aſſurément pas dans la profeſſion des armes. Mais n'eſt-il point d'autre valeur que celle qui nous fait braver la mort parmi les horreurs de la guerre? Et ne doit-on pas regarder également comme un homme courageux celui qui s'oppoſe aux entrepriſes d'une troupe de ſcélérats puiſſans, dont on a ſans ceſſe à craindre le reſſentiment & la vengeance? Sans doute que les Romains

avoient une nouvelle opinion que nous du courage de Cicéron, puisqu'ils crurent trouver en lui un libérateur. La bassesse de sa naissance avoit été jusqu'alors un obstacle à son élévation; mais dès qu'on vit Rome en danger, tout le monde jetta les yeux sur lui, & il fut élu Consul. On lui donna pour Collegue C. Antonius, qui avoit en partage la valeur guerriere, & dont on attendoit de grands services, en cas qu'il fallût en venir à un combat avec les conjurés. Ceux-ci furent dans la derniere consternation en apprenant que Cicéron avoit été élevé au Consulat. Catilina sentit aussi vivement que ses complices le terrible coup qu'on venoit de lui porter; mais il n'en persista pas moins dans ses détestables projets, & il se prépara à les exécuter. Après avoir emprunté de l'argent de toutes parts, il fit une bonne provision d'armes, & les envoya à Manlius qui étoit pour lors à Fesules, & qui fut le premier à commencer la guerre.

Catilina travailloit toujours à se faire des partisans. Il admettoit au nombre de ses complices jusqu'à des femmes qui pouvoient lui être d'une grande utilité, par le talent qu'elles ont de séduire.

Celle dont l'acquisition dût lui faire plus de plaisir, fut la fameuse Sempronia. Elle joignoit à des agrémens qui pouvoient gagner tous les cœurs, des vices capables de la faire détester. Une naissance illustre, une beauté rare, un esprit supérieur, voilà les avantages dont la nature l'avoit pourvue. Quoiqu'elle ne fût plus alors dans le printems de son âge, elle pouvoit encore allumer de grandes passions. Personne ne dansoit avec plus de graces, & ne possédoit mieux la musique. La Langue Grecque lui étoit aussi familiere que celle de son pays. Sempronia faisoit aussi de jolis vers; sa conversation étoit des plus amusantes, & elle charmoit tout le monde par la vivacité de ses saillies. Selon les circonstances elle parloit à merveille le langage de la tendresse ou celui du libertinage. Jamais femme ne sut mieux jouir de la perte de sa réputation, car elle méprisoit ouvertement les bienséances de son sexe; & lorsque quelqu'un avoit trouvé le secret de lui plaire, elle ne rougissoit pas de faire les premieres avances. Prodigue jusqu'à l'excès, elle étoit peu scrupuleuse sur les moyens d'acquérir de l'argent, & regardoit comme une

de ce noir complot, ne manqua pas d'en avertir celui qui devoit en être la victime. Cicéron se tint sur ses gardes & pourvut à la sûreté de sa personne.

Pendant ce tems-là Manlius travailloit à soulever les peuples d'Etrurie qui avoient beaucoup souffert sous la domination de Sylla, & qui ne demandoient pas mieux que de se venger & de rétablir leur fortune. Le pays d'ailleurs étoit rempli de brigands, qu'on étoit sûr d'attirer par l'espoir du pillage. Tels étoient les Soldats qu'on vouloit employer à la destruction d'une ville qui avoit dompté presque tous les peuples de l'Univers. Cicéron ayant appris ces nouvelles, en fit rapport au Sénat. Alors cette assemblée donna aux deux Consuls cette étendue de pouvoir * qui ne leur étoit accordée que dans les tems difficiles. Sur

* Quand la République étoit dans un grand péril, le Sénat recommandoit aux Consuls *de prendre garde qu'il n'arrivât point de dommage à la République.* Alors ces deux premiers Magistrats avoient droit de lever des troupes, de faire la guerre, de réprimer par toutes sortes de voies les citoyens ou les Alliés, en un mot, d'exercer une autorité souveraine, soit dans la Ville, soit dans l'Armée. Voici la formule dont se servoit le Sénat en parlant

ces entrefaites on écrivit de Fesules que Manlius avoit pris les armes, & qu'il se trouvoit déja à la tête d'un nombre assez considérable de rébelles. Sur-le-champ on fit partir quatre Généraux de réputation, qui se rendirent chacun dans les différens endroits de l'Italie d'où on avoit le plus à craindre. On leur laissa le soin de prendre les mesures que la prudence pourroit leur suggérer en de pareilles circonstances.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la consternation des Romains à la vue des malheurs dont leur patrie étoit menacée. Aux plaisirs & la joie succéderent bientôt la tristesse & la douleur. Tous les citoyens, dans une mutuelle défiance, n'osoient se communiquer leurs sentimens; & leur esprit troublé par la crainte du péril, les empêchoit de songer aux moyens de pourvoir à leur conservation. Les femmes, sur-tout, dont la timidité est le partage, ressentoient encore plus vivement l'image des maux qu'on avoit à redouter.

---

aux Consuls : *Cavete ne quid detrimenti Respublica capiat ;* ayez soin de pourvoir qu'il n'arrive aucun dommage à la République.

de ce noir complot, ne manqua pas d'en avertir celui qui devoit en être la victime. Cicéron se tint sur ses gardes & pourvut à la sûreté de sa personne.

Pendant ce tems-là Manlius travailloit à soulever les peuples d'Etrurie qui avoient beaucoup souffert sous la domination de Sylla, & qui ne demandoient pas mieux que de se venger & de rétablir leur fortune. Le pays d'ailleurs étoit rempli de brigands, qu'on étoit sûr d'attirer par l'espoir du pillage. Tels étoient les Soldats qu'on vouloit employer à la destruction d'une ville qui avoit dompté presque tous les peuples de l'Univers. Cicéron ayant appris ces nouvelles, en fit rapport au Sénat. Alors cette assemblée donna aux deux Consuls cette étendue de pouvoir * qui ne leur étoit accordée que dans les tems difficiles. Sur

* Quand la République étoit dans un grand péril, le Sénat recommandoit aux Consuls *de prendre garde qu'il n'arrivât point de dommage à la République.* Alors ces deux premiers Magistrats avoient droit de lever des troupes, de faire la guerre, de réprimer par toutes sortes de voies les citoyens ou les Alliés, en un mot, d'exercer une autorité souveraine, soit dans la Ville, soit dans l'Armée. Voici la formule dont se servoit le Sénat en parlant

ces entrefaites on écrivit de Fesules que Manlius avoit pris les armes, & qu'il se trouvoit déja à la tête d'un nombre assez considérable de rébelles. Sur-le-champ on fit partir quatre Généraux de réputation, qui se rendirent chacun dans les différens endroits de l'Italie d'où on avoit le plus à craindre. On leur laissa le soin de prendre les mesures que la prudence pourroit leur suggérer en de pareilles circonstances.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la consternation des Romains à la vue des malheurs dont leur patrie étoit menacée. Aux plaisirs & la joie succéderent bientôt la tristesse & la douleur. Tous les citoyens, dans une mutuelle défiance, n'osoient se communiquer leurs sentimens; & leur esprit troublé par la crainte du péril, les empêchoit de songer aux moyens de pourvoir à leur conservation. Les femmes, sur-tout, dont la timidité est le partage, ressentoient encore plus vivement l'image des maux qu'on avoit à redouter.

---

aux Consuls : *Cavete ne quid detrimenti Respublica capiat ;* ayez soin de pourvoir qu'il n'arrive aucun dommage à la République.

Elles s'imaginoient déja voir le cruel Catilina, parcourant les rues de Rome le fer à la main, & remplissant cette ville de carnage & d'horreur. Dans leur accablement elles levoient les mains au Ciel, & déploroient le sort des malheureux fruits de leur fécondité. Telle étoit la frayeur qu'un seul homme inspiroit à tous ses compatriotes. On sera peut-être surpris que les Romains ne missent pas fin tout d'un coup à leurs inquiétudes, en arrêtant celui qui en étoit l'auteur. La chose souffroit des difficultés. Outre que Catilina étoit toujours environné de gens prêts à se sacrifier pour lui, on n'avoit point de preuves suffisantes pour lui faire son procès. On ne savoit rien de la conjuration que sur le rapport d'une femme décriée par ses mœurs. Un pareil témoignage étoit-il assez fort pour perdre un homme de la premiere naissance? Sans l'indiscrétion de Curius, on n'auroit jamais eu que des soupçons contre Catilina; car malgré les * promesses

* Le Sénat ordonna que quiconque des conjurés donneroit des indices de la conjuration, s'il étoit esclave, auroit pour récompense la

qu'on fit à ceux qui voudroient révéler le secret de la Conjuration, il ne se trouva personne qui voulût profiter des récompenses que le Sénat devoit accorder aux électeurs.

Cependant, comme on étoit bien convaincu qu'il se tramoit quelques funestes complots contre la République, on leva des troupes pour se mettre à couvert du danger. Catilina qui savoit bien qu'on ne pouvoit pas aisément le convaincre, eut l'imprudence de paroître en plein Sénat pour se justifier. Ce fut alors que Cicéron prononça contre le Chef des Conjurés cette belle harangue, qui nous est connue sous le nom de *seconde Catilinaire*. Quand l'Orateur eut fini son discours, Catilina, avec une contenance modeste & un air humilié, supplia tous les Sénateurs de ne point ajouter foi à toutes les calomnies par lesquelles on cherchoit à noircir sa réputation & sa gloire. Après avoir fait une espece d'apologie de sa conduite, il lâcha mille invectives contre Cicéron, auquel il reprocha la bassesse de son origine. Quelques membres du

---

liberté, & dix mille livres; & que s'il étoit libre, il auroit sa grâce & le double d'argent.

Sénat, ne pouvant souffrir qu'on maltraitât de la sorte le défenseur de la Patrie, s'éleverent contre Catilina, & lui donnerent tous les noms odieux qu'il méritoit. Alors cet indigne citoyen, transporté de fureur, s'écria : *Puisque mes ennemis me poussent à bout ; qu'ils s'attendent à éprouver bientôt les effets de ma vengeance.* Après une semblable déclaration, il sentit bien qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui à rester plus long-tems dans Rome; aussi il ne tarda pas à se rendre au camp de Manlius. Avant de partir, il eut grand soin de recommander à Céthégus & à Lentulus de se délivrer de Cicéron, & de ne pas différer l'exécution des meurtres, des incendies, en un mot, de tous les affreux projets qu'il avoit formés contre la République. Il promettoit en même-tems à tous ses complices de venir bientôt à leur secours avec une puissante armée.

Le Sénat avoit envoyé Marcius Rex à Fesules pour s'opposer aux entreprises de Manlius. Celui-ci qui n'étoit pas encore en état de marcher contre Rome, & qui vouloit d'ailleurs justifier en quelque sorte sa rébellion, députa quelques Officiers de son parti à Marcius. Ils lui représenterent que ce n'étoit

point par aucun mauvais motif qu'ils avoient pris les armes. » Nous n'aſpi- » rons point à l'Empire, diſoient-ils, » nous ne voulons qu'être libres, & nous » dérober aux pourſuites de ces Uſuriers » cruels qui, après nous avoir vendu » bien cher le ſecours dont nous avons » beſoin, veulent encore nous ravir le » plus précieux de tous les biens *, » qui eſt la liberté. Nous avons recours » à vous, illuſtre Marcius, & nous » vous conjurons d'être ſenſible à notre » malheur, & de ne pas nous réduire à » la néceſſité de périr, & de venger » notre perte en périſſant. »

Le Général Romain, auquel ils venoient de s'adreſſer, leur répondit qu'il ne convenoit pas de demander une grace les armes à la main, qu'ils devoient plutôt ſe préſenter au

* La Loi contre les débiteurs inſolvables étoit fort ſévere. On pouvoit les mettre aux fers & même couper leur corps en quatre quartiers, quand ils étoient convaincus de mauvaiſe foi. Comme la plupart des conjurés étoient des gens accablés de dettes, ils ne manquoient pas de ſe plaindre amerement de la rigueur qu'on exerçoit à leur égard.

Sénat en qualité de ſupplians, expoſer le ſujet de leurs plaintes, & attendre tranquillement la déciſion de cette auguſte aſſemblée, qui ſe faiſoit toujours un plaiſir de protéger les malheureux. Ce n'étoit pas l'intention des conjurés. Leur chef qui, comme nous l'avons dit, venoit de quitter Rome, écrivit de la route aux plus illuſtres Sénateurs. Il leur mandoit que les perſécutions de ſes ennemis le forçoient d'abandonner le lieu de ſa naiſſance, & de ſe retirer à Marſeille, où il tâcheroit d'effacer par ſa conduite les ſoupçons injurieux qu'on formoit contre ſa perſonne. Dans le tems même qu'il cherchoit à ſe juſtifier de la ſorte, on lut en plein Sénat une Lettre qu'il avoit écrite à Quintus Catulus, & dans laquelle il manifeſtoit ouvertement ſes deſſeins. On ſut auſſi bientôt qu'il s'étoit rendu au Camp de Manlius, & qu'il avoit pris les faiſceaux & les autres marques du Conſulat. On n'eut plus alors de ménagement pour Catilina; il fut déclaré ennemi de la République, & les deux Conſuls eurent ordre de lever des troupes, dont C. Antonius devoit avoir le comman-

dement ; tandis que Cicéron demeureroit dans la ville pour la défendre.

Ces deux conjurés qui étoient restés à Rome, tâcherent d'attirer dans leur parti les Allobroges *, dont on estimoit le courage. Ces peuples qui avoient subi, comme tant d'autres, le joug des vainqueurs du monde, ne se trouvoient pas fort heureux sous la domination Romaine. Depuis long-tems ils avoient porté leurs plaintes au Sénat sur la maniere tyrannique dont on les gouvernoit ; mais on ne se pressoit pas de leur rendre justice, & leurs ambassadeurs joüoient un triste personnage à Rome. Umbrénus, un des conjurés, qui avoit été chargé de quelques négociations dans la Gaule & qui connoissoit le pays & ses principaux habitans, ayant un jour rencontré dans la place Romaine les Envoyés des Allobroges, il s'informa de leur situation présente, & après avoir plaint leur malheureux sort, il leur demanda quel remede ils espéroient trouver à leurs disgraces ; la mort, répondirent-ils. Il seroit facile, répartit Umbrénus, de vous délivrer de tant de maux, & je

* Ce sont les Savoyards, & même les Dauphinois d'aujourd'hui.

vous en enſeignerois le moyen, ſi j'étois sûr de trouver en vous des ſentimens courageux. Ces Gaulois regardant déjà le Romain qui venoit de leur parler, comme un protecteur généreux, lui protefterent qu'ils étoient prêts à tout entreprendre pour fortir de la miſere où on les avoit réduits. Umbrénus les conduiſit auſſi-tôt dans la maiſon de Brutus, qui étoit alors abſent, & leur découvrit la conjuration. Les Allobroges demeurerent fort étonnés, & lorſqu'ils ſe virent ſeuls, ils réfléchirent ſérieuſement ſur le parti qu'ils avoient à prendre. La tyrannie dont on uſoit envers eux, leur goût pour la guerre, les avantages qu'ils eſpéroient trouver dans la victoire, les firent d'abord pencher du côté de la conjuration. Mais quand ils vinrent à ſe répréſenter le danger d'une pareille entrepriſe, l'opprobre éternel dont ils alloient ſe couvrir, & plus que tout cela encore, les récompenſes qu'on leur accorderoit, s'ils devenoient les libérateurs de Rome, ils réſolurent alors de ſauver la République. Dans ce deſſein, il ſe rendirent chez Fabius Sanga, Protecteur de leur Nation, & lui firent part de ce qu'on venoit de leur propoſer. Sanga

en avertit ſur-le-champ Cicéron, qui recommanda aux Allobroges de paroître zélés pour la conjuration, afin d'en pénétrer tous les ſecrets. On ne tarda pas à découvrir tout le plan de cet horrible complot. Voici les arrangemens que prirent les conjurés.

Auſſi-tôt que Catilina viendroit avec une armée à Feſules, le Tribun Beſtia devoit convoquer le peuple, ſe plaindre de la conduite de Cicéron, & lui reprocher qu'il étoit l'unique cauſe de la guerre civile. Après avoir indiſpoſé de la ſorte le peuple Romain contre ſon Conſul, on devoit pendant l'obſcurité de la nuit en venir à l'exécution du projet. On avoit réſolu de mettre le feu en douze endroits de la ville, & dans le tumulte occaſionné par cet affreux incendie, on ſe propoſoit d'attenter à la vie du Conſul, & d'égorger les principaux Sénateurs. On ſe promettoit de porter la cruauté juſqu'aux derniers excès, & les enfans s'étoient engagés à ne pas épargner leurs propres peres. Après cette effroyable boucherie, les conjurés devoient ſortir de Rome, & aller joindre Catilina, qui, avec ſes troupes, acheveroit de détruire ſa malheureuſe patrie. Céthégus qui étoit

un des plus ardens conſpirateurs, ſe plaignoit ſans ceſſe de la lâcheté de ſes compagnons, & leur déclara que s'ils ne vouloient pas ſortir de leur aſſoupiſſement, il entreroit lui ſeul au Sénat, & feroit main baſſe ſur tous les membres de cette illuſtre aſſemblée.

Pendant qu'on ſongeoit à exécuter promptement la plus noire des entrepriſes, les Allobroges, ſelon les ordres qu'ils avoient reçus de Cicéron, continuoient de tromper les complices de Catilina. Lentulus, Céthégus, Statilius & Caſſius, qui n'avoient aucune défiance, ſignerent la conjuration, & livrerent cet écrit aux Ambaſſadeurs Gaulois, qui l'avoient éxigé, pour le faire voir, diſoient-ils, à leurs compatriotes. Après quoi on preſſa les Allobroges de partir & de ſe rendre au camp de Catilina, afin de prendre les derniers engagemens avec le chef de la conjuration.

La nuit du départ étant venue, Cicéron qui étoit informé de tout ce qui ſe paſſoit, donna ordre à deux préteurs dont il connoiſſoit la capacité, de s'aſſurer du Pont Milvien, de ſe ſaiſir des Allobroges, & de toutes les perſonnes de leur ſuite. Ceux que le Conſul avoit

chargés de cette commiſſion s'en acquiterent parfaitement. Les Ambaſſadeurs Gaulois furent arrêtés, comme on les en avoit prévenus. Volturius, qui les accompagnoit, voulut faire d'abord réſiſtance, mais ne ſe voyant pas ſoutenu par les Allobroges, & s'appercevant qu'on l'avoit trahi, il ſe rendit aux Préteurs. Ceux-ci inſtruiſirent le Conſul du ſuccès de leur expédition. Cette nouvelle lui cauſa d'abord beaucoup de joie; mais la maniere dont il devoit ſe conduire à l'égard des conjurés, le plongea bientôt dans de cruelles inquiétudes. Comme la plupart des coupables étoient des gens de la premiere naiſſance, il s'attendoit bien que leur punition lui attireroit un grand nombre d'ennemis. D'une autre part, on ne pouvoit leur pardonner un ſi grand crime ſans expoſer Rome à un danger évident. Cicéron eut la généroſité de ſacrifier ſes intérêts à ceux de ſes concitoyens. Lorſqu'il eut pris la réſolution de pourſuivre cette affaire avec la derniere vigueur, il manda Lentulus, Céthégus, Statilius, Gabinius & Céparius; celui-ci prit la fuite, au lieu d'obéir : tous les autres qui ne s'imaginoient pas que leur complot fût décou-

vert, se rendirent sans balancer chez le Consul. Cicéron par égard pour la dignité de préteur, dont Lentulus étoit revêtu, le prit par la main & le mena dans le Temple de la Concorde, où des gardes conduisirent les autres conjurés. Ce fut dans ce Temple que l'on convoqua le Sénat, & qu'on fit venir les témoins pour entendre leur déposition.

Les coupables furent bientôt convaincus, & la nouvelle s'en répandit dans Rome. On entendit alors mille imprécations contre Catilina & ses complices, tandis que l'on combloit d'éloges Cicéron que chaque citoyen regardoit comme son libérateur. Un des témoins, dans sa déposition, nomma Crassus parmi les conjurés. Comme ce Crassus étoit un homme auquel sa naissance & ses grands biens donnoient beaucoup de crédit, on ne voulut pas approfondir cette affaire, & tous les Sénateurs s'écrierent que celui qui avoit osé flétrir la réputation d'une personne si respectable, étoit un calomniateur. Telle étoit alors la foiblesse du Sénat qui usoit de ménagement à l'égard d'un particulier, dans une occasion où il s'agissoit du salut de la République.

Les affranchis de Lentulus & de quel-

que-uns des conjurés voulurent se soulever en faveur de leurs maître; mais les sages précautions du Consul, empêcherent qu'il n'arrivât du désordre. Le Sénat fut convoqué une seconde fois, afin de prendre une derniere résolution à l'égard des coupables. On nous a transmis les harangues qui furent prononcées à ce sujet par César & par Caton. Avant que de rapporter leurs discours, il est bon de faire connoître les deux personnages qui exercerent leur éloquence sur une matiere si importante.

Marcus-Porcius Caton, étoit un de ces hommes qui ne semblent naître dans les siecles les plus corrompus que pour servir de modeles à leurs concitoyens. Irréprochable dans sa conduite, il ne voyoit qu'avec douleur la dépravation de son siecle : modestie, simplicité, modération, sagesse, courage, innocence de mœurs, telles furent les principales qualités de cet illustre Républicain. Sa vertu ne consistoit point dans une vaine ostentation, & il aimoit mieux être homme de bien que de le paroître. Sévere à lui-même, il n'étoit pas plus indulgent pour les autres, & il fut toujours le fléau des méchans; ferme & invariable dans ses principes,

aucune considération ne pouvoit l'arrêter, lorsqu"il s'agissoit de soutenir les intérêts de la justice. Son zèle pour la République égaloit celui de ces anciens Romains qu'on trouvoit toujours prêts à se sacrifier en faveur de la patrie. Mais parmi tant de vertus, on pouvoit lui reprocher, outre la sévérité de son caractere, une certaine inflexibilité qui l'empêchoit de se ranger du sentiment des autres, sur-tout lorsqu'il étoit question de prendre le parti de la douceur. En un mot, ses grandes qualités étoient plus propres à exciter l'admiration, qu'à inspirer de l'amour.

Il n'en étoit pas ainsi de César. Celui-ci avoit le talent de gagner tous les cœurs. Personne ne l'égaloit en libéralité & en magnificence. Ses richesses le mettoient en état de satisfaire ses inclinations généreuses, & il savoit accompagner un présent de toutes ces graces qui donnent un nouveau prix aux bienfaits. Les affaires de ses amis l'intéressoient plus que les siennes propres. Il étoit le refuge des malheureux, moins peut-être par un principe d'humanité, que par l'envie de se faire des créatures. Comme il n'étoit pas exempt de foiblesse, & même des plus

honteufes, il excufoit volontiers dans les autres les plus infâmes déréglemens. Ambitieux jufqu'à l'excès, il ne refpiroit que la guerre & les combats, & cherchoit toutes les occafions d'acquérir de la gloire. Auffi grand Capitaine qu'habile Orateur, il ne pouvoit manquer de jouer un grand rôle dans une République où le courage & l'éloquence étoient les plus fûrs moyens de parvenir aux premieres dignités de l'Etat. Enfin Céfar avoit peu de vertus réelles, & beaucoup de ces qualités féduifantes qui font très-dangereufes dans un Républicain. Après avoir tracé fon portrait & celui de Caton, je vais rapporter les harangues que firent ces deux Sénateurs au fujet des conjurés. Je commence par celle de Céfar.

» Les Juges, dit-il, devroient agir
» comme s'ils étoient exempts de paf-
» fions, & ne laiffer jamais apperce-
» voir aucun fentiment d'amitié, de
» haine, de compaffion & de vengean-
» ce. Combien de peuples & de Rois
» font tombés dans les plus grandes
» fautes par un excès de colere? Nos
» ancêtres, dont il feroit à fouhaiter
» que nous fuffions les imitateurs,
» après s'être vûs quelquefois outragés

» de la maniere la plus ſenſible, ont
» cru qu'il y avoit plus de grandeur
» d'ame à pardonner une injure qu'à
» s'en venger. Quel exemple pour nous
» dans les circonſtances préſentes! ce
» n'eſt pas que je déſapprouve les voies
» de rigueur à l'égard des conjurés. Mais
» quel ſupplice leur fera-t-on ſouffrir?
» En trouvera-t-on quelqu'un qui ſoit
» proportionné à leur crime? Puiſqu'il
» n'eſt donc point de châtiment qui
» égale l'énormité de leur forfait, je
» ſuis d'avis qu'on s'en tienne aux loix,
» qui n'ordonnent que l'exil & la priſon
» contre les conſpirateurs publics. »

» Ceux qui ont parlé avant moi, ont
» fait une deſcription pathétique des
» ſuites terribles qu'auroit eue cette con-
» juration. Ils nous ont repréſenté les
» enfans arrachés d'entre les bras de
» leurs meres, les filles & les femmes
» expoſeés aux inſultes d'un ſoldat ſans
» pudeur, le pillage des maiſons, la
» profanation des Temples, l'incendie
» de Rome, les rues de cette capitale
» pleines d'armes, de cadavres & de
» ſang. Tels ſont les affreux objets dont
» on a pris plaiſir à nous expoſer le ta-
» bleau. Qu'a-t-on prétendu par tous
» ces beaux traits d'éloquence? Vous

» engager à prononcer l'arrêt de mort
» contre les coupables ? Oui, je ne
» crains pas de le dire, il ne ſera pas
» plutôt exécuté, cet arrêt, qu'on ou-
» bliera le crime, & qu'on ne ſe ſou-
» viendra plus que de la rigueur du ſup-
» plice. Tel eſt le génie du peuple. On
» voit chez lui la compaſſion ſuccéder
» promptement à la colere. Mais pour-
» ra-t-on trouver à redire qu'on puniſſe
» des traîtres & des parricides ? On ap-
» prouvera votre ſévérité dans le mo-
» ment, & on la blâmera dans la ſuite
» D'ailleurs, la mort des conjurés peut
» avoir des conſéquences fâcheuſes.
» Sylla fit mourir quelques ſcélérats
» qui déſoloient Rome par leurs bri-
» gandages. Tout le monde applaudit
» à ces actes de juſtice ; mais quand
» une fois le cruel Dictateur eut tiré
» ſon épée, il ne la remit dans le four-
» reau qu'après avoir verſé le ſang des
» meilleurs citoyens. Je ſais que l'on
» n'a rien à craindre de ſemblable de la
» part de Cicéron ; mais nous n'aurons
» pas toujours ce vertueux Conſul, & il
» en viendra peut-être un autre qui ſe
» ſervira contre ſes ennemis particu-
» liers du glaive vengeur que le Sénat
» lui aura mis entre les mains. Rien

» n'eſt plus préjudiciable que d'accor-
» der un trop grand pouvoir à des Ma-
» giſtrats ſans lumieres, ou mal inten-
» tionnés. Au reſte, ne vous imaginez
» pas qu'en voulant ſauver la vie aux
» coupables, je me déclare ici leur pro-
» tecteur. La mort, pour les malheu-
» reux, eſt une grace & non pas un châ-
» timent. Dès que nous avons ceſſé de
» vivre, tout eſt fini pour nous. Par
» conſéquent, il ne faut pas avoir re-
» cours à un genre de punition qui peut
» être regardé comme une véritable
» faveur. Quel eſt donc mon avis ?
» C'eſt de livrer les criminels aux re-
» mords de leur conſcience, de les diſ-
» perſer dans les principales villes d'I-
» talie, de les tenir en priſon le reſte
» de leurs jours, de confiſquer leurs
» biens, & de déclarer perturbateurs
» du repos public, tous ceux qui vou-
» droient dans la ſuite propoſer au Sé-
» nat ou au peuple Romain, le réta-
» bliſſement des conjurés »

L'artificieuſe éloquence de Céſar ſéduiſit quelques Sénateurs : mais le plus grand nombre ſe rangea de l'avis de Caton, qui parla avec beaucoup de force & de véhémence.

» Votre irréſolution me ſurprend,

» dit cet auſtere Romain ; il s'agit de » votre liberté & de votre vie, & vous » balancez encore ſur le parti que vous » avez à prendre ? Attendez-vous que » le projet de Catilina ſoit exécuté » pour en pourſuivre la vengeance ? » Sera-t-il tems d'employer la rigueur » des loix, lorſque les conjurés ſeront » maîtres de Rome ? Si vous êtes ſen- » ſibles, je ne dis pas aux maux de vo- » tre patrie, mais à vos propres inté- » rêts, ſortez de votre aſſoupiſſement, » & veillez à la conſervation de ce que » vous avez de plus cher. Je me ſuis » plaint plus d'une fois dans cette aſſem- » blée, de la corruption de nos mœurs. » Mes diſcours n'ont pas produit l'effet » que j'aurois ſouhaité. Aurai-je enco- » re le malheur de ne pas vous inſpirer » des ſentimens convenables à votre ſi- » tuation ? Vous ſeriez plus à plaindre » que jamais. Car il n'eſt pas queſtion » aujourd'hui d'examiner comment on » réprimera les déſordres qui ſe ſont » introduits dans la République ; mais » de voir ſi nous la conſerverons, cette » République ; ou ſi nous la laiſſerons » paſſer entre les mains de quelques » ſcélérats qui en ont juré la ruine. A » la bonne heure qu'on pardonne à

» ceux qui pillent les biens de nos
» Alliés ou qui volent le trésor public,
» mais qu'on n'épargne pas du moins
» des traîtres qui veulent nous enfon-
» cer le poignard dans le sein. »

» César vous propose de ne pas faire
» périr les conjurés, parce que la mort
» est, selon lui, la fin de tous les maux.
» Il regarde apparemment comme de
» pures fables tout ce qu'on nous dit
» des enfers, & des supplices qu'on y
» fait souffrir aux méchans. Pourquoi
» veut-il aussi qu'on tienne les coupa-
» bles renfermés ailleurs que dans Ro-
» me? Craint-il que quelques-uns de
» leurs complices ne leur ouvrent la
» porte des prisons? Mãis sera-t-il plus
» facile d'enlever ces criminels à nos
» yeux, que dans d'autres villes où nous
» ne pourrions pas prendre des pré-
» cautions convenables?

» César nous regarde peut-être com-
» me des hommes timides que la vue
» du moindre danger jette dans la cons-
» ternation. L'intrépidité qu'il fait pa-
» roître ne nous met pas vous & moi
» en sûreté, & ne doit pas diminuer
» nos frayeurs. Délivrons-nous enfin
» de ces cruelles inquiétudes, & fai-
» sons trembler ceux qui nous causent

» de si vives allarmes. Plus vous serez » paroître aujourd'hui de fermeté, & » moins vous aurez à craindre pour la » suite. L'arrêt de mort que vous pro- » noncerez contre les complices de Ca- » tilina, sera un coup de foudre pour le » reste des conjurés. Si ceux-ci s'apper- » çoivent que vous n'osez prendre une » résolution vigoureuse, à quels excès » ne se portera pas leur audace? La jeu- » nesse des coupables vous attendrit » peut-être sur leur sort, & vous croyez » que leur naissance doit les dérober à » l'infamie du supplice? Eh bien! ren- » voyez-les au camp de Manlius; mais » attendez-vous à éprouver bientôt les » effets de votre lâche compassion.

» Ne comptez pas sur la protection » des Immortels qui ont déjà préservé » cette République des plus grands mal- » heurs. C'est moins par les prieres & » les vœux, que par la vigilance & l'ac- » tion qu'on se rend le ciel favorable. » Laissez aux femmes le soin de solli- » citer les Dieux, & faites voir par des » coups de vigueur que vous êtes des » hommes. Si vous délibérez encore, » vous êtes perdus. Catilina est aux por- » tes de Rome. Cette ville renferme un » grand nombre de conjurés. En de pa-

» reilles circonſtances la promptitude » eſt néceſſaire, les criminels ſont en » votre pouvoir, leur mort importe au » ſalut de l'Etat. Vengez-vous, & ſauvez la patrie. »

Le ſentiment de Caton prévalut dans le Sénat. On envoya ſur-le-champ en priſon les coupables, qui furent tout de ſuite étranglés par les mains d'un bourreau.

Pendant qu'on exécutoit à Rome les complices de Catilina, celui-ci travailloit à rendre ſes légions complettes. Il ne voulut point recevoir les eſclaves qui ſe préſenterent, de peur d'écarter de ſon parti toutes les perſonnes de naiſſance qui étoient entrées dans la conjuration. Les ſoldats ne lui manquerent point; mais la plupart étoient aſſez mal armés, & ſe pourvurent pour leur défenſe de tout ce que le hazard leur offrit. Cependant Antonius, Collégue de Cicéron, s'avançoit avec ſes troupes pour livrer bataille à Catilina. Mais ce chef des Rébelles avoit grand ſoin d'éviter le combat, parce qu'il attendoit des nouvelles de Rome, où ſes complices devoient mettre tout à feu & à ſang. Auſſi-tôt que le bruit de la mort des conjurés commenca à ſe répandre, il fut abandonné d'un grand

nombre de ses soldats. Il vit bien qu'il n'avoit point de tems à perdre, & il se mit en marche avec le reste de ses troupes à dessein de se sauver dans la Gaule, mais il ne put exécuter ce projet, parce que Métellus Céler lui boucha le passage. Catilina, dans cette extrémité, jugea que le meilleur parti qu'il pût prendre, étoit de tenter le hazard d'une bataille. Il assembla donc ses troupes & leur fit cette harangue :

» Si j'avois affaire à des lâches, tous » mes discours ne seroient pas capables » de vous inspirer du courage. Quand » on ne se laisse animer ni par le pé- » ril, ni par la gloire, toutes les ex- » hortations deviennent inutiles. Je » n'ai jamais douté de votre valeur, » chers compagnons : ce n'est donc pas » pour vous engager à bien faire votre » devoir, mais pour vous donner quel- » ques conseils, que je vous assemble » aujourd'hui. Vous savez le triste sort » de Lentulus ; sa timidité & sa négli- » gence ont été cause de son malheur, » & me jettent dans le plus grand des » embarras. L'attente où j'étois du se- » cours qu'il devoit m'envoyer de Ro- » me, m'a empêché de passer dans la

» Gaule. De ſorte que nous nous trou-
» vons à préſent entre deux armées en-
» nemies. Nous ſommes auſſi dépour-
» vus de tout ce qui eſt néceſſaire à no-
» tre ſubſiſtance. Quel parti prendre
» dans une pareille extrémité ? Je n'en
» vois point d'autre que de vaincre ou
» de mourir.

» Tout vous engage à vous compor-
» ter en braves ſoldats. Vous allez
» combattre pour votre fortune, votre
» honneur, votre liberté & votre patrie.
» Nos ennemis au contraire ne prennent
» les armes que pour ſervir l'ambi-
» tion de quelques eſprits factieux.
» Sont-ce là des motifs bien propres à
» inſpirer du courage ? Vous n'avez
» donc qu'à attaquer vigoureuſement,
» & vous êtes sûrs de vaincre. Quels
» avantages d'ailleurs ne vous procu-
» rera pas la victoire ? Elle vous dé-
» dommagera de la perte de vos biens,
» & de tous les maux que vous avez eus
» à ſouffrir ſous les Tyrans qui domi-
» nent dans la République; mais ſi nous
» ſommes vaincus, il ne nous reſte rien
» à eſpérer de la part même de nos amis,
» qui ne manqueront pas d'inſulter à
» notre malheur. Ne nous expoſons pas
» à une pareille diſgrace, & cherchons

» dans notre courage les moyens de » nous rendre heureux. La gloire de » vos actions passées, l'envie de com» battre que je lis dans vos yeux, la né» cessité sur-tout qui rend hardies les » ames les plus timides; tout cela me » fait espérer que notre entreprise aura » le plus glorieux succès. Ne craignez » point au reste d'être enveloppés par » le grand nombre des ennemis; la si» tuation de notre camp nous met à cou» vert de ce danger. Enfin, si la fortu» ne ne seconde pas votre valeur, son» gez du moins à vendre cherement » votre vie. S'il faut mourir, mourez en » gens de cœur, & ne vous laissez pas » prendre captifs pour être égorgés » comme des victimes. En un mot, » rendez la bataille si sanglante, que » nos ennemis soient contraints de pleu» rer leur propre victoire. »

Après que Catilina eut parlé de la sorte, il fit descendre ses troupes dans une plaine située entre des montagnes & des rochers escarpés. Il renvoya tous ses chevaux, & ne voulut pas lui-même s'en servir afin de rendre le péril égal, & d'ôter à une partie de ses soldats les moyens de prendre plus aisément la fuite. Il donna le commandement

de l'aîle droite à Manlius, & celui de la gauche à un Officier de Fesules; pour lui il resta dans le centre. D'un autre côté, Antonius qui devoit attaquer les Rébelles se trouvant incommodé de la goutte, chargea de cette importante expédition Pétréius son Lieutenant. Celui-ci étoit un Officier de mérite qui avoit plus de trente années de service : après avoit passé par tous les grades militaires, il étoit parvenu à commander en chef, & il s'étoit acquis une approbation générale. Comme il connoissoit la plupart des Soldats, il les appelloit chacun par leur nom, & les exhortoit à ne pas démentir cette ancienne valeur dont il avoit été le témoin en tant d'occasions. Il leur représentoit qu'ils alloient combattre pour la conservation de leur patrie, de leurs enfans, de leur fortune, de leur religion, en un mot, de tout ce qu'ils avoient de plus cher. Les Soldats encouragés par les discours d'un Général qui avoit su gagner leur estime, paroissoient disposés à bien faire leur devoir; & ils attendoient avec impatience le moment où l'on donneroit le signal. Enfin on livra cette bataille qui devoit décider du sort de Rome. Après qu'on se fut lancé des traits

de part & d'autre, on s'approcha, & il fallut se servir de l'épée. Si les Rébelles furent attaqués avec vigueur, ils ne se défendirent pas moins courageusement. Catilina sur-tout paya de sa personne, & fit en ce jour le devoir d'un brave soldat & d'un grand Capitaine. Pétréius, qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de résistance, fit un dernier effort pour remporter la victoire. Il se jetta au travers des ennemis avec la Cohorte Prétorienne, & après les avoir enfoncés il en fit un horrible carnage. Manlius, & cet Officier de Fesules qui commandoit l'aîle gauche, seconderent tant qu'ils purent les efforts de leur Général : mais il leur fut impossible de résister à la vigoureuse attaque de Pétréius, & ils se firent tuer sur le Champ de bataille. Catilina voyant la déroute presque générale de son armée, sentit bien qu'il falloit périr; mais il voulut que sa perte coûtât cher aux vainqueurs. Il se lança impétueusement au milieu de l'armée ennemie, où il combattit comme un désespéré. Enfin percé de mille coups, il termina par un genre de mort glorieux, une vie qui auroit dû lui être arrachée par la main d'un infâme bourreau.

En jettant les yeux ſur le Champ de bataille, on vit avec quel courage & quelle opiniâtreté les troupes de Catilina s'étoient défendues. Tous les Soldats qui furent tués couvroient de leurs corps la place qui leur avoit été aſſignée par leur Général; & lorſqu'on examina leurs bleſſures, on ne s'apperçut pas qu'aucun d'eux les eût reçues en voulant prendre la fuite. On trouva parmi les morts Catilina qui reſpiroit encore, & l'on voyoit ſur ſon viſage cette audace & cette férocité qu'il avoit eues pendant ſa vie. A meſure que les vainqueurs remuoient les corps des Rébelles qui étoient étendus ſur la pouſſiere, ils appercevoient des amis, des parens, des hôtes, des alliés. Ce ſpectacle diminuoit bien la joie qu'avoit d'abord cauſé la victoire.

La République perdit en cette journée pluſieurs braves citoyens qui ſe ſacrifierent pour la défenſe de leur patrie. Mais un peu de ſang répandu, en épargna des torrens qui auroient inondé Rome, ſi les conjurés avoient réuſſi dans leur entrepriſe. Car à quels excès de fureur ne ſe feroient pas portés des ſcélérats qui vouloient établir leur fortune ſur les ruines de leurs pays? La pru-

dence & la fermeté de Cicéron ſauverent la République d'un ſi grand péril. Mais les Romains ne furent gueres reconnoiſſans, & l'exil fut dans la ſuite la récompenſe du zèle de ce généreux Conſul. Les parens & les amis des conjurés trouverent le moyen de lui ſuſciter des affaires fâcheuſes dont il fut la victime. Rome ne tarda pas à être punie de ſon ingratitude, & cette Capitale du Monde trouva dans Céſar un mauvais citoyen, qui, plus heureux que Catilina, détruiſit la liberté publique, & devint le tyran de ſa patrie.



CONJURATION DE CINNA

Contre l'Empereur Auguste.

ROME échappée aux fureurs de Catilina, eut bientôt à se défendre contre un autre citoyen, moins méchant peut-être, mais aussi ambitieux, & beaucoup plus habile dans le métier de la guerre. Je parle de Jules César. Il commença par vaincre les ennemis de la République, & il tourna ensuite ses armes contre sa propre patrie. La victoire qu'il remporta dans les champs de Pharsales, le mit en état de donner la loi aux Romains, & ces peuples si jaloux de leur liberté, se virent enfin contraints d'obéir à un Maître. Il est vrai que César ne leur fit presque pas sentir le joug qu'il venoit de leur imposer. Il tâcha de gagner l'affection de ses concitoyens à force de bienfaits; il ne put cependant se concilier tous les cœurs, & ses meilleurs amis l'assassinerent

rent en plein Sénat. La mort du Tyran ne rétablit pas la tranquillité dans Rome. L'autorité suprême passa bientôt entre les mains d'Antoine, d'Auguste, & de Lépide. Ce dernier n'avoit pas les qualités nécessaires pour se soutenir dans le rang où la fortune venoit de l'élever ; aussi fut-il contraint de renoncer à ses prétentions, & de laisser ses deux Collégues se disputer l'Empire. S'il n'avoit fallu que du courage pour assujettir la République, Marc-Antoine étoit capable plus que personne d'exécuter cet ambitieux projet. Ses talens pour la guerre, la confiance que les troupes avoient en lui, ses anciennes liaisons avec César, dont le souvenir étoit encore si cher aux Soldats, tous ces avantages lui donnoient une grande supériorité sur son rival ; mais une funeste passion précipita Antoine dans les plus grands malheurs, & ses amours avec Cléopâtre lui firent perdre l'Empire de l'Univers.

Il ne restoit plus qu'Auguste de tous ceux qui avoient prétendu à la dignité souveraine. Il vint à bout, plus par son habileté que par sa valeur, d'établir sa domination sur un peuple qui avoit tant de fois combattu pour la liberté pu-

blique. Avant que ce nouvel Empereur pût affermir sa puissance sur des fondemens solides, que de sang ne fut-il pas obligé de répandre! Il n'y avoit peut-être pas à Rome une seule famille qui n'eût à pleurer la mort d'un parent ou d'un ami. Pendant le tems des proscriptions on vit des traits de cruauté qui font frémir d'horreur. Les sentimens de la nature furent entierement étouffés, & il y eut des enfans qui, après avoir égorgés leurs peres, vinrent demander la récompense de leur parricide. De pareils commencemens sembloient annoncer pour la suite un regne affreux. Cependant Rome, même dans les plus beaux jours de la République, ne fut jamais si heureuse que sous l'Empire d'Auguste, & ce Prince, après avoir été le fléau de sa Patrie, en devint les délices.

César ne se contenta pas de parvenir au pouvoir souverain, il voulut prendre encore les dehors de la Royauté, & ceindre sa tête du Diadême. Cette démarche imprudente lui coûta la vie. Auguste, plus sage que son prédécesseur, sut ménager la délicatesse des Romains, & sans avoir le titre de Roi, il en eut toute la puissance. Ce ne fut, pour-ainsi-

dire, que par degrés qu'il monta sur le Trône, & peu-à-peu il trouva le moyen de réunir en sa personne l'autorité civile, sacrée & militaire. Quoiqu'il affectât en mille occasions la modestie d'un simple particulier, les Romains sentoient bien cependant qu'ils avoient un Maître, & la perte de l'ancienne liberté leur arrachoit de tems en tems des soupirs. Rome nourrissoit encore dans son sein des Citoyens courageux qui, à l'exemple des Brutus & des Cassius, pouvoient se défaire du Tyran. Cépion, Muréna, le jeune Lépide, tenterent cette importante entreprise, & ne purent réussir; mais de toutes les Conjurations qu'on forma contre la vie d'Auguste, il n'y en eut point de plus remarquable que celle dont Cnéius Cornélius Cinna fut le principal auteur. La conduite que tint l'Empereur à l'égard des Conjurés, le mit pour toujours à couvert de pareils complots. On va apprendre, par ce trait d'histoire, que la sévérité n'est pas toujours le plus sûr moyen pour retenir les hommes dans le devoir.

La fille du grand Pompée fut la mere de Cornélius Cinna. Celui-ci ne dut pas être élevé par conséquent dans des

principes favorables à la tyrannie. Dès sa plus tendre jeunesse on ne manqua pas de lui inspirer des sentimens Républicains, de lui rappeller le souvenir de son aïeul mort pour la défense de la liberté publique, de lui faire envisager les Césars comme les destructeurs de sa famille, de lui représenter enfin Auguste comme un Tyran, qui ne faisoit paroître de la modération que pour retenir plus sûrement les Romains dans l'esclavage. Les sollicitations continuelles d'une mere respectable, l'envie de se signaler par quelque action d'éclat, l'espérance d'occuper peut-être la place de celui qu'on vouloit renverser du Trône, tous ces motifs déterminerent Cinna à conjurer contre Auguste. Il ne s'agissoit plus que de bien concerter ce projet. Le jeune Romain manquoit des qualités nécessaires pour conduire une pareille entreprise. C'étoit un homme d'un mérite très-médiocre, qui n'auroit jamais joué un grand rôle dans l'Histoire, s'il n'eût pas donné lieu à Auguste de se distinguer par un beau trait de clémence.

Cinna trouva bientôt le moyen de s'associer des complices ; il eut avec eux des conférences secrettes, & arrangea

son plan à-peu-près sur celui que suivirent les meurtriers de César. On convint du tems & du lieu, & il fut décidé qu'on assassineroit l'Empereur au Capitole pendant qu'il offriroit un sacrifice. Auguste ne tarda pas à être instruit de la Conjuration, & il indiqua pour le lendemain un Conseil composé de ses meilleurs amis, pour savoir de quelle maniere il devoit en user à l'égard de Cinna & des autres Conspirateurs.

Si les Souverains légitimes sont quelquefois dévorés de chagrins & d'inquiétudes, quelle doit être la situation d'un Prince qui ne jouit que d'un pouvoir usurpé? Auguste se voyoit le Maître du monde, & il n'étoit rien moins qu'heureux. Obligé sans cesse de craindre pour sa vie, il envioit souvent le sort de ces mortels obscurs, qui, dans la médiocrité de leur état, jouissent d'un repos qu'on ne goûte gueres sur le Trône; & voilà ce qui lui inspira plus d'une fois l'envie d'abdiquer l'Empire; il eût peut-être donné à l'Univers cet exemple de modération, si ses plus intimes confidens ne l'eussent empêché d'exécuter un si noble projet. Quand il fallut faire le procès à Cinna, ce fut alors qu'Auguste sentit combien la con-

dition d'un usurpateur est déplorable. Il s'agissoit de condamner à mort un homme de la plus haute naissance, à qui on ne pouvoit faire d'autre reproche que d'avoir voulu attenter aux jours d'un Prince que tous les Romains devoient regarder comme un Tyran. Car enfin l'Empereur se rendoit justice; il savoit bien qu'il n'avoit acquis l'autorité suprême que par des moyens illégitimes. De quoi Cinna étoit-il coupable? d'avoir tramé des complots contre le meurtrier de sa famille, contre l'oppresseur de la République, contre un homme qui n'avoit d'autre droit pour commander, que celui que donnent la force & la violence. Auguste seul a-t-il eu le privilége d'égorger des millions de Citoyens pour satisfaire son ambition, ou pour assouvir sa vengeance? Est-ce donc un moindre crime d'établir une puissance injuste par le meurtre & le carnage d'une nation entiere, que d'éteindre la tyrannie dans le sang d'un seul homme? Telles étoient les cruelles réflexions que faisoit l'Empereur. Ce n'étoit plus cet Auguste qui, pendant un repas *, s'amusoit à dicter

* Jam unum hominem occidere non pote-

des arrêts de profcription. » Quoi ! s'é-
» crioit-il de tems en tems, faudra-t-il
» fans ceffe immoler à ma sûreté les
» plus illuftres Romains ? Emploirai-je
» pour me foutenir fur le Trône les
» moyens dont j'ai fait ufage pour y par-
» venir ? N'eft-ce pas affez d'avoir rendu
» odieux les commencemens de mon
» Regne, fans que j'en déshonore la
» fin par de nouveaux traits de cruau-
» té ? Puifque ma mort eft l'objet des
» vœux d'un fi grand nombre de Ci-
» toyens, pourquoi les priver de la fa-
» tisfaction qu'ils defirent ? Les princi-
» paux de Rome en veulent à mes jours.
» Pour empêcher l'effet de leurs com-
» plots, il faudroit égorger toute la
» jeune Nobleffe. La vie d'Augufte n'eft
» pas d'un affez grand prix, pour la con-
» ferver aux dépens de tout ce qu'il y a
» de plus confidérable parmi les Ro-
» mains. Que Sylla fut fage de renon-
» cer à la Souveraineté ! Que n'ai-je fui-
» vi un fi bel exemple ? Je n'aurois pas
» à redouter aujourd'hui les embûches
» d'un Cinna, d'un perfide que j'ai
» comblé de bienfaits. Comment a-t-il

---

rat, cum M. Antonio profcriptionis edictum inter cœnam dictârat.

» pu se porter à cet excès d'ingratitu-
» de? Et je le laisserois vivre tranquille,
» tandis qu'il me fait passer de si cruels
» momens! N'ai-je donc échappé aux
» périls de tant de combats, que pour
» succomber sous les coups d'une troupe
» d'assassins? N'épargnons pas ceux qui
» ont conjuré notre perte. Sous un Maî-
» tre plus sévere & plus prompt à punir,
» on n'auroit peut-être jamais formé de
» pareils projets. Tremble, Cinna; Au-
» guste va renouveller ses anciennes fu-
» reurs. »

Ces paroles que Livie entendit prononcer par son époux à diverses reprises, lui firent concevoir qu'il s'agissoit d'une nouvelle conspiration. L'Impératrice n'avoit pu entendre sans frémir les réflexions qu'Auguste venoit de faire sur la conduite de Sylla. Elle craignit que l'Empereur, pour se délivrer une bonne fois de toutes ses inquiétudes, ne songeât à se démettre de sa souveraine puissance. Cette femme ambitieuse ne voyoit point de plus grand malheur que celui d'être réduite au rang des autres Dames Romaines. La crainte qu'Auguste ne prît un parti contraire aux intérêts * du jeune Tibére, la détermi-

* Il étoit fils de Livie; elle l'avoit eu d'un

na à ne pas laiſſer plus long-tems ſon époux dans cet état d'irréſolution : » Sei-
» neur, lui dit-elle, vous avez des ſu-
» jets de mécontentement dont vous
» cherchez à me dérober la connoiſ-
» ſance. Ne ſuis-je donc pas faite pour
» partager vos chagrins ? Je vous vois
» dans un abattement mortel : eſt-
» ce qu'un Cinna doit vous inſpirer
» de ſi vives frayeurs ? Vos gardes ne
» veillent-ils pas ſans ceſſe à votre
» sûreté ; & quand bien même il
» pourroit ſe trouver des traîtres parmi
» les troupes qui vous eſcortent, eſt-il
» impoſſible de vous garantir de leurs
» attentats ? Voulez-vous écouter les
» conſeils d'une femme ? Vous ne vous
» repentirez pas de les avoir ſuivis. Au-
» guſte, juſqu'à préſent, vous ne vous
» êtes rendu que trop formidable. Tou-
» tes les entrepriſes formées contre vo-
» tre perſonne, ont été punies par des
» ſupplices rigoureux. Quels effets a
» produit le ſang que vous avez fait ré-
» pandre ? Un complot criminel étouf-
» fé par la mort de ſes auteurs étoit,
» pour-ainſi-dire, la ſemence d'une

---

premier lit : Auguſte adopta ce jeune Prince, & le nomma ſon ſucceſſeur.

» nouvelle conjuration. La sévérité
» vous a été inutile; faites maintenant
» usage de la clémence. Imitez les Mé-
» decins qui, après avoir employé en
» vain des remedes violens, en essayent
» de plus doux. Pardonnez à Cinna;
» il vous sera peut-être plus avantageux
» de lui acorder sa grace, que de lui
» faire souffrir les châtimens qu'il mé-
» rite. »

Auguste goûta fort un conseil qui étoit si conforme à ses inclinations présentes. Il envoya chercher Cinna, & lorsqu'il fut seul avec lui, il le fit asseoir, & lui parla en ces termes : « Ecoutez-moi,
» Cinna, &, sur-tout, prenez garde
» de m'interrompre. Vous avez porté
» les armes contre moi pendant les
» guerres civiles. C'en étoit assez pour
» mériter mon indignation; mais je ne
» vous ai point traité comme le reste de
» mes ennemis. Je vous ai rendu tous
» vos biens, & votre fortune est aujour-
» d'hui si florissante, qu'elle excite l'en-
» vie de tous ceux qui s'étoient rendus
» les plus dignes de ma reconnoissance.
» Vous avez souhaité le Sacerdoce, &
» je vous l'ai accordé sur-le-champ,
» quoique j'eusse des obligations essen-
tielles à vos compétiteurs. Telle est

» la conduite que j'ai toujourss tenue » à votre égard; & après tant de bienfaits, vous voulez m'assassiner! Moi, » Seigneur! s'écria Cinna. Oui, vous, » reprit Auguste; mais vous violez les » loix que je vous ai prescrites; continuez de m'entendre. Je connois tous » vos complices, je sais tous les préparatifs que vous avez faits pour m'arracher la vie. C'est dans le temple, » pendant la cérémonie d'un Sacrifice, » que vous avez résolu de m'immoler. » Vous vous déconcertez, Cinna; vous » changez de visage: vous ne pouvez » plus cacher votre crime. Par quel » motif vous êtes-vous porté à un si » criminel dessein? Est-ce pour occuper » ma place? Assurément les Romains » sont bien à plaindre, si je suis le seul » obstacle qui vous empêche de parvenir à la souveraine puissance. Quoi! » vous ne pouvez pas conduire les affaires de votre maison, & vous voulez » gouverner un Empire! Quand bien » même vous eussiez réussi dans vos » ambitieux projets, espériez-vous de » réduire à supporter facilement votre » domination, tant d'illustres Romains » qui vous égalent par la naissance, » & qui vous sont infiniment supé-

» rieurs par le mérite. Vous ne répon-
» dez rien, Cinna, vous voyez qu'il n'y
» a plus moyen de vous justifier. Vous
» n'attendez plus de ma part qu'un ar-
» rêt de mort. Eh bien! je vais me ven-
» ger d'une maniere digne de moi. Je
» vous pardonne, Cinna; & je n'exige
» d'autre reconnoissance que votre ami-
» tié. Si votre cœur est généreux, je
» ne puis mieux vous punir qu'en vous
» accablant de bienfaits, & pour vous
» faire connoître que les effets répon-
» dront à mes paroles, je vous nomme
» au Consulat pour l'année suivante. »
Après un pareil procédé, Cinna sentit expirer toute la haine qu'il avoit conçue contre la famille des Césars. Il devint l'ami fidele du Prince, à qui il étoit deux fois redevable de la vie, & Auguste, par ce trait de clémence, acheva tellement de se gagner tous les cœurs, que, depuis ce tems-là, il ne se forma plus de conspiration contre sa personne.



CONJURATION DE SÉJAN

CONTRE TIBÉRE.

IL est quelquefois dangereux pour un Souverain de rendre ses Ministres trop puissans. Tibére fut sur le point d'en faire la funeste expérience. Qui croiroit jamais qu'un Prince soupçonneux & jaloux à l'excès de son autorité ; puisse se confier aveuglément à un favori, & partager en quelque sorte avec lui la suprême puissance ? Nous allons en voir un exemple dans la conduite que tint l'Empereur Tibére à l'égard du perfide Séjan. Mais avant que d'entrer dans le détail de la conjuration, il faut faire connoître le chef de l'entreprise, & celui qui pensa en être la victime. Peignons tout à la fois le portrait de deux hommes dont les mœurs étoient si semblables. Tibére & Séjan avoient beaucoup d'esprit, & en

firent un pernicieux usage. Personne ne les égaloit dans l'art de dissimuler, & ils savoient quelquefois donner à leurs vices mêmes, les apparences de la vertu. L'Empereur paroissoit toujours pensif & renfermé dans lui-même, le favori étoit grave & sérieux : mais cet extérieur n'annonçoit dans l'un & dans l'autre, qu'une ame occupée des plus noirs projets. Le premier, avant que de parvenir au Trône, avoit su plier son caractere selon les circonstances, & ce fut aussi à force de souplesses que le second s'insinua dans les bonnes graces de son Maître. Tous deux cruels & sanguinaires, ils montrerent quelquefois de la douceur & de la modération. Ils ne manquoient d'aucune des qualités nécessaires pour bien gouverner un État, & ils devinrent les fléaux d'un vaste Empire. On croiroit que la fortune ne plaça Séjan auprès de Tibére, que pour les faire figurer ensemble. La conformité de caractere peut bien unir pendant quelque tems deux scélérats, mais une liaison fondée sur le crime n'est jamais durable : l'histoire que je vais rapporter en fournit la preuve. Ce n'est point ici une de ces conjurations éclatantes, qui ne réussissent que par la guerre, les

incendies & le ravage. Les ruſes de la politique ſont quelquefois plus efficaces que les combats pour l'exécution des grands projets. Entrons en matiere.

Séjan, ce favori auſſi connu par ſon élévation prodigieuſe, que par ſa fin tragique, étoit de Volſinies, petite ville de la Toſcane : il eut pour pere Séius Strabo, ſimple Chevalier Romain. Un homme d'une naiſſance ſi médiocre devoit être extrêmement flatté de ſe voir la ſeconde perſonne de l'Empire. L'ambitieux Miniſtre porta ſes vues plus loin, & il réſolut de ſe placer ſur le Trône des Céſars. Il ne pouvoit réuſſir qu'en detruiſant toute la famille Impériale. L'exécution de ce projet n'étoit pas facile. Tibére avoit un fils & pluſieurs petits-neveux * qui devoient naturellement prétendre à la ſucceſſion de l'Empereur Tous ces obſtacles ne furent pas capables d'arrêter Séjan, & il ſongea aux moyens d'exécuter ſa déteſtable

* Les petits-neveux dont on parle ici, étoient les fils de Germanicus, Prince de grande eſpérance, & qui fut, à ce qu'on croit, empoiſonné par les ordres de Tibére. Ce Germanicus étoit neveu & fils adoptif de l'Empereur.

entreprise. Il conduisit son intrigue avec beaucoup d'adresse. Craignant que ses complots ne fussent un jour découverts, & qu'on ne voulût l'en punir, il prit des précautions contre les événemens, & se mit en état de toute entreprendre.

La charge de Préfet des Gardes Prétoriennes dont il étoit en possession, ne lui donnoit qu'un assez médiocre pouvoir, parce que les troupes qu'il avoit sous ses ordres étoient dispersées dans les différens quartiers de Rome & dans les villes voisines. Il s'agissoit de réunir tous ces Soldats, de les faire camper hors des murs, & d'en composer un corps formidable prêt à se sacrifier pour le service de leur Commandant. L'adroit favori représenta à son Maître que les dix cohortes Prétoriennes pouvoient être d'une grande ressource, si on les accoutumoit à la discipline militaire. Mais, ajoutoit-il, si on n'a pas soin de les rassembler, & si on les laisse se corrompre par les délices de la ville, on n'en pourra jamais tirer un parti avantageux. Tibére, malgré toute sa politique, ne s'apperçut pas du piége qu'on lui tendoit, & il favorisa les desseins de son Ministre. Celui-ci profita habi-

lement de la permiffion qu'on venoit de lui accorder, & gagna, à force de largeffes, l'affection des Soldats.

Lorfque Séjan eut fait ce premier pas vers l'Empire, il fongea à franchir les autres barrieres qui s'oppofoient à fon élévation. Il falloit d'abord écarter du Trône le Prince qui avoit le plus de droit d'y prétendre. Je parle de Drufus, fils unique de Tibére. Quoique l'ordre de la fucceffion ne fût pas encore bien établi, il étoit affez vraifemblable que les Romains n'iroient pas chercher d'autre Maître que le plus proche héritier de l'Empereur. Drufus s'étoit attiré l'eftime publique par la maniere dont il fe comporta pendant fon Confulat. On pouvoit, il eft vrai, reprocher à ce jeune Prince la violence du caractere; & un grand penchant à la débauche. Mais on attribuoit ces défauts à la vivacité de l'âge, & on fe raffuroit fur la bonté de fon cœur dont il avoit donné des preuves éclatantes Il fut toujours étroitement uni avec Germanicus que Tibére avoit adopté, & déclaré fon fucceffeur à l'Empire. Une pareille préférence devoit exciter de la jaloufie entre les deux jeunes Princes. Car on ne fe voit pas tranquillement enlever une

Couronne. Jamais Drusus ne témoigna le moindre mécontentement. Il étoit le premier à rendre justice à Germanicus. Il le regardoit comme un homme qui lui étoit infiniment supérieur en mérite. Il paroissoit sensible à la félicité dont jouissoient les Romains sous un Prince si vertueux, & il pleura amerement la mort d'un frere * qui lui laissoit l'espérance de posséder un jour le plus puissant héritage. De si nobles sentimens rendoient Drusus digne de l'Empire. Ce Prince généreux ne pouvoit se réduire à ramper sous la puissance du Favori. Au contraire il lui fit plus d'une fois sentir qu'il ne convenoit point à un bourgeois de la Toscane de se mesurer avec le fils d'un Empereur. On n'outrage pas impunément un Ministre orgueilleux. La mort de Drusus fut résolue. En faisant périr ce jeune Prince, Séjan satisfaisoit tout à la fois son ambition & sa vengeance.

Il ne s'agissoit plus que de trouver des moyens pour se défaire sûrement de l'héritier du Trône. Ce fut dans la

* Germanicus & Drusus étoient cousins, & devinrent freres, parce que l'Empereur adopta Germanicus.

maiſon même de Druſus qu'on fut chercher des aſſaſſins. Le fils de Tibére avoit pour ſon malheur épouſé Liville, ſœur de Germanicus. Cette femme étoit d'une rare beauté; mais il s'en falloit bien que les qualités du cœur répondiſſent aux agrémens de la figure. Séjan, qui connoiſſoit ſans doute le caractere de cette indigne Princeſſe, entreprit de l'aſſocier à ſes fureurs; il feignit, ou peut-être il conçut pour elle le plus violent amour. La paſſion du Miniſtre fut favorablement écoutée. Lorſque Séjan eut des preuves convaincantes de la tendreſſe de Liville, il lui propoſa de l'épouſer & de la placer avec lui ſur le Trône. Il n'y a qu'un ſeul obſtacle, lui dit-il; qui s'oppoſe à notre union. Si vous acceptez ma main, il faut que Druſus périſſe; choiſiſſez entre l'époux & l'amant. On vit alors de quoi eſt capable une femme aveuglée par l'amour. Liville ne balança pas un ſeul inſtant à ſacrifier ſa réputation, ſa gloire, & ſes intérets. Outre qu'elle alloit ſe couvrir d'un opprobre éternel, ne riſquoit-elle pas une fortune aſſurée contre de ſimples eſpérances? Druſus devoit naturellement parvenir à l'Empire; Séjan, au contraire, pouvoit échouer dans ſes pro-

jets. Liville étoit donc plus sûre de s'élever au rang suprême en suivant les régles de l'honneur, qu'en se précipitant dans le crime : mais l'amour l'emporta sur la raison » Je suis prête à tout » entreprendre, dit la Princesse à son » infâme corrupteur ; mais j'exige de » vous un sacrifice. Apicate, votre » épouse, est pour moi un objet de » jalousie ; il faut la répudier. » Séjan y consentit ; & pour le récompenser de sa complaisance, on lui promit de ne pas laisser vivre plus long-tems l'infortuné Drusus. Cependant, quand il fallut en venir à l'exécution d'un si noir attentat, Liville ne montroit pas cette ardeur ni cet empressement qu'on devoit attendre d'une femme si passionnée. Tremper ses mains dans le sang d'un mari, enlever le Trône à la famille des Césars, s'exposer à de honteux châtimens en cas d'un malheureux succès, devenir un objet d'exécration à tout l'Univers ; voilà les idées qui se présentoient à l'esprit de la Princesse, & qui la jettoient dans une irrésolution que toute la violence de son amour ne pouvoit surmonter.

Séjan redoubloit ses assiduités auprès de Liville pour la déterminer à exécu-

ter ses promesses. Les visites fréquentes que le Ministre rendoit à la Princesse, donnerent de l'ombrage à Drusus : il maltraita Séjan, & celui-ci chercha promptement à se venger. D'ailleurs, Liville voyant qu'on la soupçonnoit, & redoutant la juste colere de son mari, elle ne balança plus sur le parti qu'elle avoit à prendre. La Princesse & son amant firent entrer dans leur complot un Grec nommé Eudémus. Il étoit Médecin & confident de Liville, & il eut ordre de préparer un poison lent & propre à occasionner une maladie de langueur. Quand le funeste breuvage fut prêt, l'Eunuque Lygdus le présenta à Drusus, son Maître, qui mourut quelques jours après.

Tibére parut assez insensible à cet événement. Pour justifier une conduite si étrange, il se rendit au Sénat, & parla de la sorte : » Vous serez sans doute » surpris de ce que je ne me tiens pas » renfermé dans mon Palais pour m'y » livrer entierement à la douleur. Les » personnes affligées ont coutume, il » est vrai, de chercher la solitude ; » mais le Chef de l'Etat n'a pas la même » liberté que les simples Citoyens C'est » dans une assemblée telle que la vô-

» tre, qu'un Empereur peut trouver de
» la consolation. Vos conseils serviront
» à soulager mon infortune, & préviendront
» les nécessités pressantes de l'Empire.
» A quelles extrémités me vois-je
» réduit! ma mere Livie, dont les
» lumieres m'ont toujours été si utiles,
» va bientôt terminer sa carriere. Drusus
» mon fils n'est plus, & les enfans
» qu'il m'a laissés ne sont pas encore capables
» de soutenir le fardeau du Gouvernement.
» Je vieillis, & si la Parque
» ne tarde pas à trancher le fil de mes
» jours, je ne vois que les fils de Germanicus
» qui puissent être mes successeurs.
» C'est à vous, Peres conscripts,
» que je recommande ces jeunes Princes;
» prenez-les sous votre protection;
» veillez sur eux; servez-leur de peres;
» ce sont les descendans d'Auguste,
» c'est le plus pur sang de Rome. La République
» doit s'intéresser à leur conservation.
» Et vous, mes chers enfans,
» approchez; voyez ces Sénateurs respectables;
» voilà vos protecteurs,
» vous n'en avez point d'autres; c'est
» sous leur tutèle que vous apprendrez à
» vous consacrer au service de l'Etat. »

Ce discours tira d'abord les larmes de tous les yeux; mais on ne fut pas

long-tems à s'appercevoir que le langage de Tibére ne s'accordoit pas avec ſes ſentimens, & tout le Sénat demeura convaincu que l'Empereur étoit réellement peu touché de la mort de ſon fils. Il reſtoit encore pluſieurs victimes à immoler, avant que Séjan pût réuſſir dans ſes ambitieux projets.

Le jeune Druſus & Néron, tous les deux fils de Germanicus, étoient déjà aſſez avancés en âge pour ſuccéder à l'Empereur. Je ne parle point de Caïus leur frere, qui, dans la ſuite parvint au Trône, & fut ſurnommé Caligula. Il étoit pour lors trop jeune auſſi-bien que Tibérius Druſus, fils unique du malheureux Prince qu'on avoit fait périr par le poiſon. Les deux fils aînés de Germanicus, étoient les ſeuls qui pouvoient cauſer de l'inquiétude au perfide Séjan. Celui-ci comprit bien qu'il ne ſe déferoit pas aiſément de ces Princes autour deſquels veilloient des domeſtiques d'une fidélité incorruptible. Agrippine *, leur mere, n'étoit pas femme à ſe laiſſer corrompre. Digne d'un mari tel que Germanicus, elle fut toujours fidelle à

* Elle étoit fille de cette Agrippine qui fut mere de l'Empereur Néron.

ses devoirs pendant la vie & après la mort de son époux. On ne pouvoit reprocher à cette vertueuse Romaine qu'un peu trop de fierté & de hauteur. Ces défauts fournirent à Séjan des armes pour la perdre, & il trouva le secret de la brouiller avec les autres Princesses de la Cour. L'artificieux Favori représentoit Agrippine comme une femme qui avoit la passion de dominer, & qui ne cherchoit à gagner l'affection des Romains, que pour élever plus promptement ses fils sur le Trône : bien plus, il la fit observer par ses délateurs, qui lui rapportoient exactement tous les discours de la Princesse.. Voulant la chagriner par un endroit sensible, il suscita une affaire criminelle à Claudia Pulchra, qui étoit liée étroitement avec la veuve de Germanicus. Quand Agrippine sut qu'on venoit d'intenter un injuste procès à une de ses meilleures amies, elle entra dans l'appartement de l'Empereur, & trouva Tibére qui faisoit brûler de l'encens devant une statue d'Auguste. » Puisque le Prince, dont » vous adorez ici l'image, est au rang » des Immortels, pourquoi persécute- » t-on sa postérité? Que ne respecte- » t-on dans ma personne le sang de ce Dieu

» Dieu à qui je dois mon origine? Souf-
» frirez-vous, Tibère, qu'un infâme ca-
» lomniateur ose noircir la réputation
» de la petite-fille d'Auguste, car c'est
» moins à Claudia qu'on en veut qu'à
» moi-même. Sa tendre amitié pour une
» malheureuse Princesse, fait tout son
» crime, &, si vous la condamnez, je
» serai la cause innocente de sa dis-
» grace. » Tibère n'avoit pas le cœur assez compatissant pour être sensible aux plaintes d'une femme vertueuse. Vous n'êtes de si mauvaise humeur, dit-il à Agrippine, que parce que vous n'êtes pas la maîtresse de l'Empire. On continua la procédure commencée contre Pulchra Claudia; & cette dame Romaine, accusée faussement d'adultère, fut condamnée aux peines décernées contre les personnes coupables d'un pareil crime.

Agrippine donna un libre cours aux plaintes & aux murmures. Il lui échappa souvent des discours hardis contre Tibère & son Ministre. Celui-ci triomphoit, en voyant que la Princesse se perdoit elle-même par son imprudence. Tous les jours on apportoit au Tribunal de Séjan des plaintes contre Agrippine & contre ses deux fils aînés. Séjan se

conſtitua le ſeul juge de cette affaire; & pour mieux couvrir ſes deſſeins, il affectoit une grande impartialité, & tâchoit même quelquefois de juſtifier la conduite d'Agrippine & de ſes enfans. Par les affreux détours de ſa politique, il ſe flattoit de détruire la poſtérité de Germanicus.

Nero étoit regardé comme l'héritier préſomptif de l'Empire. Ses cliens & ſes affranchis lui repréſentoient ſans ceſſe qu'il étoit tems de faire valoir ſes droits; qu'il lui ſeroit facile d'uſurper la place d'un vieillard ennemi de la guerre, & uniquement occupé de ſes plaiſirs; que les armées, le Sénat & le Peuple de Rome n'aſpiroient qu'à le voir ſur le trône; enfin qu'on n'imputeroit qu'à ſon peu de réſolution l'indifférence qu'il montroit pour le rang ſuprême. Ces diſcours ne faiſoient qu'une impreſſion légere fur le cœur d'un Prince auſſi doux & auſſi modeté que l'étoit le fils de Germanicus. Jamais Nero ne voulut trahir ſon devoir; mais il n'étoit pas plus réſervé dans ſes diſcours qu'Agrippine ſa mere. Les eſpions, qui les obſédoient l'un & l'autre, ne manquoient pas de faire leur cour aux dépens de la Princeſſe & de ſon fils. Tous deux, par leur conduite

imprudente, s'attirerent l'indignation de l'Empereur. Nero ne fut pas longtems ſans s'appèrcevoir de ſa diſgrace. Tous les courtiſans prenoient grand ſoin de le fuir, & les perſonnes dont il étoit le plus aimé, n'oſoient lui donner des preuves de leur affection. Ses malheurs lui arrachoient-ils quelques ſoupirs; Julie *, ſa perfide épouſe, en avertiſſoit auſſi-tôt Liville, & Séjan ne tardoit pas à en être inſtruit. Le Miniſtre de Tibére & la veuve de Druſus ſe faiſoient un plaiſir cruel de cauſer au jeune Prince les plus vives alarmes.

Nero n'étoit pas la ſeule victime que Séjan vouloit ſacrifier à ſon ambition. Il reſtoit d'autres héritiers de l'Empire; & le jeune Druſus n'auroit pas vu tranquillement la Couronne Impériale paſſer ſur la tête d'un uſurpateur. Comme le ſecond fils d'Agrippine étoit d'un caractère fier, hardi, entreprenant, on n'eut pas beaucoup de peine à lui perſuader qu'il devoit prétendre au trône; & ce fut-là un des artifices dont ſe ſervit Séjan pour mettre la diſcorde entre les deux freres, & pour les perdre l'un par

* Julie étoit fille de Druſus & de Liville.

l'autre. Le perfide Ministre accabloit Drusus de caresses, & lui répétoit continuellement qu'il le croyoit bien plus digne que Nero de succéder à l'Empereur. Ces discours produisirent l'effet que s'en étoit promis Séjan, & il auroit pu recueillir un jour les fruits de sa barbare politique, si Tibére n'eut pas déconcerté les projets de son indigne Ministre; mais n'anticipons pas sur les événemens.

Le favori qui se voyoit au plus haut degré de faveur, crut qu'on ne pouvoit rien lui refuser, & qu'il étoit tems de demander Liville en mariage. Il en fit la proposition à Tibére. » Seigneur, » lui dit-il, Auguste, votre prédéces- » seur, voulant marier sa fille, eut en- » vie de choisir un Chevalier Romain. » Si vous donnez un époux à la veuve » de Drusus, daignerez-vous jetter les » yeux sur un homme que vous avez » déja comblé de bienfaits, & qui » n'auroit plus rien à désirer, s'il pou- » voit mêler son sang avec celui des » Césars; je considere moins les avan- » tages que la gloire d'une telle al- » liance. L'honneur de vous appartenir » de si près me fournira de nouvelles » forces pour soutenir le pénible far-

» deau que vous m'avez imposé, & je » mettrai mes enfans & ceux de Liville » à couvert des entreprises injustes d'A- » grippine. N'ayant plus rien à craindre » pour ma famille, je consacrerai avec » joie le reste de mes jours au service » de mon maître & de mon bienfai- » teur. »

Tibére ne goûta point la proposition. » Si j'étois un simple particulier, ré- » pondit-il à Séjan, je ne consulterois » que les sentimens de mon cœur, & » un homme que j'aime n'auroit point » de refus à essuyer de ma part; mais » je suis Empereur, il me faut par con- » séquent soutenir le rang que j'occupe. » Je vais donc vous dire librement ce » que je pense sur le mariage que vous » me proposez. Connoissez-vous cette » Liville que vous demandez pour épou- » se? N'est-elle point plus attachée à » votre faveur qu'à votre personne? Si » ma mort venoit à vous faire perdre » le crédit dont vous jouissez, croyez- » vous que la veuve de Drusus mon fils, » se verroit tranquillement réduire à » n'être la femme que d'un simple Che- » valier Romain? Un pareil abaisse- » ment révolteroit sa fierté; & de quels » reproches ne vous accableroit pas con-

» tinuellement une Princesse orgueil-
» leuse, qui vous regarderoit comme
» le destructeur de sa fortune? Vous
» prétendez, dites-vous, en épousant
» Liville, vous faire un rempart contre
» Agrippine; mais si la jalousie anime
» déja ces deux femmes l'une contre
» l'autre, que feroit-ce donc si votre
» mariage venoit à irriter leurs défian-
» ces mutuelles? Il n'en faudroit pas
» davantage pour exciter dans l'Etat des
» troubles dont vous seriez peut-être la
» victime. Je vous perdrois moi-mê-
» me, si je consentois à votre deman-
» de, & vous auriez pour ennemis tous
» les Romains qui l'emportent sur vous
» par la naissance. Votre élévation ne
» cause déja que trop d'envie, & on
» me fait un crime de vous avoir mis
» en état de faire trembler sous vos or-
» dres la principale Noblesse de l'Em-
» pire. N'exigez donc pas de moi, Sé-
» jan, que je vous accorde une faveur
» qui vous seroit funeste. Il a pu se
» faire qu'Auguste ait voulu autrefois
» marier sa fille avec un Chevalier Ro-
» main. Des raisons de politique l'obli-
» geoient alors à souhaiter un gendre
» incapable de former contre son beau-
» pere d'audacieuses entreprises. Mais

» enfin, le parti auquel se détermina
» Auguste, est contraire à vos préten-
» tions, puisqu'il me choisit pour l'é-
» poux de sa fille. Voilà, Séjan, ce
» que ma tendre affection m'engage à
» vous représenter. Au reste, je vous
» remercie du zèle que vous témoignez
» pour mon service, & je tâcherai de
» vous en marquer ma reconnoissance
» par de nouveaux bienfaits. »

Le Favori ne s'attendoit gueres à un refus, & il fut au désespoir d'avoir fait une démarche qui pouvoit donner de furieux soupçons à un Prince aussi pénétrant que Tibére. Séjan éprouva pendant quelques jours les plus cruelles inquiétudes; mais comme son esprit étoit fécond en expédiens, il employa une manœuvre fort utile pour n'avoir plus à craindre qu'on présentât sans cesse des mémoires contre lui à l'Empereur. Celui-ci, qui commençoit à vieillir, & qui se sentoit accablé sous le poids de l'Empire, paroissoit dégoûté du séjour de Rome, & ne demandoit pas mieux que de passer le reste de ses jours dans le sein du repos & des plaisirs. Séjan, qui sentit tout d'un coup combien de pareilles dispositions étoient favorables à ses desseins, conseilla à son

Maître de se retirer en quelque endroit agréable où il pût mener un genre de vie conforme à ses inclinations. Tibére goûta ce conseil, & ne manqua pas de le suivre. Il se retira dans l'Isle de Caprée, & s'y établit avec un petit nombre de confidens choisis. Du fond de cette solitude partoient à chaque instant des arrêts de mort contre les plus illustres citoyens.

Séjan resta à Rome, & trouva le secret d'empêcher les lettres qu'on écrivoit contre lui de parvenir jusqu'à l'Empereur. Par ce moyen, le cruel Ministre se vit en liberté d'exercer impunément sa tyrannie. Il eut bientôt la satisfaction de voir réussir les piéges qu'il avoit tendus à Agrippine. Cette infortunée Princesse donna malheureusement sa confiance à des émissaires de Séjan, qui lui persuaderent que l'Empereur vouloit l'empoisonner. Se trouvant un jour à table à côté de Tibére, & ne touchant à aucun des mets qu'on lui servoit, le prince qui s'en apperçut choisit un fruit dont il loua la beauté, & le présenta à Agrippine. Celle-ci l'accepte, & le donne tout de suite à un Esclave. Tibére devient furieux, & s'écrie : Aura-t-on lieu de s'étonner si je prends un

parti violent contre une femme qui me traite d'empoisonneur ? Ces paroles firent trembler tout Rome pour la veuve & les enfans de Germanicus. Le trait que je viens de rapporter arriva avant que Tibére eut quitté le séjour de Rome ; mais il résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Quelque tems après qu'il se fut établi dans son isle de Caprée, il écrivit au Sénat une longue lettre, dans laquelle il invectivoit avec aigreur contre les manieres arrogantes, & l'indomptable fierté d'Agrippine ; & il accusoit aussi Nero des plus excessives débauches. Le Sénat se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre, parce que l'Empereur ne manifestoit pas assez clairement ses intentions. Les Sénateurs étoient partagés sur la conduite qu'ils devoient tenir. Tandis qu'ils délibéroient sur une affaire de si grande importance, le peuple s'attroupa autour du Sénat. Les citoyens, tremblans pour le sort de la Princesse & de son fils, portoient les images d'Agrippine & de Nero, invoquoient le nom de Tibére avec des acclamations respectueuses, & soutenoient que l'Empereur avoit trop d'humanité pour vouloir la ruine de sa famille. Les Séna-

teurs ne déciderent rien. Séjan, indigné de leur conduite, écrivit à son Maître que les ordres du Souverain avoient été méprisés; que l'on débitoit dans Rome des harangues séditieuses, & que les suites de cette espece de révolte étoient à craindre. Tibére écrivit donc une seconde lettre pleine de reproches outrageans contre Nero & Agrippine. Il réprimandoit sévérement le peuple, & se plaignoit au Sénat de ce qu'on avoit publiquement violé le respect dû à la majesté impériale. Cependant l'Empereur se réservoit la connoissance de cette affaire. On n'est pas bien instruit de la suite du procès. On sait seulement, que vers l'année suivante Agrippine fut reléguée dans l'isle Pandatoria, & que Nero & Drusus furent déclarés ennemis publics. On exila le premier, & le second eut pour prison un des appartemens du Palais, dans lequel on le garda très-étroitement. Les deux jeunes Princes & leur mere finirent leurs jours d'une maniere bien déplorable. Ils moururent de faim & de misere. Quelques Historiens racontent cependant que Nero se tua lui même, parce qu'il appréhendoit de périr par la main des bourreaux, qui avoient ordre

d'expofer de tems en tems à fes yeux toutes fortes d'inftrumens de fupplices. Drufus, renfermé dans le Palais, tâcha de foutenir fa vie par des alimens * qui n'étoient guères propres à la prolonger. Il ceffa bientôt de vivre, & l'Empereur, pour fe juftifier, fit lire en plein Sénat un journal de toutes les actions du jeune Prince. On entroit dans les plus petits détails. Un regard, un gefte, un foupir, un murmure, rien n'étoit échappé à la vigilance des efpions qu'on avoit placés auprès de Drufus. A ces traits on reconnoît aifément le génie de Tibére. Ce barbare Empereur fe voyant délivré de fes deux petits-fils, ne tarda pas à faire périr leur mere. Agrippine, dans fa captivité même, confervoit toujours fa fierté naturelle, & il lui échappoit quelquefois des paroles fort outrageantes contre le meurtrier de fes enfans. Cette hardieffe lui attiroit des traitemens bien cruels. On la frappa un jour fi fort fur le vifage, qu'on lui fit fauter un œil de la tête. Accablée fous le poids de fes malheurs, elle prit le parti de fe laiffer mourir de faim. Il y en a qui pré-

* Il mangeoit la bourre de fon matelas.

tendent qu'on lui refusa les alimens nécessaires pour le soutien de sa vie. Quoi qu'il en soit, on ne peut imputer sa mort qu'à la cruauté de Tibére.

Agrippine & Drusus, son fils, ne périrent qu'après Séjan *, qui fut, comme nous l'avons fait voir, le principal auteur de leur ruine. J'ai un peu anticipé sur les événemens, pour n'avoir plus à parler que de l'odieux Ministre qui vouloit s'élever au Trône par l'extinction entiere de la famille impériale.

Séjan étoit au comble de ses vœux : il ne voyoit plus de concurrens capables de lui disputer l'Empire. Ses honneurs augmentoient avec son crédit ; on célébroit des jeux publics le jour de sa naissance, & on juroit par sa fortune comme par celle de l'Empereur. Dans presque tous les quartiers de la Ville, on lui avoit érigé des statues devant lesquelles on brûloit de l'encens ; on y offroit des sacrifices, & Séjan lui-même faisoit les fonctions de Prêtre. En un mot, il ne manquoit plus au Favori que le titre d'Empereur pour

* Néro finit ses jours avant la chûte de Séjan.

être égal à son maître. Tibére ouvrit enfin les yeux, & comprit qu'il étoit contre la politique de rendre un Sujet si puissant. Il résolut donc de détruire son propre ouvrage, & pour réussir dans cette entreprise, il se comporta avec beaucoup d'adresse. Séjan fut non-seulement continué dans tous ses emplois, mais on lui décerna encore de nouveaux honneurs. Tibére se l'associa pour le Consulat, & par cette distinction singuliere, il le rendit odieux à quantité de Romains qui se voyoient exclus des principales dignités. Bien plus, l'artificieux Empereur voulant faire tomber sur son Favori toute la haine publique, il le chargeoit d'exécuter les ordres cruels qui partoient de la Cour. Séjan regardoit comme une marque de confiance ce qui n'étoit qu'un piége adroitement tendu pour le perdre. Les doux noms d'ami & de collegue, dont l'honoroit son Maître, ne servoient qu'à nourrir de plus en plus l'orgueil de l'insolent Ministre. Semblable aux victimes qu'on couronne de fleurs avant que de les égorger, Séjan ne fut élevé au comble de la gloire que pour en être précipité avec plus d'ignominie.

Tibére avoit entrevu depuis quelque

tems les desseins ambitieux de son Favori ; mais le Prince ignoroit encore qu'on eût formé contre ses jours de criminels complots. Il en fut averti par une lettre que lui écrivit Antonia, mere de Germanicus. On ne sait point les détails de cette fameuse conjuration ; mais il est sûr que Séjan avoit voulu usurper la place & attenter à la vie de son Maître. Quand l'Empereur fut parfaitement instruit du crime, il songea à en tirer une vengeance éclatante. Il ne sembloit pas prudent d'employer la force ouverte contre un homme qui avoit les Gardes Prétoriennes à sa disposition. D'ailleurs un Ministre, quelque méchant qu'il puisse être, ne laisse pas d'avoir un certain nombre de partisans. S'il se fait détester des citoyens vertueux, il s'attire la bienveillance d'une troupe de scélérats dont il est ordinairement le protecteur. Outre cela, les Romains qui gémissoient depuis longtems sous la tyrannie du Prince & de son Ministre, devoient-ils s'intéresser beaucoup plus à la conservation de l'un que de l'autre ? Tibére, dans le fond de l'ame, se rendoit justice, & il sentoit bien qu'il ne pouvoit guères compter sur l'amour de ses Sujets. Il voulut

cependant sonder les dispositions des Romains, & voir si c'étoit à la personne ou à la fortune du Ministre qu'ils étoient attachés. Pour parvenir à cette connoissance, il tint une conduite fort singuliere à l'égard de Séjan. Quelquefois il combloit celui-ci d'éloges, & en d'autres occasions, il l'accabloit d'invectives. Les créatures du Favori éprouvoient les mêmes variations, & alternativement on leur distribuoit les châtimens & les récompenses. Ce manége tenoit en suspens le Ministre & tous les citoyens. Tantôt Séjan se croyoit perdu sans ressource, & un instant après ses frayeurs étoient dissipées. Le peuple ne savoit plus quel parti prendre. Il paroissoit dangereux de faire la cour au Favori ou de l'abandonner : Tibére eut tout lieu de s'applaudir du succès de son artifice ; il s'apperçut qu'on ne s'approchoit ou qu'on ne s'éloignoit de Séjan, qu'à proportion que la faveur du Ministre sembloit croître ou diminuer. L'Empereur ne craignit plus alors de soulevement de la part des Romains. Il résolut donc de porter un coup mortel à son ennemi ; & voici les dernieres mesures que lui suggéra son artificieuse politique, pour écraser un homme dont

l'ambition lui causoit tant d'ombrage.

Tibére écrivit au Sénat une lettre fort longue, & dressée avec tout l'art imaginable. Dans les premieres lignes, il n'étoit pas question de Séjan; on parloit de toute autre chose. Mais ensuite on lançoit quelques traits contre le Ministre; après quoi l'Empereur passoit à une autre affaire, & puis revenoit à Séjan, auquel il faisoit des reproches de peu de conséquence, & après on se jettoit sur une matiere tout-à-fait différente. Enfin la conclusion de cette lettre singuliere étoit qu'on fît justice de deux Sénateurs dévoués aux intérêts du Ministre, & qu'on le mît lui-même en prison. Lorsque l'Empereur eut dicté cet arrêt de mort, il adressa ses ordres à un des Consuls, & les fit porter à Rome par Nevius Sertorius Macron. Celui-ci, pour récompense du service qu'il alloit rendre, fut nommé Commandant des Gardes Prétoriennes, & partit avec une ample instruction sur la maniere dont il devoit se conduire.

Tibére, malgré toutes ses précautions, n'étoit pas fort tranquille sur le succès de cette grande affaire. Il avoit ordonné à Macron de délivrer, en cas de révolte, le jeune Drusus qu'on tenoit en-

fermé dans le Palais, & [illegible] montrer ce jeune Prince pour chef à [illegible]ude. Il y avoit aussi des vaisseaux [illegible]ts, sur lesquels l'Empereur devoit [illegible]barquer, si l'entreprise ne réussi[illegible]t pas. Tibére fit voir en cette occasion plus de prudence que de courage.

Macron étant arrivé de nuit à Rome, se rendit aussi-tôt chez le Consul Régulus, & lui communiqua ses ordres. Le matin, en allant au Palais Imperial, il rencontra Séjan, qui parut fort étonné de ce que l'Empereur ne lui envoyoit point de dépêches par Macron. N'en soyez point surpris, lui dit ce dernier, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Tibére veut vous associer à la puissance Tribunitienne. Dans un instant Rome sera instruite des desseins que le Prince a sur vous. Séjan, transporté de joie, entre dans le Sénat. Aussi-tôt Macron déclare aux Gardes Prétoriennes qu'il est leur Commandant, leur ordonne de se retirer, met d'autres troupes à leur place, recommande au Capitaine de faire bonne garde, paroît dans l'assemblée des Sénateurs, donne aux Consuls la lettre de Tibére, se retire aussi-tôt, & court au camp des Pré-

toriens pour empêcher la sédition que pouvoit y causer la ruine de leur ancien Commandant.

Pendant ce tems-là on lisoit la lettre fatale. Elle produisit l'effet que Tibére s'en étoit promis. Si Séjan eût vu dès le commencement qu'il s'agissoit de le faire périr, il seroit sorti brusquement du Sénat, & auroit pu exciter des troubles dans la ville. Mais comme les premieres plaintes de Tibére ne rouloient que sur des matieres peu importantes, il en fut peu alarmé. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'il essuyoit de semblables désagrémens de la part de l'Empereur. Assuré d'ailleurs par l'espérance d'être associé au Tribunat, il s'imaginoit n'avoir rien à craindre. Cette sécurité lui coûta la vie. Après la lecture du dernier article, qui ordonnoit d'arrêter Séjan, on vit un terrible exemple de la vicissitude des choses humaines.

Cet homme qui faisoit trembler tout l'Univers, qui étoit l'arbitre de la fortune & de la vie de ses concitoyens, qui se voyoit sans cesse environné d'une foule d'adorateurs, qui partageoit avec son Maître la souveraine puissance, & qui n'avoit plus qu'un pas à faire pour

rester seul en possession de l'Empire ; Séjan, en un mot, devient tout-à-coup un objet d'exécration & d'horreur ; on le fuit, on le déteste, on l'accable d'injures. Les personnes qui lui avoient témoigné le plus d'attachement, se déchaînent contre lui avec le plus de violence. Ce malheureux Favori, semblable à un homme étourdi par la foudre, ne remarque plus ce qui se passe autour de lui ; il n'entend point la voix du Consul qui lui ordonne de sortir de sa place. Ce n'est qu'après lui en avoir réitéré l'ordre qu'il répond enfin : Est-ce moi que vous appellez ? Il se leve, on se saisit de sa personne, & on le conduit en prison. Il essuye mille outrages de la part de ces mêmes Romains qui l'avoient tant de fois comblé d'injustes éloges, & qui lui auroient encore prodigué les louanges les plus excessives, s'il eût réussi dans ses projets. Séjan étoit alors malheureux ; il n'en falloit pas davantage pour l'exposer à l'exécration publique. On lui reprochoit ses cruautés, on le railloit sur sa folle ambition, on renversoit ses statues & on les mettoit en piéces. Pendant qu'il traversoit ainsi les rues de Rome d'une maniere ignominieuse, il voulut se cacher le visage d'un

CONJURATION D'ANTIPATER CONTRE HÉRODE.*

LA naiſſance d'Hérode ne lui permettoit pas d'aſpirer à la Couronne ; mais les ſervices qu'il rendit aux Romains lui procurerent le Trône de la Judée. Ce Prince fut toujours extrêmement attaché à ſes bienfaiteurs, ſoit par politique ou par reconnoiſſance. Il prit le parti d'Antoine contre Auguſte : ce dernier fut vainqueur ; Hérode vint le trouver, & au lieu d'avoir recours à de lâches ſupplications pour obtenir ſa grace, il fit paroître, en rendant compte de ſa conduite, beaucoup de fermeté & une grande nobleſſe de ſentimens. » J'aimois An» toine, dit-il à Auguſte, j'ai fait

* Cette Conjuration devoit être placée avant celle de Séjan ; je ne me ſuis apperçu de ce dérangement, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'y remédier.

barbares. Les Sénateurs ne condamnerent pas cependant Apicate, que Séjan avoit répudiée autrefois. Mais la destinée de ses enfans, & la vue de leurs cadavres, exposés aux Gémonies, lui causerent une si vive douleur, qu'elle se tua de désespoir.

On flétrit la mémoire de Séjan par les décrets les plus ignominieux ; & comme on attribua ses projets d'ambition aux honneurs extraordinaires qu'on lui avoit déférés dans le tems qu'il étoit en faveur, il fut défendu, par un arrêt du Sénat, d'en accorder de semblables à aucun citoyen, ni de jurer par aucun autre nom que par celui de l'Empereur. La funeste catastrophe de Séjan doit servir de leçon à ces ambitieux, qui ne s'élevent aux premiers rangs que par des voies criminelles, & qui ne font usage de la puissance qu'on leur a confiée, que pour trahir leur Souverain, ou pour rendre ses Sujets malheureux.



CONJURATION D'ANTIPATER

CONTRE HÉRODE.*

LA naiſſance d'Hérode ne lui permettoit pas d'aſpirer à la Couronne ; mais les ſervices qu'il rendit aux Romains lui procurerent le Trône de la Judée. Ce Prince fut toujours extrêmement attaché à ſes bienfaiteurs, ſoit par politique ou par reconnoiſſance. Il prit le parti d'Antoine contre Auguſte : ce dernier fut vainqueur ; Hérode vint le trouver, & au lieu d'avoir recours à de lâches ſupplications pour obtenir ſa grace, il fit paroître, en rendant compte de ſa conduite, beaucoup de fermeté & une grande nobleſſe de ſentimens. » J'aimois An» toine, dit-il à Auguſte, j'ai fait

* Cette Conjuration devoit être placée avant celle de Séjan ; je ne me ſuis apperçu de ce dérangement, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'y remédier.

» tout ce qui dépendoit de moi pour
» lui conserver l'Empire, je lui ai four-
» ni des vivres & de l'argent; & si
» je n'avois pas été occupé contre les
» Arabes, j'aurois sacrifié mes biens
» & ma vie pour le service de votre
» rival. Je ne l'ai point abandonné
» dans le tems de sa disgrace. Quand
» je m'apperçus que l'amour causoit
» tous ses malheurs, je lui conseillai
» de faire périr Cléopatre, de s'em-
» parer de ses Etats, & de se met-
» tre par ce moyen en état de faire
» avec vous une paix avantageuse. Ce
» conseil, s'il eût été suivi, auroit em-
» pêché la ruine d'Antoine; mais il ne
» profita pas de mes avis, & vous ve-
» nez de recueillir le fruit de son im-
» prudence. Par tout ce que je viens
» de vous dire, vous devez compren-
» dre jusqu'où va mon affection pour
» les personnes dont j'ai éprouvé les
» bienfaits. Si vous me jugez digne
» de votre amitié, il ne tiendra qu'à
» vous de la mettre aux plus fortes
» épreuves. » Un Romain ne se feroit
pas justifié plus noblement. Aussi la
colere d'Auguste ne put tenir contre
un pareil discours : il se déclara sur-
le-champ protecteur d'Hérode; lui

ordonna de reprendre sa couronne, & se fit confirmer par un Arrêt du Sénat dans la possession de ses Etats.

Tandis que le Monarque Juif s'attiroit l'admiration des Etrangers, il se rendoit odieux à ses Sujets. Que n'ont pas à souffrir les Peuples sous un Prince avare, soupçonneux & cruel? Tel fut Hérode surnommé le Grand, titre que la flatterie accorde aux plus méchans Rois. Un Souverain, d'un caractère semblable à celui que je viens de dépeindre, ne doit pas s'attendre à passer des jours heureux. Hérode faisoit trembler les Peuples soumis à ses loix; mais il n'étoit pas lui même dans une situation plus tranquille, & il éprouvoit toutes les inquiétudes qui déchirent l'ame des Tyrans. Sa propre famille, bien loin de lui procurer de la consolation, lui causoit les plus mortels chagrins. Il épousa une Princesse aussi belle que vertueuse; c'étoit la célebre Mariamne, petite-fille du Roi Aristobule. La jalousie ne tarda pas à s'emparer du cœur d'Hérode, & il n'y eut point de mauvais traitemens qu'il ne fit essuyer à une personne qu'il aimoit avec idolâtrie. Les femmes à qui on ne peut rien reprocher

du

du côté des mœurs, ne sont pas toujours celles qui ont le caractere le plus complaisant. Mariamne étoit naturellement fiere, d'une humeur aigre, incapable de souffrir tranquillement les caprices du Roi, toujours prête à s'exhaler en plaintes & en murmures; ne sachant en un mot garder aucuns ménagemens vis-à-vis d'un époux qu'elle devoit respecter, quoiqu'elle eût sujet de le haïr *. Cette conduite imprudente coûta la vie à Mariamne. Hérode la fit condamner à mort, & après l'exécution de ce funeste Arrêt, le Roi se livra aux transports du plus affreux désespoir.

La Princesse qui venoit de finir ses jours d'une maniere si tragique, laissa ** deux fils qui furent élevés à Rome, & que le Roi fit revenir dans ses Etats quelque tems après la mort de Mariamne. Alexandre & Aristobule (c'est le nom de ces deux jeunes princes) furent reçus dans leur pays avec de

* Hérode avoit fait périr le pere & le frere de Mariamne.

** Hérode eut de Mariamne trois fils & deux filles.

grandes marques de joie. Leur beauté, leur taille avantageuse, un certain air de majesté répandu sur leur visage, quelques traits de ressemblance avec une mere dont on pleuroit la triste destinée ; tout cela ne contribuoit pas peu à les rendre aimables aux yeux d'un peuple qui souffroit impatiemment la tyrannie d'Hérode, & qui espéroit jouir d'un sort plus heureux sous le régne de ses successeurs. Salomé, sœur du Roi, & toutes les personnes qui avoient eu part à la mort de Mariamne, appréhenderent que lorsque les deux Princes auroient quelque crédit, ils ne s'armassent du glaive de la vengeance. Pour n'avoir rien à craindre de leur ressentiment, on chercha à indisposer Hérode contre ses fils, & on n'eût pas de peine à y réussir. Alexandre & Aristobule témoignoient assez peu d'affection pour le Roi leur pere ; & ils ne prenoient pas même la précaution de déguiser leurs sentimens. La mort de Mariamne étoit toujours présente à leur esprit, & en toute occasion, ils se plaignoient hautement d'être contraints de vivre avec les meurtriers de leur mere.

Hérode avoit eu de Doris, sa pre-

miere épouse, un fils nommé Antipater. C'étoit un prince dévoré par l'ambition, & capable de commettre les plus grands crimes pour la satisfaire. Comme il possédoit au souverain degré l'art de la dissimulation, il ne laissoit point entrevoir les affreux projets qu'il méditoit sans doute depuis longtems. Il vivoit éloigné de la Cour, sans témoigner jamais qu'il avoit dessein de faire un jour valoir ses prétentions à la Couronne. Le Roi qui vouloit réprimer l'audace des fils de Mariamne, fit venir auprès de lui Antipater, le combla d'amitié, & parut l'honorer de sa confiance. La politique avoit plus de part que la tendresse paternelle dans cette conduite d'Hérode. Il ne prétendoit qu'humilier l'orgueil d'Alexandre & d'Aristobule, en leur opposant un rival qu'ils craindroient d'avoir un jour pour Maître. Antipater se voyant parvenu à un si haut point de faveur, songea à s'y maintenir en gagnant les bonnes graces du Roi. Il y réussit : mais ce Prince ambitieux, craignant de la part d'Hérode un retour de tendresse en faveur des fils de Mariamne, songea aux moyens de se délivrer pour toujours de deux freres

qu'il regardoit comme des concurrens redoutables. Il conduisit cette odieuse intrigue avec beaucoup d'adresse. Jamais on ne l'entendoit se plaindre d'Alexandre ni d'Aristobule; mais il employoit pour leur nuire les personnes en qui son pere avoit le plus de confiance. On animoit sans cesse Hérode contre les deux Princes; & ceux-ci, par leur imprudence, fournissoient matière à de nouvelles accusations. A force de les peindre avec les plus affreuses couleurs, on vint à bout d'aigrir tellement l'esprit du Roi, qu'il résolut de les punir avec la derniere sévérité. Il ne voulut cependant leur faire sentir les effets de sa colere, qu'après avoir consulté Auguste sur une affaire de cette importance.

Antipater se rendit le premier à Rome, & fut bientôt suivi par Hérode, qui étoit accompagné des malheureuses victimes qu'on destinoit à la mort. Voici le discours que le Roi de la Judée adressa à l'Empereur. » Est-» il un sort plus déplorable que le » mien? Je me vois forcé d'être l'ac-» cusateur de mes propres enfans. » Vous m'aviez permis de choisir pour » Successeur celui de mes fils que ses

» vertus rendroient digne du rang su-» prême. Mon choix ne peut désor-» mais tomber sur aucun des Princes » qui sont ici présens, puisque l'envie » de régner leur a inspiré l'affreux » dessein d'attenter à mes jours. Est-ce » donc là ce que je devois attendre de » la part de mes fils, après leur avoir » donné tant de preuves de ma ten-» dresse ? Je pouvois sur-le-champ im-» moler ces enfans ingrats, mais j'ai » mieux aimé que vous fussiez leur Juge » & mon vengeur. Vous êtes trop » équitable pour laisser un tel crime im-» puni. Ne souffrez pas qu'on viole les » loix de la nature, & qu'on foule aux » pieds la Majesté des Rois.

Alexandre & Aristobule ne se défendirent d'abord que par des pleurs & des soupirs ; mais quand ils virent que l'assemblée étoit prévenue en leur faveur, ils entreprirent de se justifier, & Alexandre fit un discours, dont je ne rapporterai que la substance.

» S'il est bien triste pour nous d'être » accusés par un pere, nous avons du » moins l'avantage de plaider notre » Cause devant un prince qui fait » consister sa gloire à être le protec-» teur des malheureux. On nous ac-

» cuſe d'avoir formé de criminels com-
» plots. Nous avouons que les fils de
» l'infortunée Mariamne peuvent être
» ſuſpects. Il eſt vrai que nous avons
» pleuré notre mere ; mais c'étoit moins
» ſa mort qui nous arrachoit des lar-
» mes, que l'audace de certaines per-
» ſonnes qui oſoient flétrir la mémoire
» d'une Reine vertueuſe Si nous nous
» ſommes plaints quelquefois avec li-
» berté, ce n'étoit pas du Roi, mais
» de ces lâches Courtiſans, qui cher-
» choient à envenimer l'eſprit de notre
» pere par de faux rapports. Où ſont
» les preuves du crime qu'on nous im-
» pute ? Nous a-t-on vu préparer des
» poiſons, travailler à corrompre des
» domeſtiques fideles, écrire des let-
» tres ſéditieuſes, exciter en un mot
» les peuples à la révolte ? Eſt-il
» croyable que des enfans ſoient aſſez
» dénaturés pour en venir à de tels
» excès ? En ſuppoſant même que nous
» fuſſions capables d'une ſi horrible
» action, pourrions-nous eſpérer d'en
» tirer quelque avantage ? Les Juifs
» reconnoîtroient-ils pour leurs Rois
» de cruels parricides, & Auguſte, cet
» Empereur ſi équitable, nous ſouffri-
» roit-il ſur un Trône qui ſeroit teint

» du sang paternel ? Je pourrois allé-
» guer plusieurs autres raisons pour no-
» tre défense ; mais je n'ai plus qu'un
» mot à dire. Si le Roi persiste à nous
» croire coupables, nous prononcerons
» un arrêt de mort contre nous-mêmes,
» afin d'épargner à l'auteur de nos jours
» la honte de nous avoir condamnés in-
» justement ; la vie ne nous semble pas
» assez précieuse, pour que nous vou-
» lions la conserver aux dépens de la
» réputation de notre pere. »

Ce discours fit impression sur tous les cœurs. Le Roi fut ému lui-même, & on lisoit sur son visage qu'il étoit fâché d'avoir fait une pareille démarche. Auguste, qui n'avoit jamais pu se persuader que les jeunes Princes fussent coupables, profita de la situation où étoit pour lors Hérode, & exhorta ce Monarque à se raccommoder avec ses fils, qui paroissoient plus imprudens que criminels. Alexandre & Aristobule, voyant que leur pere montroit des dispositions favorables, s'avancent aussitôt vers lui pour obtenir grace. Hérode court au-devant d'eux, & les embrasse avec tendresse. Tous ceux qui furent témoins d'une scène si touchante, ne purent retenir leurs larmes, & An-

tipater fut aſſez maître de lui-même pour affecter de la joie, tandis que ſon ame étoit dévorée par le chagrin que lui cauſoit une pareille réconciliation.

Hérode partit de Rome avec ſes trois fils pour s'en retourner en Judée. Pendant ce voyage, il déclara à ſes enfans qu'ils régneroient après lui, à commencer par Antipater, & à continuer par Alexandre & Ariſtobule. Il leur recommanda de vivre dans une parfaite union; mais à peine fut-il arrivé dans ſes états, que les troubles de la famille Royale recommencerent. Hérode avoit parmi ſes domeſtiques trois Eunuques qu'il aimoit beaucoup, & dont il ſe ſervoit dans les affaires les plus importantes. On rapporta au Roi qu'Alexandre avoit corrompu leur fidélité. On mit ces malheureux à la queſtion, & on les tourmenta ſi cruellement, qu'ils avouerent que le jeune Prince conſervoit toujours contre ſon pere une haine irréconciliable, & qu'Alexandre les avoit exhortés d'abandonner un vieillard, qui ne pouvoit déſormais leur être utile, & de s'attacher à un Prince qui ſauroit les récompenſer, lorſque le droit de ſa naiſſance & le ſecours de ſes amis l'auroient placé ſur le

Trône. La dépoſition de ces trois Eunuques mit Hérode dans une furieuſe colere ; mais il n'oſa prendre d'abord un parti violent, parce qu'il appréhendoit que les partiſans de ſon fils ne ſe portaſſent aux dernieres extrémités. Il crut qu'il étoit plus à propos de faire des informations ſecrettes ; ce qui n'empêchoit cependant pas le Roi d'employer la torture pour découvrir la vérité. Toutes les perſonnes qu'on ſoupçonnoit d'avoir part à la confiance d'Alexandre, étoient appliquées à la queſtion, & on leur faiſoit ſouffrir des ſupplices inouis : la plupart expirerent au milieu des tourmens ſans rien avouer. Leur ſilence, ſelon Antipater, étoit moins une preuve de leur innocence que de leur affection pour des Princes rebelles. Tout le monde trembloit à la Cour d'Hérode, & chacun craignoit d'être ſacrifié aux ſoupçons d'un Monarque ombrageux. Il n'eſt rien de plus terrible que la ſituation des peuples en pareilles circonſtances.

On arrêta enfin Alexandre, & il fut retenu dans une étroite priſon. Ce Prince naturellement fier, ne ſe laiſſa point abattre par ſes diſgraces, & il ne dai-

gna pas même se défendre : bien plus, voulant braver le Roi, il lui écrivit à-peu-près en ces termes : » On a conspiré contre vous, rien n'est plus certain. Il est inutile désormais de tourmenter tant de personnes pour leur arracher l'aveu d'un crime dont je vous donne connoissance. Phéroras, » votre frere, Salomé, votre sœur, vos » plus intimes confidens, vos meilleurs » amis, ont trempé dans ce complot. » Tous vos sujets n'aspirent qu'à vous » ôter du monde dans l'espérance de » vivre plus tranquilles. » Cette lettre plongea Hérode dans les plus affreuses inquiétudes. Il n'osoit plus se fier à personne. Sans cesse il s'imaginoit voir son fils prêt à fondre sur lui l'épée à la main : il retomba dans ces accès de phrénésie & de fureur dont il avoit été attaqué après la mort de Mariamne.

Ce Prince se vengeoit sur ses sujets des chagrins que lui causoient ses enfans. Les délations, les emprisonnemens & les supplices remplirent bientôt la Judée de crainte, de tristesse & d'horreurs.

On réconcilia encore une fois Hérode avec ses deux fils ; mais on ne vécut pas long-tems de part & d'autre en

bonne intelligence. Il y avoit pour lors à la Cour un Lacédémonien appellé Euriclès. C'étoit un de ces hommes qui comptent pour rien la probité & l'honneur, lorsqu'il est question de faire fortune. Le perfide Grec trouva le secret de s'insinuer dans les bonnes graces d'Alexandre, & celui-ci eût l'imprudence de lui ouvrir son cœur. Il se plaignit des mauvais traitemens qu'on lui faisoit essuyer tous les jours, de l'arrêt cruel prononcé contre sa mere, de l'énorme puissance dont jouissoit le seul Antipater: enfin, il avoua qu'il ne pouvoit plus souffrir que son frere Aristobule & lui fussent les objets de la haine paternelle. On ne manqua pas de rapporter ces discours au Roi, sur qui ils firent une très-vive impression. On s'imagine bien qu'Antipater ne cherchoit pas à empêcher la ruine de ses freres. C'étoit lui au contraire qui suscitoit tous les jours contre eux de nouveaux accusateurs; mais il avoit grand soin de cacher toutes ses démarches, de peur qu'on ne pénétrât les motifs qui le faisoient agir.

Hérode craignant sans cesse pour sa Couronne, & même pour sa vie, résolut d'assurer son repos aux dépens de

deux infortunés qu'il croyoit capables du plus horrible des crimes. Il fit donc arrêter Alexandre & Ariſtobule, & les obligea à déclarer par écrit les complots qu'ils avoient formés contre lui. Voici quelle fut leur déclaration. » Jamais nous n'avons eu le deſſein » d'attenter ſur les jours du Roi ; mais » comme les ſoupçons de notre pere » nous rendoient la vie déſagréable, » & pouvoient nous devenir funeſtes, » nous étions déterminés à prendre la » fuite, lorſqu'il ſe préſenteroit une » occaſion favorable. »

On tint une aſſemblée à Bérite pour juger les prétendus criminels. Hérode fit pour la ſeconde fois le perſonnage d'accuſateur, & il parla contre ſes enfans avec cette véhémence qu'a coutume d'inſpirer la paſſion. On vit bien que la perte des deux Princes étoit réſolue ; & les Juges, par une lâche complaiſance, opinerent preſque tous à la mort. En conſéquence de cet arrêt injuſte, Alexandre & Ariſtobule furent étranglés à Sébaſte, où on les avoit retenus pendant le tems du procès, ſans les entendre. Il paroît conſtant que ces malheureux Princes n'étoient point coupables du crime dont on les avoit

tant de fois accuſés. La conduite qu'on tenoit à leur égard leur arracha ſouvent des plaintes & des murmures ; c'en fut aſſez pour fournir à Antipater le moyen de les perdre, & il ne lui fut pas difficile de faire ſervir à ſes deſſeins, les ſoupçons & la cruauté d'Hérode. Celui-ci ne s'apperçut qu'il favoriſoit l'ambition d'un traître, qu'au moment où il penſa en être la victime.

Antipater n'avoit plus de concurrens, & il pouvoit ſe flatter de voir un jour la Couronne paſſer ſur ſa tête. Il ne falloit qu'attendre la mort du Roi, qui, étant vieux & infirme, devoit bientôt céder la place à ſon ſucceſſeur ; mais Antipater étoit impatient de régner, & il réſolut de franchir le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à ſes ambitieux deſirs. Il conjura contre ſon père, & voulut lui arracher la vie. Une ſeule choſe empêcha ce fils dénaturé d'exécuter ſur le champ ſon horrible projet. Il étoit généralement haï du peuple & des ſoldats. Leur affection eſt cependant néceſſaire à quiconque veut uſurper la ſouveraine puiſſance. Antipater chercha donc à ſe faire des créatures ; il corrompit à force de largeſſes les principaux amis de ſon père, & mit dans ſes

intérêts Saturnin, Gouverneur de Syrie. Il auroit bien voulu attirer à son parti Salomé, sœur d'Hérode; mais il ne lui fut pas possible d'en imposer à une Princesse qui étoit pour le moins aussi artificieuse que celui qui cherchoit à la séduire. Phéroras * se lia étroitement avec Antipater, & ce dernier se fit un assez grand nombre de partisans, pour espérer d'être soutenu dans le besoin. Il continuoit toujours de tromper son père par toutes sortes d'artifices, & le Roi ne voyoit dans un fils rebelle, que le plus zélé des sujets. Un pareil aveuglement alloit coûter la vie à Hérode, si Salomé n'eût pas été plus habile que son frere à découvrir tout ce qui se passoit. Elle examinoit depuis quelque tems toutes les démarches de Phéroras & d'Antipater. Ces deux Princes qui; en public, paroissoient brouillés ensemble, se voyoient tous les jours secrettement, & vivoient dans la plus intime familiarité. Une conduite si mystérieuse fit naître des soupçons dans l'esprit de la Princesse. Aussi-tôt elle avertit Hérode d'être sur ses gardes, parce qu'on formoit certainement con-

* Il étoit frere du Roi.

tre lui quelque dangereuse conjuration. Le Roi, qui connoissoit le caractere de sa sœur, n'ajouta pas foi tout d'un coup à ses discours : mais il devint plus attentif ; & il résolut d'approfondir sans éclat une affaire qui étoit pour lui de la derniere importance.

Depuis quelques années Hérode étoit mécontent de Phéroras, parce que celui-ci refusa de se marier avec une des filles du Roi, & choisit une épouse dans la plus vile des conditions *. Le Monarque Juif voulut engager son frere à rompre un lien si honteux : mais l'amour l'emporta sur la raison, & Phéroras ne put jamais se détacher d'une personne qu'il regardoit comme essentielle à son bonheur. Une femme qui passe tout-à-coup de la misere à la plus éclatante fortune, ne conserve pas toujours les sentimens modestes que devroit lui inspirer son premier état. C'est ce qu'on eut lieu de remarquer à l'égard de l'épouse de Phéroras. Elle se comportoit avec une hauteur qu'on auroit eu de la peine à excuser dans une personne de la plus haute naissance.

---

* Elle étoit servante.

Craignant peu de déplaire à Hérode, elle se déclara en faveur d'un grand nombre de Pharisiens qui refuserent de prêter serment de fidélité au Roi & à l'Empereur. Ceux pour qui elle s'intéressoit si ouvertement lui témoignerent leur reconnoissance, en lui annonçant que la volonté de Dieu étoit d'ôter le Royaume à Hérode, pour le donner à Phéroras. Après que le Roi eut puni de mort les auteurs de ces discours séditieux, il fit venir son frere, & le conjura de répudier une femme qui n'étoit capable que de mettre le trouble & la division dans la Famille Royale. Phéroras protesta qu'il conserveroit toujours très-religieusement la fidélité qu'il devoit au Roi son frere; mais il déclara en même tems qu'il ne pouvoit se séparer d'une épouse pour laquelle il sentoit la plus vive tendresse. Hérode fut très-offensé d'une pareille réponse, & il défendit sur le champ à Antipater d'avoir désormais aucun commerce avec Phéroras. Les ordres du Roi furent mal exécutés. On se contenta seulement de prendre des précautions, pour que la Cour ne fût pas informée de ce qui se passeroit entre les deux

Princes ; cependant comme Antipater sentit qu'il étoit dangereux de donner de l'ombrage à un Monarque vindicatif, il trouva le secret de se faire mander à Rome, & il partit pour cette capitale du Monde avec un testament, par lequel Hérode le déclaroit son successeur.

Lorsque le Roi vit que Phéroras s'opiniâtroit à garder sa femme, il lui ordonna de se retirer dans sa Tétrarchie. Le Prince obéit volontiers, & fit serment de ne jamais reparoître à la Cour. Il tint exactement parole : car Hérode étant tombé dangereusement malade, il manda à son frere de le venir trouver pour lui confier avant que de mourir des ordres secrets & importans. Phéroras répondit que la crainte d'être parjure l'empêchoit de condescendre aux volontés du Roi. Quelque tems après Phéroras fut attaqué à son tour d'une maladie mortelle. Hérode, sans consulter son ressentiment, se rendit auprès de son frere, qui fut extrêmement sensible aux marques d'affection que le Roi venoit lui donner. Hérode revint dans ses États, & au bout de quelques jours, il apprit la mort de Phéroras. Cet évenement fut cause

qu'on ne tarda pas à découvrir les complots d'Antipater.

Deux Affranchis du Prince qui venoit de mourir, allerent trouver Hérode, lui apprirent que leur Maître étoit mort empoisonné, & le supplièrent de ne pas laisser un tel crime impuni. Sur les indices qu'on donna au Roi, il fit appliquer à la question plusieurs femmes de la maison de Phéroras. Elles n'avouerent rien; mais à la fin il y en eut une qui ne pouvant résister à la violence des douleurs, s'écria: *Plût à Dieu que la mere d'Antipater partageât les tourmens qu'elle est cause que nous souffrons aujourd'hui.* Cette exclamation excita de plus en plus la curiosité du Roi, & à force de tourmenter ces malheureuses, il apprit qu'Antipater le haïssoit mortellement; & que ce fils dénaturé souhaitoit avec ardeur la mort de son pere pour posséder promptement une Couronne qui faisoit l'unique objet de ses desirs. Ces dépositions étoient vagues; en voici de plus circonstanciées. Un Intendant d'Antipater confessa que son Maître avoit confié à Phéroras un poison mortel pour le faire prendre au Roi; que ce poison avoit été apporté d'Égypte par Antiphi-

lus, l'un des amis d'Antipater, & que Theudion *, frere de Doris, le remit entre les mains de Phéroras, qui le donna en garde à sa femme. Celle-ci fut interrogée sur tous ces articles; elle avoua qu'elle avoit le poison, & dit qu'elle alloit le chercher à l'instant. Mais au lieu de l'apporter elle se précipita d'une des Galeries du Palais, sans cependant réussir à se donner la mort. On la fit revenir, & le Roi lui promit sa grace, & à toute sa famille, pourvu qu'elle déclarât la vérité. » Il faut donc » vous révéler des secrets importans, » dit à Hérode la veuve de Phéroras. » Antiphilus ayant apporté ce poison » d'Égypte, Antipater votre fils l'a» cheta pour en faire usage contre vo» tre Majesté. Mon époux fut admis » dans la confidence; & consentit à la » mort de son Roi, parce qu'il s'étoit » alors attiré votre colere, & qu'il en » craignoit les terribles effets : mais » les preuves d'affection fraternelle que » vous lui donnâtes pendant sa maladie,

* Theudion étoit Oncle d'Antipater du côté maternel, Antipater étant Fils de Doris, Sœur de Theudion.

» changerent entierement les dispositions de son cœur ; il me fit un jour » appeller & me dit : Je me suis laissé » tromper par Antipater, & j'ai eu la » foiblesse de participer à des complots » que je déteste aujourd'hui. Je ne veux » pas emporter en l'autre monde une » ame souillée du plus horrible des forfaits ; c'est pourquoi je vous prie de » jetter au feu ce poison en ma présen- » ce. Je le brûlai sur le champ, & je » n'en gardai qu'une petite partie pour » m'en servir contre moi-même en cas » que vous voulussiez me faire périr » après la mort de mon époux. » La veuve de Phéroras montra ensuite à Hérode ce reste de poison, & la boëte dans laquelle il étoit enfermé. Sur ces entrefaites, un des Affranchis d'Antipater revint de Rôme ; on le mit à la torture, & il déposa contre son Maître.

Hérode dissimulant sa colere, écrivit à Antipater, & lui manda de revenir en Judée, aussi-tôt qu'il auroit terminé les affaires qui le retenoient à Rome. Quoique cette Lettre fût remplie des témoignages de la plus vive affection, Antipater ne sçavoit trop s'il devoit ajouter foi à toutes ces belles paroles.

L'affront qu'on avoit fait à sa mere *, lui donnoit de furieux soupçons, & il craignoit que ses intrigues ne fussent découvertes. Quand il fut arrivé en Cilicie, il commença à douter s'il continueroit son voyage. Les sentimens de ses amis étoient partagés. Quelques-uns lui conseilloient d'attendre pour voir ce qui arriveroit, d'autres lui représentoient que sa présence étoit nécessaire à la Cour, pour dissiper les complots de ses ennemis. Après avoir balancé quelque tems entre les deux partis qu'on lui proposoit, il se détermina à suivre le dernier. Il se rembarqua donc, & arriva au Port de Sébaste. Dès qu'il eut mis pied à terre, il pressentit sa disgrace, car chacun le fuyoit en le chargeant d'imprécations. Il se rendit cependant à Jérusalem, & se présenta à la porte du Palais : on la lui ouvrit ; mais on ne permit pas d'entrer aux personnes de sa suite. Quand il vint pour embrasser son pere. Hérode le repoussa avec un air de mépris, le traita de Parricide, & lui déclara que Quintilius Varrus seroit son Juge. Quel coup de

* Doris, mere d'Antipater, fut chassée du Palais.

foudre pour Antipater ! Ce prince criminel se voyoit exposé au courroux d'un pere qui ne sçavoit pas même épargner des fils innocens.

Le lendemain Hérode convoqua une grande assemblée où présidoit Varrus, & où se trouverent Salomé, presque tous les parens du Roi, les accusateurs du coupable, & quelques domestiques qu'on avoit surpris avec des lettres capables de servir à la conviction du crime. Antipater parut devant ce formidable Tribunal. Il se jetta aux pieds du Roi, & le pria de ne point le condamner sans l'entendre. Hérode lui commanda de se lever, & dit ensuite : » Ne » suis-je pas bien à plaindre de n'avoir » mis au monde que des fils ingrats ? » Les bienfaits dont j'ai comblé Antipater n'ont pû l'empêcher d'attenter » sur mes jours. Il a voulu qu'un crime » affreux le mît en possession d'une » Couronne à laquelle il étoit appellé » par le droit de sa naissance, & par » la volonté de son pere. Quel avantage » espéroit-il tirer de son exécrable dessein ? Craignoit-il de ne pas monter » sur le Trône ? Je l'avois déclaré mon » Successeur. Pouvoit-il se plaindre de » n'avoir pas assez de crédit ? Je par-

» tageois avec lui mon autorité. Me
» reprochera-t-il de ne lui avoir pas
» fourni les moyens de soutenir son
» rang ? Je l'ai mis en état d'égaler
» par la dépense, les fils des plus
» puissans Rois ? Que prétendoit donc
» le perfide Antipater ? il s'ennuyoit
» sans doute de vivre en Sujet, & d'o-
» béir à un Maître. Mais si ce joug
» lui paroissoit si insupportable, il étoit
» sur le point d'en être délivré. Ne
» pouvoit-il attendre la mort d'un pere,
» que la vieillesse & les chagrins ont
» conduit sur le bord du tombeau ?
» Voilà donc ce prince qui montroit
» tant de zèle, lorsque je redoutois l'am-
» bition de ses freres ? S'ils étoient in-
» nocens, comme j'ai lieu de le croire
» aujourd'hui, il est leur bourreau,
» puisque je ne les ai condamnés que par
» une aveugle déférence à ses conseils. »
En ce moment les yeux d'Hérode furent tellement inondés de larmes, qu'il ne put continuer son discours. Il pria Nicolas de Damas, en qui il avoit beaucoup de confiance, & qui étoit très-instruit de toute cette affaire, de rapporter les dépositions des témoins. Antipater le prévint, & plaida lui-même sa cause.

» Je sçais, dit-il, toutes les obliga-
» tions que j'ai au Roi mon pere, &
» loin de les désavouer, je les publierai
» hautement, puisqu'elles peuvent ser-
» vir à prouver mon innocence. Car a-
» t-on coutume de combler de bienfaits
» les personnes dont on a sujet d'être
» mécontent ? Si mon pere m'a donné
» tant de témoignages d'affection, c'est
» que j'ai été exact à remplir mes de-
» voirs. Est-il vraisemblable qu'après
» avoir sauvé la vie au Roi *, j'aye voulu
» la lui arracher ? On ne se porte à
» commettre un grand crime, que par
» de puissans motifs. Qui pouvoit donc
» m'exciter à la rébellion & au parrici-
» de ? Hérode m'avoit déclaré son suc-
» cesseur ; il ne me manquoit que le
» titre de Roi, j'en avois déjà la puis-
» sance. Sûr de posséder un Royaume
» sans qu'il fût besoin de répandre une
» seule goutte de sang, étoit-il naturel
» que je m'engageasse dans une entre-
» prise périlleuse, & dont le succès
» étoit si incertain ? La conduite que
» j'ai tenue à l'égard d'Alexandre &

* Antipater veut parler ici de la prétendue conspiration de ses deux freres.

d'Aristobule à

» d'Ariſtobule, eſt une preuve de l'ar-
» dent amour que j'ai toujours eu pour
» le Roi. Lorſque j'ai vu ſes jours en
» danger, je n'ai pas craint d'être le dé-
» lateur de mes freres; & je ne me re-
» pens pas d'avoir contribué à leur per-
» te, puiſque la conſervation d'Hérode
» en dépendoit. Veut-on un témoin
» irréprochable qui dépoſe en ma fa-
» veur: c'eſt à Rome qu'il le faut cher-
» cher. Qu'on aille conſulter Augus-
» te, & qu'on s'en rapporte au témoi-
» gnage d'un Prince que ſes vertus
» rendent égal aux Dieux. Je pour-
» rois produire ici pour ma juſtification
» toutes les lettres que j'ai écrites, &
» auxquelles on devroit ajouter plus de
» foi qu'aux diſcours de quelques infâ-
» mes calomniateurs, qui ont cherché
» à me nuire pendant mon abſence,
» & qui ſont charmés de mettre la di-
» viſion dans la famille Royale. Quant
» aux dépoſitions des témoins, elles
» ne prouvent rien contre moi, puiſ-
» qu'elles ont été extorquées par la
» violence des douleurs. Si on regarde
» la torture comme un moyen infail-
» lible de découvrir la vérité, je de-
» mande à ſouffrir la queſtion la plus
» rigoureuſe, afin qu'on voye ſi l'on

» cence? Un ſcélérat peut avoir aſſez
» de fermeté pour ſouffrir les plus
» cruels ſupplices, ſans qu'on puiſſe
» lui arracher l'aveu de ſon crime. Il
» eſt vrai que vous n'avez pas exécuté
» votre barbare projet; mais quand il
» s'agit d'un parricide, la volonté ſeule
» mérite d'être punie. C'eſt donc à
» vous, illuſtre Varrus, à prononcer
» un arrêt qui faſſe trembler tous ceux
» qui dans la ſuite oſeroient conſpirer
» contre leur pere, leur Roi & leur
» bienfaiteur. »

Antipater fut effrayé en entendant la concluſion de ce diſcours; mais rien ne l'accabloit tant que les reproches de ſa conſcience, qui lui repréſentoit, & les crimes qu'il avoit déja commis, & ceux dont il vouloit encore ſe rendre coupable. Vous pouvez parler, lui dit Varrus; on ſouhaite de vous trouver innocent. Antipater, au lieu de répondre, ſe jetta le viſage contre terre, en priant Dieu de ſe déclarer ſon protecteur. Le Juge voyant que l'accuſé ne diſoit rien pour ſa défenſe, ſe fit apporter le poiſon dont il étoit parlé dans le procès, afin d'en éprouver la force. On en fit avaler à un criminel qui en mourut ſur-le-champ. Antipater fut

» blement en horreur le détestable pro-
» jet qui coûta la vie à vos frères, au-
» riez-vous été leur imitatéur? N'est-
» il pas évident que vous n'aviez d'au-
» tre dessein que de perdre, par vos
» artifices, ceux qui pouvoient vous
» disputer la couronne? A ce premier
» forfait, vous avez voulu joindre le
» plus affreux des parricides. Car de
» quel pere cherchiez-vous à abréger
» les jours? d'un pere qui avoit pris
» un soin extrême de votre éducation,
» qui vous aimoit avec la plus vive ten-
» dresse, & qui, dès-à-présent, vous
» faisoit jouir du plaisir de régner. Hé-
» rode devoit-il s'attendre à trouver
» un assassin dans la personne d'un fils
» qu'il avoit comblé de tant de faveurs?
» Vous ne pouvez rien alléguer pour
» votre défense. C'est en vain que vous
» cherchez à renverser les lois établies
» contre les criminels, en prétendant
» qu'on ne doit pas ajouter foi à des
» dépositions extorquées par la vio-
» lence des tourmens. Si ce n'est pas
» un moyen infaillible de découvrir la
» vérité, pourquoi demandez-vous
» qu'on vous applique à la torture?
» Votre opiniâtreté à ne rien dire,
» feroit-elle une preuve de votre inno-

» cence ? Un scélérat peut avoir assez
» de fermeté pour souffrir les plus
» cruels supplices, sans qu'on puisse
» lui arracher l'aveu de son crime. Il
» est vrai que vous n'avez pas exécuté
» votre barbare projet ; mais quand il
» s'agit d'un parricide, la volonté seule
» mérite d'être punie. C'est donc à
» vous, illustre Varrus, à prononcer
» un arrêt qui fasse trembler tous ceux
» qui dans la suite oseroient conspirer
» contre leur pere, leur Roi & leur
» bienfaiteur. »

Antipater fut effrayé en entendant la conclusion de ce discours ; mais rien ne l'accabloit tant que les reproches de sa conscience, qui lui représentoit, & les crimes qu'il avoit déja commis, & ceux dont il vouloit encore se rendre coupable. Vous pouvez parler, lui dit Varrus ; on souhaite de vous trouver innocent. Antipater, au lieu de répondre, se jetta le visage contre terre, en priant Dieu de se déclarer son protecteur. Le Juge voyant que l'accusé ne disoit rien pour sa défense, se fit apporter le poison dont il étoit parlé dans le procès, afin d'en éprouver la force. On en fit avaler à un criminel qui en mourut sur-le-champ. Antipater fut

mis en prison, & on intercepta des lettres qui lui étoient écrites, & qui servirent encore à le convaincre.

Sur ces entrefaites, Hérode fut attaqué de la plus cruelle des maladies. Une chaleur lente, qui ne se manifestoit point au-dehors, le brûloit & le dévoroit intérieurement. Il étoit tourmenté d'une faim si violente, qu'on ne pouvoit le rassasier. Ses intestins étoient pleins d'ulcères, & certaines parties de son corps se trouvoient déja si corrompues, que l'on en voyoit sortir des vers. Il respiroit difficilement, & son haleine étoit si empestée, qu'on n'osoit approcher de lui. Dans cet état humiliant, il souffroit les plus vives douleurs. Voyant que son mal étoit incurable, il fit distribuer de l'argent aux soldats, à leurs Officiers, & à ses amis. Cet acte de générosité fut suivi du plus affreux projet qu'ait jamais conçu l'esprit humain. Hérode ordonna aux principaux d'entre les Juifs, sous peine de la vie, de se rendre à Jéricho, & lorsqu'ils y furent arrivés, il les fit enfermer dans l'Hippodrome. Ayant fait venir ensuite Salomé, sa sœur, & Alexas, mari de cette Princesse, il leur dit : » Je suis sur le point de mou-

CONJURATION DE SABINUS

CONTRE VESPASIEN.

Ann. de J. C. 70. IL est peu de Princes qui ayent fait un meilleur usage de la puissance souveraine que l'Empereur Vespasien. Pendant tout son regne, il ne fut occupé que du soin de rendre ses Sujets heureux. Son affabilité lui gagnoit tous les cœurs, & en approchant de lui, on n'éprouvoit point ces sentimens de crainte qu'inspire la vue d'un Maître fier & superbe. L'innocence trouvoit auprès de lui un asyle assuré; mais il punissoit séverement les grands crimes, & les scélérats imploroient en vain sa clémence. Jamais on ne porta si loin le mépris des injures, ni la reconnoissance des bienfaits. La pourpre des Césars dont il étoit revêtu, ne lui fit point oublier la bassesse de son origine, & si quelques-uns de ses courtisans voulurent quelquefois le faire sortir d'un sang

illustre, il fut toujours le premier à tourner en ridicule ces fades adulateurs. Appliqué sans relâche aux soins du gouvernement, il comprit que les arts & les sciences contribuoient beaucoup à la splendeur d'un Empire, & à la félicité des Citoyens; aussi-tôt il se déclara le protecteur de tous ceux qui se distinguoient par leurs talens. Sensible aux charmes de l'amitié, il sçut en goûter les douceurs, sans avilir la majesté impériale. Vespasien eut des foiblesses, & il sçut excuser celles d'autrui. Le plus grand défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est l'avarice. On sera moins surpris de voir ce grand homme sujet à un vice si honteux, lorsqu'on se souviendra qu'il étoit fils d'un Partisan enrichi par ses rapines & ses usures.

Après le portrait que je viens de faire de Vespasien, croiroit-on qu'on ait cherché à lui ôter l'Empire? Les meilleurs Princes ne sont pas toujours à couvert des attentats de l'ambition. La mort de Vitellius, à qui Vespasien venoit de succéder, occasionna bien des troubles. Les Gaulois crurent que les circonstances étoient favorables pour se soustraire à la domination Romaine. Julius Classicus, Julius Tutor,

& Julius Sabinus, furent les principaux Chefs de la révolte. Le dernier étoit Langrois, & prétendoit descendre de César. C'étoit aux dépens de l'honneur de sa bisaïeule * que Sabinus s'attribuoit une si noble origine. Mais le vainqueur des Gaules n'avoit pas transmis ses grandes qualités à son descendant. Celui-ci eut en partage peu d'habileté & beaucoup de présomption. Il n'y a que la singularité de ses aventures, & sa fin tragique, qui ont rendu son nom célébre; & c'est ce qui m'a déterminé à lui faire jouer le principal rôle dans une entreprise dont il étoit capable de former le projet sans avoir les talens nécessaires pour l'exécution.

Quand les trois chefs de la révolte e virent un certain nombre de partisans, ils s'assemblèrent à Cologne, & tinrent conseil, pour savoir de quelle maniere ils devoient agir. On décida qu'il falloit d'abord fermer les passages des Alpes, & se mettre ensuite

* Cette femme, dont j'ignore le nom, fut aimée de César; il en eut, dit-on, un fils qui étoit l'Aïeul de Sabinus.

en état de soutenir tous les efforts de la puissance Romaine. On envoya ensuite des gens affidés dans les différentes parties de la Gaule, pour soulever les peuples, & on fit un Traité avec les Germains qui, depuis quelque tems, s'étoient soulevés contre l'Empire. Vocula, Commandant des Légions Romaines, voyant la rebellion d'une partie des Gaulois, & ne se sentant pas assez fort pour leur résister, il crut pouvoir les intimider par des menaces. « Il nous reste encore, leur dit-» il, des provinces fidelles, des ar-» mées victorieuses, & la protection » des Dieux. C'est notre indulgence » qui vous a inspiré tant d'audace. Si » Galba avoit eu moins de ménage-» ment pour votre nation, elle ne se » révolteroit pas aujourd'hui contre ses » Maîtres. Jules César & Auguste sa-» voient les moyens de vous contenir » dans le devoir. Vous sentirez bien-» tôt à quels malheurs on s'expose » quand on s'attire l'inimitié des Ro-» mains. » Ce discours ne fit aucune impression sur un peuple qui étoit déterminé à la révolte, & Vocula prit le parti de se retirer à Nuys où il fut bientôt suivi par les Gaulois. Ceux-

ci entreprirent de corrompre la fidélité des Légions Romaines, & ils réussirent. Quand Vocula eut appris que ses soldats devoient prêter serment à une nation étrangere, au lieu de se dérober à la mort dont il étoit menacé, il assembla ses troupes, & leur parla de la sorte. » Malgré les » périls qui m'environnent de toutes » parts, je ne fus jamais plus tran» quille sur mon propre sort; mais » l'opprobre éternel dont vous allez » vous couvrir, me pénetre de la plus » vive douleur. Est-il donc bien vrai » que les Gaulois vont aujourd'hui se » servir de vous pour détruire l'Em» pire Romain? Avez-vous perdu la » mémoire de tant d'exemples de ver» tus que vous ont donné vos ancêtres? » Combien de fois nos Légions ont» elles préféré la mort à une fuite hon» teuse? Souvent même nos Alliés, » pour soutenir la gloire d'être fideles » à leurs engagemens, se sont exposés » à toutes les horreurs de la guerre, » & en ont été les victimes; actuel» lement même les troupes qui sont » assiégées dans le camp de *Vétéra* se » trouvent réduites à la plus extrême » misere, sans se laisser ébranler ni

» par promesses, ni par menaces; &
» vous, à qui rien ne manque, & qui
» venez d'avoir part aux libéralités de
» l'Empereur, vous avez formé le
» dessein de vous livrer à l'ennemi,
» & de combattre sous ses drapeaux,
» Etes-vous mécontens de moi? Choi-
» sissez parmi vous quelqu'un qui vous
» paroisse digne de commander, &
» je lui céde la place. J'aime encore
» mieux que vous vous révoltiez con-
» tre votre Général, que de vous voir
» prêter votre ministere aux Gaulois
» pour attaquer l'Empire Romain.
» Quoi! si on vous conduit jusqu'aux
» pieds des murs de Rome, pourrez-
» vous bien livrer l'assaut à vôtre Pa-
» trie? Cette idée seule ne vous fait-
» elle pas frémir d'horreur? Il sera
» beau voir un Romain monter la gar-
» de devant la tente d'un Gaulois, &
» recevoir les ordres d'un Barbare!
» Lorsqu'il s'agira de combattre contre
» vos propres concitoyens, quel parti
» prendrez-vous alors? Si la crainte
» de tremper vos mains dans le sang
» de vos compatriotes, vous fait vio-
» ler les engagemens que vous aurez
» contractés avec une nation étrangere,
» vous deviendrez l'exécration des

» hommes & des Dieux. Grand Jupi-
» ter, à qui les Romains ſont redevables
» de tant de victoires, de tant de
» triomphes, ne permettez pas qu'un
» peuple qui vous eſt cher, ſe désho-
» nore par une action infâme ! Ce peu-
» ple s'eſt attiré votre courroux, mais
» au lieu de lui faire porter la peine
» de ſon crime, contentez-vous de lui
» en inſpirer un prompt repentir. »

Quelques mouvemens paſſagers de crainte & de honte furent l'unique fruit d'un pareil diſcours. Vocula, déſeſpérant de ramener ſes troupes à leur devoir, voulut ſe donner la mort; mais ſes affranchis & ſes eſclaves l'en empêcherent. Claſſicus l'envoya maſſacrer, & ce fut un ſoldat Romain qui ſe chargea de cette affreuſe commiſſion. Le meurtrier de ce fameux Général, obtint pour récompenſe un des premiers grades militaires. Après la mort de Vocula, les Légions prêterent le ſerment de fidélité aux Gaulois. Ceux-ci qui avoient débuté ſi heureuſement dans leur entrepriſe, ſe promettoient pour la ſuite les plus brillans ſuccès; mais le tems n'étoit pas encore venu où la Gaule devoit ſecouer le joug de Rome, & former

une nation célébre par la grandeur de son courage, la vivacité de son génie, & la politesse de ses mœurs.

Les Légions enfermées dans *Vétéra*, après s'être défendues long-tems, firent enfin une capitulation honteuse. Il est vrai qu'elles avoient soutenu toutes les incommodités d'un long siége, & qu'elles s'étoient vues réduites aux plus affreuses extrémités. Mais des Romains devoient compter pour rien la mort, lorsqu'il s'agissoit d'éviter l'infamie. Jusqu'à ce moment tout avoit prospéré aux Rebelles, mais la fortune devint enfin contraire à un des principaux Chefs de la conjuration. Julius Sabinus, après avoir détruit tous les monumens de l'alliance contractée autrefois avec les Romains, poussa l'audace jusqu'à prendre le nom de César. Il s'imaginoit que ce nom seul devoit faire trembler tous les Gaulois qui étoient demeurés fideles à Vespasien. Dans cette folle persuasion, Sabinus vint attaquer les Sequanois, & il fut vaincu. Après sa défaite il lui étoit facile de s'enfuir en Germanie; mais comme il ne pouvoit emmener avec lui une épouse qui étoit digne du plus tendre amour, il résolut de

se tenir caché dans des grottes souterraines & profondes, dont lui seul & deux affranchis fideles avoient connoissance. Lorsqu'il eut pris cette résolution, il renvoya tout son monde, comme s'il eût eu dessein de s'ôter la vie, & il ne garda auprès de sa personne que les deux domestiques sur qui il pouvoit compter. Il mit le feu à sa maison de campagne, & fit répandre le bruit qu'il avoit été consumé par les flammes. Eppopine, qui n'étoit point instruite du mystere, fut pénétrée de la plus vive douleur, & la sincérité de ses larmes persuada aisément le Public que Sabinus n'étoit plus. Cependant, comme l'affliction de cette tendre épouse pouvoit lui devenir funeste, son mari la fit avertir secrettement qu'il vivoit encore, & qu'il se tenoit caché dans une sûre retraite; mais continuez, lui mandoit-il, vos démonstrations de tristesse pour entretenir une erreur qui m'est salutaire.

Eppopine joua parfaitement son rôle. La nuit elle alloit voir son mari, & reparoissoit à la ville pendant le jour. Au bout de quelque tems, elle s'enterra toute vivante avec son cher Sabinus; la compagnie de son époux lui

tenoit lieu de tous les plaifirs. Etant devenue groffe, elle fe délivra elle-même, & allaita fes enfans. Elle paffa neuf ans conſécutifs dans ce trifte féjour. Enfin Sabinus fut découvert, & conduit à Rome avec fa femme & fes enfans. On les fit tous paroître devant l'Empereur. » Céfar, dit Ep-
» popine à Vefpafien, vous voyez ici
» les triftes fruits de ma fécondité. Je
» ne les ai nourris dans l'horreur des
» ténebres, que pour vous offrir un plus
» grand nombre de fupplians. » Vefpafien fut attendri, & porta cependant un arrêt de mort contre Sabinus & fon époufe. Sous un Prince rempli d'humanité, devoit-on s'attendre à voir périr une femme qui venoit de donner au monde un fi rare exemple de l'amour conjugal? Vefpafien confulta moins dans ce moment la bonté de fon cœur que la févérité des loix Romaines. Quand la généreufe Gauloife fe vit condamnée à mort, elle ne garda plus de mefures: » Ty-
» ran, dit-elle à l'Empereur, fi je
» n'avois craint que pour ma vie, ja-
» mais je ne t'aurois demandé grace.
» Ma tendreffe pour Sabinus m'a fait

» recourir à de lâches ſupplications ;
» mais puiſque mes prieres ont été inu-
» tiles, je rougis de m'être ſi fort abaiſ-
» ſée devant toi, mon ſort eſt digne
» d'envie, puiſque je meurs pour un
» époux que j'adore. J'ai été plus heu-
» reuſe avec lui dans l'obſcurité d'un
» tombeau, que tu ne le ſeras jamais
» ſur le trône. » Eppopine & ſon mari
furent envoyés au ſupplice. Croiroit-on
qu'un Hiſtorien * fort eſtimé ait fait à
cette occaſion l'éloge de Veſpaſien.

Voici de quelle maniere s'exprime
l'Écrivain dont je parle : » Un autre
» exemple de la clémence de l'Empe-
» reur, fut envers la famille de Julius
» Sabinus. Ce Sabinus avoit eu la té-
» mérité de ſe faire proclamer Céſar,
» & de vouloir ſoutenir ſes préten-
» tions les armes à la main ; mais il
» fut vaincu, pris & conduit à Rome.
» C'étoit une eſpece de crime que de
» demander grace pour un homme ſi
» criminel. Veſpaſien ſouffrit cepen-

---

* Laurent Echart dans ſon Hiſtoire Romaine, Tome V. Liv. IV. chap. V.

» dant que la femme & les enfans du
» coupable vinssent se jetter à ses pieds,
» & intercéder pour lui. Il parut ému
» de leurs prieres, & fut sur le point
» de pardonner, contre les loix de la
» politique, à un rival dont la mort
» seule pouvoit donner le repos à
» l'Etat. »

On ne disconvient pas que l'Empereur n'eût raison de faire mourir Sabinus. Mais pourquoi condamner la vertueuse Eppopine ? D'ailleurs, je ne vois pas qu'un Prince mérite des éloges pour souffrir qu'une femme & ses enfans viennent démander la grace d'un époux & d'un pere coupable. L'Historien, qui a voulu justifier ici la conduite de l'Empereur, ne pensoit pas comme Plutarque. Celui-ci attribuoit à la vengeance que les Dieux tirerent de la mort d'Eppopine, la chûte de la maison de Vespasien qui s'éteignit dans ses deux fils.

La révolte des Gaulois n'eut pas de suites fâcheuses pour l'Empire. Après que les rebelles eurent jetté leur premier feu, ils firent réflexion qu'ils n'étoient pas en état de résister à la puissance Romaine. Ils craignirent les sui-

tes de la guerre, & se disposerent eux-mêmes à la paix ; il y eut encore quelques combats, on entra ensuite en négociation, le Traité fut conclu, & l'Occident reprit sa premiere tranquillité.



CONJURATION DE PHOCAS

Contre Maurice.

VESPASIEN eut le bonheur de réprimer les complots de ſes ſujets rebelles; Maurice ne fut pas ſi heureux : ſon mérite l'avoit élevé à l'Empire, & mille vertus ſembloient lui aſſurer la poſſeſſion tranquille du rang ſuprême : mais l'avarice, cette paſſion baſſe qui avilit l'homme, & principalement les Monarques, attira ſur ce Prince la haine publique, & occaſionna une rebellion preſque générale, dont il devint la victime.

Depuis Juſtin II, l'Empire Romain avoit de ſanglantes guerres à ſoutenir contre les Abares. Ceux ci étoient des eſpeces de Scythes qui habitoient au-delà du Danube, & qui formoient une nation auſſi puiſſante que belliqueuſe. L'Empereur Maurice fut attaqué par ces peuples barbares, remporta ſur eux d'éclatantes victoires.

Le Cagan (c'eſt le nom qu'ils donnoient à leurs ſouverains) perdit cinq batailles dans l'eſpace de deux mois ; plus de cinquante mille hommes de ſes troupes périrent les armes à la main, & les vainqueurs firent près de dix mille priſonniers. Le Roi des Abares, déſeſpéré à la vue d'une perte ſi conſidérable, menaça de mettre toutes les Provinces de l'Empire à feu & à ſang, ſi on ne lui rendoit ſes ſoldats captifs. Priſcus qui commandoit l'armée Romaine, réſolut de ſatisfaire ſur cet article un Prince naturellement féroce, & qui étoit capable de porter à des excès terribles les effets de ſa colere.

Le Cagan avoit fait auſſi des priſonniers, & il étoit convenu de les élargir lorſqu'on lui auroit remis ſes ſoldats. Mais ce Monarque, qui violoit ſans ſcrupule les ſermens les plus ſolemnels, exigea dix mille écus de rançon pour rendre les priſonniers Romains. Maurice, indigné d'une pareille perfidie, refuſa de payer l'argent qu'on lui demandoit, & voulut employer la force contre un ennemi parjure. Cette démarche coûta la vie à tous les ſoldats captifs, que le Cagan fit paſſer au fil de l'épée.

Auſſi-tôt que l'Empereur eut appris une ſi affreuſe nouvelle, il ſentit vivement la faute que ſon avarice venoit de lui faire commettre. L'image de ſes ſujets égorgés étoit ſans ceſſe préſente à ſon eſprit, & il s'imaginoit continuellement entendre les reproches cruels de tant de milliers d'hommes ſacrifiés à une vile paſſion. De ſi triſtes objets déchiroient impitoyablement ſon ame, & l'empêchoient de goûter les douceurs du repos. D'ailleurs les Officiers & les ſoldats de ſon armée ſe répandoient en propos ſéditieux, & cette diſpoſition des eſprits annonçoit la funeſte cataſtrophe dont je vais expoſer le touchant tableau à mes Lecteurs.

Quelque accablante que fût la ſituation de Maurice, il ne négligeoit pas le ſoin des affaires publiques. Les Abares furent encore vaincus ; une partie de leurs troupes paſſa dans le camp des Romains & ne voulut plus déſormais combattre contre un peuple dont le Ciel favoriſoit toutes les entrepriſes. Les ſuccès de l'Empereur occaſionnerent ſa ruine. Maurice, croyant que la Province dont il venoit de ſe rendre maître, pouvoit fournir à la

ſubſiſtance des troupes, ordonna qu'elles y paſſeroient l'hiver. Les ſoldats refuſerent d'obéir, diſant qu'ils ne vouloient pas demeurer dans un pays où les vivres leur manqueroient bientôt, & où ils ſeroient perpétuellement expoſés aux inſultes de leurs ennemis. Pierre *, c'étoit le nom du Général Romain, ſe mit en devoir d'exécuter les ordres de la Cour; mais il ſe vit auſſi tôt abandonné des troupes qui ſe retirerent à Plaſtole. Elles députerent enſuite un de leurs Officiers nommé Phocas pour demander la permiſſion de ſe retirer dans leur patrie, & déclarerent formellement au Général qu'elles ne ſe conformeroient pas aux intentions de l'Empereur. L'avarice étoit encore le motif qui faiſoit agir ce Prince. Pour épargner la dépenſe, il vouloit faire demeurer ſes ſoldats dans un lieu où ils auroient couru riſque de manquer des choſes néceſſaires à la vie, & d'être maſſacrés par les Barbares.

Le Général Romain, prévoyant que la rebellion des troupes auroit des ſui-

* Il étoit frere de l'Empereur.

tes funestes, fit appeller Gudoïs son Lieutenant, & lui dit avec un air consterné : » Je ne sais quel parti pren-» dre : j'ai un ordre auquel il m'est im-» possible de m'opposer, & je ne puis, » sans péril, le mettre en exécution. » L'avarice va causer en ce jour la ruine » de mon frere & celle des Romains. » Ces paroles étoient entrecoupées de soupirs & de sanglots. Pierre cependant voulut montrer de la fermeté & forcer ses soldats à l'obéissance ; mais ils sortirent aussi-tôt du camp, élurent pour leur Chef le Centenier Phocas, l'éleverent sur leurs boucliers, & le proclamerent Auguste avec de grands cris de joie. Ce nouveau successeur des Césars étoit un monstre dont la vue seule inspiroit de l'horreur : sa figure étoit des plus hideuses ; mais les vices de son ame surpassoient encore la difformité de son corps. C'étoit un homme sans religion, sans honneur, sans humanité, entiérement livré à tout ce que la dissolution, l'ivrognerie & la crapule ont de plus honteux. A force de commettre le crime, il n'éprouvoit plus de remords. Tel fut celui que les Romains choisirent pour Empereur, tandis qu'ils renversoient du Trône un

Prince, digne par ses vertus de gouverner l'Univers. En effet, on ne pouvoit reprocher à Maurice d'autres défauts que celui qui fut la source de ses malheurs. Il étoit humain, généreux, bienfaisant, intrépide dans les combats, appliqué aux soins du gouvernement, protecteur éclairé des sciences & des arts, observateur fidele des devoirs de sa Religion, plus jaloux d'être le pere que le maître de ses sujets. Falloit-il que l'éclat de tant de belles qualités fût terni par une passion qui ne devoit être le partage que des ames les plus viles!

Maurice, qui avoit été si cher aux Romains, leur étoit devenu tout-à-coup odieux; les mépris & les insultes qu'il essuyoit tous les jours ne lui faisoient que trop connoître le sort qu'on lui préparoît. Quoiqu'il sentît bien que le mal étoit sans remede, il eut cependant la force de dissimuler ses inquiétudes. On le vit assister tranquillement aux spectacles publics, & il fit avertir le peuple par un Hérault de ne point s'étonner des bruits qu'on pourroit répandre.

Il y avoit depuis plusieurs années à Constantinople, & dans presque toutes les Villes de Thrace, deux factions,

celle des Bleus & celle des Verds. On ſait combien ces différens partis ſont à craindre dans un Etat. Auſſi les Empereurs firent-ils tous leurs efforts pour détruire les deux factions dont je viens de parler; mais ils ne purent jamais y réuſſir. L'animoſité des Bleus & des Verds étoit ſi grande, qu'ils ſe battoient en toute rencontre. Les loix de la nature, les motifs de la Religion, la crainte même des ſupplices n'étoient pas capables de les contenir dans le devoir, ni d'éteindre leur haine mutuelle. Uniquement occupés des intérêts de leur parti, ils étoient inſenſibles aux malheurs publics, & ils auroient vu d'un œil content la deſtruction totale de l'Empire, pourvu que leurs adverſaires euſſent été enveloppés dans le déſaſtre général. Les femmes ne reſtoient pas oiſives, & la violence ordinaire de leurs paſſions les rendoit beaucoup plus redoutables que les hommes. Dans les circonſtances où ſe trouvoit pour lors l'Empire, les deux factions ne pouvoient manquer de prendre un parti différent. Les Bleus ſe déclarerent pour Maurice. » Que Dieu, » lui dirent-ils, de qui vous tenez » l'autorité ſuprême, ſoumette les ſé-

» ditieux à votre puissance. Si ces re-
» belles sont Romains, épargnez leur
» sang s'il est possible, & tâchez de
» les gagner à force de bienfaits. »
Phocas eut pour lui la faction des Verds, qui étoit de quinze cens personnes, au lieu que l'autre n'étoit que de neuf cens.

Quand Maurice sut que le Tyran approchoit de Constantinople, il lui envoya des Ambassadeurs pour faire quelques propositions. Cette démarche ne servit qu'à rendre Phocas plus insolent, & il refusa de donner audience aux Députés. Maurice sentit alors qu'il ne lui restoit plus de ressource que dans la fuite. Il quitta les marques de sa dignité, sortit du Palais pendant la nuit, & s'embarqua sur un petit vaisseau avec sa femme & ses enfans; mais il essuya une violente tempête qui l'obligea de relâcher au port de Prénefte. Tout sembloit conspirer à la ruine de ce Prince infortuné. Car dès qu'il eut pris terre, il fut attaqué d'une sciatique, qui lui faisoit souffrir les douleurs les plus aigues, & le mettoit hors d'état de pourvoir à sa sûreté. Trahi par ses propres Sujets, il résolut de chercher du secours auprès d'une Puis-

ſance étrangere. Coſroës lui avoit des obligations eſſentielles. Ce Monarque s'étoit vu autrefois contraint de quitter ſes Etats, & de céder la place à un uſurpateur. Coſroës, fils d'un Roi ennemi déclaré des Romains, compta ſur la généroſité de Maurice, & vint lui demander un aſyle. L'Empereur ne ſe contenta pas de lui accorder cette faveur, il le remit encore ſur le Trône. Dans la triſte ſituation où ſe trouvoit pour lors Maurice, il crut ne pouvoir mieux s'adreſſer qu'à un Prince qui lui étoit redevable de la Couronne. Il envoya donc ſon fils Théodoſe à Coſroës, pour ſolliciter l'appui du Monarque Perſan. On ne peut ſavoir quel auroit été le ſuccès de cette Ambaſſade : car la reconnoiſſance n'eſt pas la vertu favorite des Rois. Théodoſe n'acheva pas le voyage ; il fut rappellé par l'Empereur, lorſque celui-ci eut appris que Phocas étoit arrivé à Conſtantinople. Le Tyran fit ſon entrée dans la ville Impériale aux acclamations de tous les habitans. L'or qu'il répandit avec profuſion lui gagna tous les cœurs du peuple, qui ſe laiſſe aiſément ſéduire par ces ſignes équivoques de généroſité. Il ne ſe montra pas moins libéral en-

vers les soldats qui lui avoient procuré l'Empire. Les premiers jours de son avénement, ce ne furent que fêtes & réjouissances à Constantinople ; on auroit dit, en voyant la satisfaction du peuple, que le sceptre venoit de tomber entre les mains d'un Prince qui ne seroit occupé que du bonheur de ses sujets.

Lorsqu'il fut question de couronner Léontia, femme de l'usurpateur, il y eut quelques disputes pour le rang entre les deux factions des Verds & des Bleus. Phocas envoya un Officier pour appaiser le tumulte. Quelqu'un alors s'écria : *Arrêtez-vous, considérez l'état présent des affaires, & souvenez-vous que Maurice n'est pas mort.* Ces paroles déterminerent le Tyran à faire promptement périr son rival. Aussi-tôt des soldats eurent ordre de chercher Maurice. On n'eut pas de peine à découvrir le lieu de sa retraite.

Il fut aussi tôt conduit à Chalcédoine, & les bourreaux exécuterent les ordres de l'usurpateur. Ils égorgerent tous les enfans de Maurice sous ses yeux. Quel spectacle pour un pere ! Une nourrice voulut substituer adroitement son propre fils à la place d'un des jeunes Prin-

ces; mais l'Empereur, qui s'en apperçut, s'y opposa. L'équité lui fit surmonter alors les plus tendres sentimens de la nature. Pendant cette sanglante tragédie, il montra une fermeté d'ame que la Religion seule peut inspirer. On l'entendit plusieurs fois répéter ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur, & vos Jugemens sont équitables.* Enfin il s'inclina sous la main du bourreau, & reçut le coup mortel. Il étoit dans la soixante-troisiéme année de son âge, & la vingt-unieme de son régne. Son corps & ceux de ses enfans furent jettés dans la mer, & on apporta leurs têtes à l'usurpateur, qui les exposa aux regards de tous ses soldats. Théodose, fils aîné de Maurice & associé à l'Empire, étoit échappé à la fureur du Tyran; mais à la fin les satellites de Phocas trouverent le jeune Prince & le massacrerent dans une Eglise au pied des Autels. Le frere * de Maurice n'eut pas un sort plus heureux. Mais l'Impératrice ** Constantine & ses trois filles, eurent le bonheur de se sauver. Ces Princesses s'enfermerent dans un Cloître à Jérusalem.

* Pierre, dont j'ai parlé ailleurs.
** Femme de l'Empereur Maurice.

L'usurpateur ne tarda pas à se faire connoître, & il signala les premiers jours de son régne par des cruautés excessives. Tout ce qu'il y avoit de gens vertueux étoient immolés aux soupçons du Tyran, & Constantinople voyoit couler tous les jours le plus pur sang de ses citoyens. Un peuple qui s'étoit révolté contre Maurice, méritoit d'avoir Phocas pour maître. On commençoit alors à regretter sincérement un Prince dont les vertus faisoient un parfait contraste avec les vices de son successeur, & les Romains se trouvoient d'autant plus à plaindre, qu'ils étoient eux-mêmes les auteurs de leur infortune.

Phocas, quelque tems après son élévation, reçut une lettre du Pape S. Grégoire, par laquelle celui-ci félicitoit l'usurpateur sur son heureux avénement à l'Empire, & se déchaînoit assez vivement contre la mémoire de l'Empereur Maurice. » Le Seigneur, disoit » le Souverain Pontife, n'avoit placé » votre Prédécesseur sur le Trône que » pour punir les crimes de son peuple; » mais vous êtes destiné à rendre la paix » & la tranquillité aux Romains, & à » faire la joie du Ciel & de la terre. »

Comment un Pape, un Saint, pouvoit-il tenir un pareil langage ? On ne peut justifier la conduite du Pontife Romain, qu'en disant qu'on n'avoit pas encore connoissance à Rome des cruautés de Phocas.

La famine, la peste & la guerre furent les fléaux dont le Ciel se servit pour punir le Tyran ; mais tous ces terribles effets de la vengeance céleste ne firent aucune impression sur le cœur de Phocas, & ce Prince se signaloit tous les jours par de nouvelles fureurs. Occupé sans cesse à se garantir des attentats que pouvoient former contre lui ses propres sujets, il voulut du moins n'avoir rien à craindre des ennemis étrangers. Dans ce dessein il envoya des Ambassadeurs à Cosroës, pour renouveller l'alliance faite depuis quelques années entre les deux Empires. Le Monarque Persan, soit par reconnoissance pour la mémoire de Maurice son bienfaiteur, soit par le desir de tirer avantage de la haine qu'on portoit à Phocas, reçut fort mal l'Ambassadeur de l'usurpateur, & lui déclara la guerre. Cosroës prend aussi-tôt les armes, se rend maître de presque toute l'Asie, & arrive pour-ainsi-dire jusqu'aux portes de Constantinople. Quel-

que formidable que fût pour Phocas un ennemi si puissant, l'usurpateur avoit encore plus à craindre la révolte de ses sujets. L'Empire Romain nourrissoit alors un vengeur qui alloit bientôt détruire la tyrannie. Le Ciel avoit destiné pour cette grande entreprise le Préteur d'Afrique, nommé Héraclius. Celui-ci se rendit au port d'Abydos, où il trouva plusieurs exilés qui se joignirent à lui, & avec lesquels il s'embarqua pour se rendre à Constantinople. Le Tyran l'y attendoit avec une armée navale; on combattit, & Phocas fut vaincu. Après sa défaite il se retira dans le Palais, & se vit abandonné de tout le monde, même de la faction des Verds, qui lui avoit jusqu'alors témoigné beaucoup d'attachement.

On ne tarda pas à se saisir de la personne de Phocas. Dépouillé des habits Impériaux, couvert d'une robe noire, lié comme un infâme criminel, il fut conduit dans cet état en présence d'Héraclius, qui lui dit: » Malheureux! n'avois-tu donc usurpé l'Empire que » pour te plonger dans un abîme de » maux? »

» On verra, répondit Phocas, si tu » le gouverneras mieux. » Cette inso-

lente réponſe irrita tellement Héraclius, qu'il ordonna aux bourreaux de faire périr ce monſtre par les plus cruels ſupplices. On commença par le mutiler honteuſement, pour le punir de ſes honteuſes débauches. Enſuite on lui coupa les pieds, les mains, les bras, la tête, & on brûla ſon corps dans la place publique. Ainſi périt le plus odieux des uſurpateurs. On avoit formé contre lui pluſieurs conſpirations ; mais je me ſuis contenté de rapporter celle qui délivra l'Univers d'un monſtre qui, pendant huit années, déshonora le Trône des Céſars.



CONJURATION D'AIESHA CONTRE ALI.

UN ſimple particulier s'érige en Législateur, établit une Religion nouvelle, ſoutient ſa doctrine les armes à la main, gouverne ſes compatriotes avec une autorité abſolue, devient le Fondateur d'un vaſte & puiſſant Empire, eſt regardé pendant ſa vie & après ſa mort comme un Prophete inſpiré du Ciel; voilà l'étonnant ſpectacle que nous préſente le ſeptieme ſiécle dans la perſonne de Mahomet. Je ne parle ici de ce fameux impoſteur qu'à l'occaſion d'Aiesha, la plus chere de ſes épouſes, qui joue le principal rôle dans les conjurations formées contre quelques-uns des premiers * Califes.

Aboubecre, pere d'Aiesha, fut le

* Les ſucceſſeurs de Mahomet prirent le titre de Calife, qui ſignifie Vicaire, ſucceſſeur.

ſucceſſeur de Mahomet. Les Arabes eurent lieu de s'applaudir d'avoir choiſi un tel maître, & ils ne furent pas moins heureux ſous le Calife ſuivant, appellé Omar. Ces deux Princes gouvernerent avec beaucoup de modération & de ſageſſe. Othman, qui régna immédiatement après eux, n'abuſa point auſſi de l'autorité ſouveraine; des mœurs irréprochables, un grand reſpect pour ſa Religion, beaucoup de libéralité envers les pauvres, toutes ces belles qualités devoient le rendre cher à ſes ſujets. On ſe révolta cependant plus d'une fois contre lui, & enfin on forma une conſpiration dont il fut la victime.

Aiesha, cette femme à qui les Muſulmans donnoient le beau titre de mere des Fideles, réſolut de détrôner le vertueux Calife qu'elle haïſſoit mortellement, & de mettre la Couronne ſur la tête d'Abdallah-Ebn Zobéir. Il y a beaucoup d'apparence que celui-ci avoit de tendres engagemens avec la veuve de Mahomet. Ce qui donne lieu à de pareils ſoupçons, c'eſt qu'Aiesha, lorſqu'il fut queſtion de choiſir un autre Souverain, préféra à ſon propre frere un homme avec qui elle n'étoit point unie par les liens du ſang.

Le plus redoutable des ennemis du Calife, étoit Mervan, son Secrétaire. Ce Ministre infidele, abusant de la confiance qu'on avoit en lui, expédia au nom, mais sans la participation de son maître, des ordres aussi injustes que cruels, qui souleverent aussi-tôt le peuple & le mirent en fureur; il nè fut pas possible d'arrêter cette révolte : les séditieux entrerent dans le Palais l'épée à la main. Othman, les voyant venir, se saisit de l'Alcoran, & l'appuya sur son sein. Il croyoit que ce livre, si respecté des Musulmans, le mettroit à couvert de toute entreprise violente. Mais cette précaution fut inutile, on porta plusieurs coups à ce Prince infortuné, & on lui arracha une vie dont il n'auroit pu jouir encore long-tems, car il étoit dans la quatre-vingtieme année de son âge.

Après la mort d'Othman, on lui donna Ali pour successeur. Tellah & Zobéir, personnages très-distingués parmi les Musulmans, avoient prétendu à la dignité souveraine. Ils virent d'un œil jaloux l'élévation du nouveau Calife, & résolurent de le renverser du Trône. Aiesha entra avec plaisir dans cette odieuse intrigue.

Le veuve de Mahomet avoit été fortement soupçonnée d'adultère pendant que son mari vivoit encore. Ali eut l'indiscrétion de se mêler d'une affaire si délicate, & fournit même des preuves assez fortes contre l'épouse du prétendu Prophete. On sait combien les femmes sont sensibles à ces sortes d'offenses. Aussi Aiesha cherchoit depuis long-tems à se venger. Il s'en présentoit alors une occasion favorable, que cette intrigante Princesse saisit avec joie.

Tellah & Zobéir voulant perdre le Calife, lui conseillerent de punir les auteurs de la mort d'Othman. En refusant d'y consentir, Ali pouvoit faire naître des soupçons sur un assassinat dont il n'étoit point coupable. En poursuivant les meurtriers de son prédécesseur, c'étoit le moyen de s'attirer un grand nombre d'ennemis. Quel parti prendre ? Le Calife qui s'apperçut du piége qu'on lui tendoit, parut très-disposé à venger la mort du malheureux Othman. » Tâchez, dit-il, de découvrir les perfides assassins, & je les punirai rigoureusement ; mais une recherche trop exacte de leurs complices pourroit exciter les plus grands troubles & occasionneroit peut-être

» une guerre civile, qui mettroit l'Etat » en combustion. » Cette réponse étoit fort sage; & si Ali se fût toujours comporté aussi prudemment, que de malheurs il se seroit épargné!

Les mesures que voulut prendre le Calife pour assurer sa puissance, servirent à lui faire perdre l'Empire. Il résolut d'ôter les Gouvernemens des provinces à toutes les personnes qui en avoient été pourvues par son prédécesseur. Son dessein étoit de ne confier ces places importantes qu'à des gens dont la fidélité ne lui seroit pas suspecte. Abdallah-Ebn-Abbas, qui fut consulté sur cette affaire, conseilla au Calife de ne rien innover, & de ne pas déplacer sur-tout Moavias, Gouverneur de Syrie, qui étoit fort puissant dans sa province, & qui ne souffriroit pas tranquillement qu'on le privât de ses emplois. A en juger par l'événement, rien n'étoit plus judicieux que le conseil d'Abdallah; il ne fut cependant pas suivi.

De tous les nouveaux Gouverneurs qui furent nommés par le Calife, il n'y eut qu'Abdallah qui pût se mettre en possession de sa place; mais son prédécesseur emporta avec lui tout l'argent qui étoit dans le trésor, & alla le déposer

à la Mecque entre les mains d'Aiesha, de Tellah & de Zobéir. Ces deux derniers étoient plus mécontens que jamais. Ils venoient d'essuyer un refus de la part du Calife, à qui ils avoient demandé un Gouvernement. Ali ne jugea pas à propos de leur fournir les moyens de lui nuire un jour; il leur dit que dans les circonstances présentes, il avoit besoin de leurs conseils, qu'ainsi il les prioit de ne pas s'éloigner de sa Cour, & il promit que leurs services ne resteroient pas sans récompense. Un pareil langage n'en impose point à de vieux courtisans. Tellah & Zobéir n'eurent pas de peine à comprendre qu'on vouloit examiner de près toutes leurs démarches. Ils feignirent cependant de n'avoir pas pénétré les intentions du Calife, & parurent fort sensibles aux discours obligeans qu'il venoit de leur tenir. Quelque tems après ils obtinrent la permission d'aller en pélerinage à la Mecque. Ce fut dans cette Ville qu'ils formerent, de concert avec Aiesha, une Conjuration qui coûta la vie au Calife.

La révolte se manifesta d'abord dans la Syrie. Les habitans de cette Province trouverent le moyen d'avoir la chemise que portoit Othman lorsqu'il fut assas-

siné, & ils en firent une espèce de banniere qu'ils exposerent plusieurs fois aux regards du peuple. Ce spectacle ne pouvoit manquer de faire une forte impression sur les Syriens, qui prirent aussi tôt les armes pour venger la mort d'Othman leur bienfaiteur.

Ali ayant été informé de ce qui se passoit, écrivit à Moavias, pour l'exhorter à donner des marques de soumission. La lettre du Calife étoit très-modérée ; mais la réponse fut des plus outrageantes. Le Gouverneur de Syrie fit un paquet dans lequel il n'y avoit pas un seul mot d'écriture, & mit dessus pour adresse, *Moavias à Ali.* Ce dernier fut extrêmement sensible à une pareille insulte. Il s'entretint cependant avec le courrier, qui l'instruisit de tout ce qui venoit d'arriver en Syrie. Alors le Calife s'écria : Pourquoi veut-on me rendre responsable de la mort d'Othman ? Le Ciel est témoin de mon innocence ; je compte sur sa protection.

Tandis que les Provinces éloignées se révoltoient contre le Calife, il se formoit dans le sein même de l'Empire un parti bien plus redoutable, dont la fameuse Aiesha étoit l'ame & le mobile. Ce fut chez cette vindicative Prin-

cesse que s'assemblerent les principaux ennemis du Calife, pour concerter sur les moyens de faire réussir leur entreprise. Les Omiades, c'est-à-dire ceux qui composoient la famille d'Othman, ne se souleverent contre Ali, que parce qu'on leur persuada qu'il avoit immolé leur parent à son ambition. Celui qu'on accusoit d'un pareil crime, n'y avoit eu aucune part; mais il y a beaucoup d'apparence qu'Aiesha, Tellah & Zobéir étoient, ou les auteurs, ou les complices d'un si cruel assassinat. C'étoit néanmoins ces trois personnages qui se déclaroient les vengeurs de la mort d'Othman. Ils ajoutoient ainsi à leur premier crime, la plus lâche des perfidies.

Les conjurés, après avoir délibéré sur les mesures qu'il falloit prendre pour l'exécution de leur projet, se determinerent enfin à assiéger la ville de Basrah. On en informa tous les ennemis du Calife par une lettre circulaire qui étoit énoncée en ces termes :

La mere des Fidéles, Tellah & Zobéir *vont en personne à Basrah. Ceux qui brûlent du desir de défendre la Religion & de venger la mort d'Othman, n'ont qu'à se présenter, & s'ils manquent*

des commodités nécessaires pour s'engager en cette juste & pieuse entreprise, on pourvoira à tous leurs besoins.

Combien de fois ne s'est-on pas servi des motifs de la Religion pour déterminer les peuples à se révolter contre leurs Souverains? Lorsque les troupes furent assemblées & prêtes à partir, Aiesha, montée sur un Chameau, se mit à la tête des Conjurés & prit la route de Basrah. Cette Princesse passant un jour par un Village, se vit tout-à-coup environnée d'une troupe de chiens qui ne cesserent d'aboyer autour d'elle. Un événement si simple pensa déconcerter tous les projets des révoltés. La veuve de Mahomet se rappella que son époux lui avoit prédit autrefois de grands malheurs, si jamais elle étoit exposée à pareille aventure. Que ne peut la superstition sur l'esprit d'une femme élevée dans le fanatisme? Aiesha ne vouloit pas continuer sa route, & il fallut avoir recours à un stratagême pour lui faire changer de résolution. Les Généraux donnerent le mot à quelques-uns de leurs Cavaliers; ceux-ci parurent bientôt, courant à bride abattue, & criant de toutes leurs forces, *alerte, alerte, voici Ali avec ses troupes.* La crainte du péril

fit cesser tous les scrupules. Aicsha remonte promptement sur son chameau, part en diligence & arrive avec l'armée à la vue de Basrah. On fit le siége de cette Ville. Le Gouverneur se défendit vaillamment; mais à la fin les révoltés se rendirent maîtres de la Place.

Comme les habitans de Médine avoient le plus contribué à l'élection d'Ali, ce fut à eux qu'il s'adressa d'abord pour obtenir du secours contre les rebelles. Il exhorta les Médinois à soutenir leur propre ouvrage, & à réprimer les audacieuses entreprises de ses ennemis. La harangue qu'il fit à cette occasion ne produisit pas l'effet qu'il devoit naturellement en espérer. Un des principaux habitans de la Ville remarquant la froideur de ses compatriotes pour les intérêts de leur Souverain, s'avança vers le Calife, & lui dit : » Prince, malheur à ceux qui ne soutiendront pas avec courage le parti de » leur maître légitime ! Pour moi, je » vous déclare que vous me trouverez » toujours plein d'affection & de zèle » pour votre service. » Cette démarche de la part d'un homme qui étoit fort considéré dans le pays, fit beaucoup d'impression sur les Médinois; ils

ne délibérerent pas un instant, & chacun offrit de marcher pour la défense du Calife.

Ali envoya en même-tems demander des troupes aux habitans de Couffah; mais il ne put d'abord rien obtenir, & on fit à ses Députés une réponse très-peu favorable. Le Calife ne perdit pas encore toute espérance, & il chargea son fils Hassan d'une commission si difficile. Le jeune Prince parut dans l'assemblée des Couffiens, & leur dit: » Votre Souverain s'adresse aujourd'hui » à vous pour obtenir du secours. Il est » de votre devoir & de votre intérêt » de ne lui en pas refuser. Quels motifs pourroient vous déterminer à abandonner votre maître? Avez-vous lieu » de vous plaindre de lui? Le regardez-vous comme un usurpateur? Les rebelles parlent de venger la mort » d'Othman, ce n'est qu'un prétexte » pour justifier leur odieuse conduite. » L'ambition seule de Tellah & de Zobéir vient d'allumer une guerre civile; » mais si la plupart des Sujets de mon » pere se révoltent contre lui, j'ai tout » lieu de croire que vous lui demeurerez fideles. »

Cette harangue produisit un merveil-

leux effet ſur l'eſprit des Couffiens. Ils parurent extrêmement touchés de la perſécution qu'on ſuſcitoit au Calife, & témoignerent le zèle le plus ardent pour ſes intérêts. Il y en eut près de neuf mille qui ſe rendirent au camp de leur légitime Souverain. Lorſqu'ils furent arrivés, Ali leur parla de la ſorte : » Vous allez être témoins de la con» duite que je vais tenir avec les habi» tans de Baſrah. J'emploirai la douceur » pour les faire rentrer dans le devoir, » & j'épargnerai, autant qu'il ſera poſſi» ble, le ſang de mon peuple. Je prie » ceux d'entre vous qui ont du crédit » ou des intelligences dans la Ville, de » s'unir avec moi pour travailler à un » accommodement ſolide & durable. Je » préfere la paix à tous les avantages » que pourroit me procurer la guerre. » Ce ne ſera pas ſans douleur que j'ex» poſerai la vie de mes Sujets pour la » conſervation d'un bien qu'on veut » injuſtement me ravir. »

On ne répondit au Calife que par des acclamations. Ce Prince, voyant les peuples ſi bien diſpoſés en ſa faveur, ſe mit auſſi-tôt en marche, & vint camper ſous les murs de Baſrah. Tellah & Zobéir, craignant que la place ne pût

réſiſter, chercherent alors à ſe réconcilier avec leur maître. Ils obtinrent la permiſſion de ſe préſenter devant le Calife, qui leur reprocha vivement leur infidélité & leur révolte. Souvenez vous, dit-il à Zobéir, de ce qui ſe paſſa entre Mahomet, vous & moi, lorſque le Prophete vous demanda quels étoient vos ſentimens à mon égard. Vous lui répondites que vous m'aimiez ; & il répliqua auſſi-tôt : Vous vous révolterez cependant contre Ali, & vous cauſerez d'étranges malheurs aux Muſulmans. Je m'en ſouviens à préſent, répond Zobéir, & ſi je m'en étois reſſouvenu plutôt, je n'aurois jamais pris les armes contre mon Souverain. Il ſe retira enſuite, & s'engagea par ſerment à ne pas demeurer davantage dans le parti des rebelles ; mais Aiesha lui fit bientôt changer de réſolution.

Ce fut en vain que le Calife employa les voies de la douceur pour ramener à l'obéiſſance ſes ſujets révoltés. Il fallut en venir à une bataille. Elle fut des plus ſanglantes. Aiesha, montée ſur un chameau, exhortoit les ſoldats à combattre courageuſement. Sa préſence & ſes diſcours ne contribuoient pas peu à animer les troupes, & c'eſt ce qui fut

cauſe

cause que la victoire balança long-tems entre les deux partis; mais enfin Ali demeura vainqueur. Tellah & Zobéir périrent dans le combat. Le premier, ayant reçu un coup mortel, appella un des Officiers du Calife, & lui dit : Je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que j'ai fait autrefois à votre Maître, & je suis au désespoir de n'avoir pas été plus fidele à mes engagemens. L'autre Chef des Conjurés fut tué par un Officier Arabe nommé Amrou. Celui-ci, croyant obtenir une forte récompense, vint apporter au Calife la tête du rebelle Musulman. Ali, qui étoit plein de sentimens d'humanité, ne put retenir ses larmes à la vue d'un si triste objet, & il accabla de reproches le meurtrier du malheureux Zobéir. Amrou, qui ne s'attendoit pas à une semblable réception, en conçut un si grand dépit, qu'il se passa son épée au travers du corps.

Aiesha, qui se voyoit au pouvoir des vainqueurs, devoit naturellement craindre pour sa vie; mais ils respecterent, dans cette ambitieuse Princesse, la veuve de Mahomet. Le Calife la renvoya à Medine, après lui avoir recommandé de se comporter plus sagement à l'avenir. La mort des principaux Conju-

rés ne mit pas fin aux troubles de l'Etat. Moavias prétendoit toujours à la dignité souveraine, & il attira dans son parti Amrou Ebn-Al-As, Gouverneur d'Egypte. Ce dernier joignoit beaucoup de génie à un grand courage, & passoit pour le plus fameux guerrier de sa nation. Il s'étoit rendu assez puissant pour former des prétentions au Califat; mais il aima mieux placer la couronne sur la tête de Moavias, que de la garder pour lui-même. Il partit d'Egypte avec une armée nombreuse, & dès qu'il fut arrivé à Damas, il fut le premier à rendre hommage au Gouverneur de la Syrie, & à le reconnoître pour son Souverain.

Ali, ayant été informé de cette nouvelle, chercha à se mettre en état de soutenir ses droits contre l'Usurpateur. Il y eut des actions fort vives entre les deux partis. Pour épargner le sang que cette guerre alloit faire répandre, on résolut de s'en rapporter à la décision de deux arbitres qui furent choisis sans qu'on eût consulté le Calife.

On nomma pour juger en dernier ressort, sur une affaire si importante, Abo-Moussa-Al-Ascari: c'étoit un Musulman rempli de probité & de candeur.

On lui aſſocia le fameux Amrou, Gouverneur d'Egypte, qui avoit infiniment plus d'eſprit & d'habileté que ſon Collégue. Ali ne devoit pas s'attendre à un jugement favorable : il donna cependant un écrit, par lequel il s'engageoit à exécuter fidelement tout ce qui ſeroit réglé par les arbitres. Ceux-ci ſe rendirent dans l'endroit qui leur fut aſſigné pour tenir leurs conférences. Amrou abuſa de la ſimplicité de ſon Collégue, & lui perſuada que dans les circonſtances préſentes, on ne pouvoit rien faire de mieux que de dépoſer les deux Califes, & d'en élire un nouveau qui fût agréable à toute la nation. Auſſi-tôt que cette affaire fut réglée entr'eux, ils ſe rendirent chacun dans leur camp. Les deux armées ennemies s'approcherent, & on éleva une eſpece de tribunal ſur lequel Abou-Mouſſa monta le premier, & dit à haute voix : *Je dépoſe Ali & Moavias, & je les prive de la dignité ſuprême.*

Après avoir parlé de la ſorte, il deſcend, & Amrou étant monté enſuite ſur le même tribunal, il dit : *Vous venez d'entendre mon Collégue. Je ſouſcris à une partie de ſa déciſion & je tranſmets le Califat à Moavias.* Ces dernieres paroles ſurprirent étrangement Abou-Mouſſa.

Il se plaignit, en présence des deux armées, de la mauvaise foi du Gouverneur, d'Egypte qui venoit de nommer un Calife sans la participation de son Collégue. Ali, qu'on avoit contraint de s'en rapporter à la décision des deux arbitres, voyant qu'ils n'étoient pas d'accord, ne se crut pas obligé de tenir sa promesse, & il résolut de continuer la guerre. Les partisans de Moavias se préparerent aussi à soutenir les prétentions de leur Chef. L'animosité des deux partis devenant alors plus vive que jamais, donna naissance à ces deux Sectes * fameuses qui divisent encore aujourd'hui les Musulmans.

Tandis qu'Ali & Moavias se disputoient le Califat, il se forma une nouvelle conjuration contre les différens Chef de partis qui avoient occasionné la guerre. Trois fanatiques, tels qu'il s'en trouve dans toutes les Religions, sous prétexte de délivrer leur pays des malheurs dont il étoit affligé, résolurent de faire périr Ali, Moavias & Amrou, qu'ils regardoient comme les seuls

* La Secte *Allide*, du nom d'Ali, & la Secte *Ommiade*, parce que Othman & Moavias étoient de la Maison d'Ommiah. Ces deux Sectes se maudissent réciproquement.

auteurs des calamités publiques. Chacun des Conjurés choisit sa victime, & quoique les trois personnes qu'on vouloit immoler habitassent pour lors des endroits différens *, il fut décidé qu'on leur arracheroit la vie le même jour & à la même heure. Les auteurs de ce procédé se hâterent de l'exécuter. Celui qui s'étoit chargé de faire périr Moavias, lui perça les reins d'un coup d'épée. On arrêta l'assassin, qui montra devant ses Juges cette fermeté audacieuse qu'inspire ordinairement le fanatisme. La blessure de Moavias ne se trouva pas mortelle, & on vint à bout de le guérir. Le Gouverneur d'Egypte fut encore plus heureux. Une méprise qui coûta la vie à un Iman, la sauva en même tems à Amrou. Il n'y eut qu'Ali qui ne se put dérober à la mort. Cet infortuné Calife vit trancher ses jours par un assassinat, & il laissa la dignité Souveraine à ce Moavias dont l'ambition avoit allumé le feu de la guerre civile.

L'Histoire des Arabes nous fournit encore plusieurs autres conjurations. On

* Ali étoit à Couffah, Moavias à Damas, & Amrou à Alexandrie.

y voit Montasser, fils du Calife Motavakel, former l'horrible dessein d'assassiner son pere. Il est vrai que celui-ci s'étoit rendu odieux par ses cruautés; mais un fils, quelques raisons qu'il ait de se plaindre, ne doit jamais se révolter contre l'auteur de ses jours. Montasser, fermant les oreilles à la voix de la nature, se joignit à quelques Arabes mécontens, & consentit à la mort de son pere & de son Roi. On n'attendit plus que des circonstances favorables; elles se présenterent bientôt. Un jour que le Calife faisoit la débauche avec quelques-uns de ses courtisans, les Conjurés entrerent dans la salle du festin, poignarderent Motavakel, Fatah, son Visir, & toutes les personnes qui voulurent faire résistance. Le cruel Montasser se rendit dans le lieu où venoit de se passer cette sanglante tragédie, demanda en combien de morceaux * on avoit mis le corps de son pere, & dit froidement que ce qui ve-

* Matavakel raconta un jour que dans un songe où il crut voir Ali, il avoit reçu sept coups de fouet. Montasser conclut de-là que le corps de son pere seroit partagé en sept quartiers. On trouva réellement que le cadavre du Calife avoit été mis en sept morceaux.

noit d'arriver étoit une juste punition du Ciel. Ce fils dénaturé ne jouit qu'un an du fruit de sa révolte & de son parricide.

Un des meilleurs Calife qu'ayent eu les Arabes, fut Mothadi qui régnoit ver l'an 870. Les belles qualités de ce Prince ne le mirent pas à couvert des conjurations. Sa fermeté d'ame ne servit qu'à le précipiter du Trône. Bankial, un des principaux Officiers de la Milice Turque, ayant commis une faute capitale, Mothadi le fit arrêter, & résolut de le punir sévérement, afin d'inspirer de la crainte aux troupes, & de les contenir par-là dans le devoir. Aussi-tôt que les Turcs eurent appris qu'un de leurs Officiers étoit en prison, ils vinrent en tumulte au Palais, & demanderent qu'on remît le coupable en liberté. Cette sédition hâta la mort de Bankial; on lui coupa la tête, qu'on jetta au milieu des mutins. Ils entrerent alors en fureur, & résolurent de se porter aux derniers excès de la vengeance; ils eurent bientôt forcé les portes du Palais. Le Calife, ayant l'Alcoran pendu à son cou, avança l'épée à la main contre les rebelles. Malgré le courage qu'il fit paroître en

cette occasion, il tomba au pouvoir des séditieux, qui le traiterent avec la derniere indignité. Ils l'accablerent de coups, pour le contraindre à donner la démission du Califat; mais il ne vouloit perdre sa dignité qu'avec la vie. Un coup de poignard le délivra enfin des mauvais traitemens qu'il essuyoit d'une soldatesque insolente *.

J'ai joint ces Conjurations à celle d'Aiesha contre Ali pour ne pas faire différens articles qui n'auroient pas une étendue assez considérable. J'aurai souvent occasion de suivre la même méthode. Ce qu'on vient de lire, est tout ce que l'Histoire des Arabes contient de plus curieux en matiere de Conjurations.

* Ce fut un des parens de Bankial qui tua le Calife.



CONJURATION DE MICHEL LE BEGUE.

CONTRE LEON L'ARMÉNIEN.

LOrſqu'un Souverain peut compter une longue ſuite d'illuſtres aïeux qui lui ont tranſmis ſucceſſivement leur autorité, il n'a gueres de révoltes à craindre de la part de ſes ſujets, à moins qu'il n'abuſe exceſſivement de ſon pouvoir. Mais les peuples n'obéiſſent pas volontiers à un homme que l'obſcurité de ſon origine condamnoit à vivre éternellement dans la ſoumiſſion & la dépendance. Auſſi depuis que les armées Romaines ſe furent arrogés le droit de choiſir leurs Empereurs, & d'aller quelquefois les chercher dans les plus viles conditions, l'éclat du Diadême n'inſpira plus alors ce reſpect qui nous porte à regarder les Princes de la terre comme les images de la Divinité : quand on voyoit tous les jours des hommes de la plus

baſſe naiſſance s'élever à l'Empire, chacun ne pouvoit-il pas eſpérer de parvenir à ce rang ſuprême ? Il ne s'agiſſoit, pour réuſſir, que d'employer à propos les perfidies & les aſſaſſinats. Voilà la ſource de tant de conjurations qu'on vit ſe former à Conſtantinople. Cette ville étoit un théâtre qui préſentoit continuellement aux yeux du peuple les plus terribles cataſtrophes. Il étoit rare de voir un Empereur finir tranquillement ſes jours ſur le Trône, & tranſmettre ſa puiſſance à un ſucceſſeur légitime. On en a déja vu un exemple dans la révolte de Phocas. Je ne rapporterai pas tous les autres traits que nous fournit l'Hiſtoire Bizantine; je choiſirai les plus frappans, & je commence par la Conjuration de Michel le Begue.

Leon l'Arménien, ſurnommé l'Apoſtat, n'étoit parvenu à l'Empire qu'à force de perfidies & de trahiſons. Il commandoit les armées Romaines dans le tems que Michel Rangabe occupoit le Trône des Céſars. L'Empire étoit alors en guerre contre les Bulgares, & il eut été facile à l'Empereur, qui vint ſe mettre à la tête des troupes, de remporter une victoire complette

ſur ſes ennemis. Mais Leon avoit deſſein de lui faire perdre la bataille, & il y réuſſit. Michel Rangabe, après ſa défaite, ſe rendit à Conſtantinople, & laiſſa les débris de ſon armée au perfide Arménien, contre lequel il ne formoit pas le moindre ſoupçon. Le Général Romain ſongea auſſi-tôt à profiter des circonſtances. Il repréſenta aux troupes, par le moyen de ſes émiſſaires, que l'origine de tous leurs malhéurs, étoit d'avoir pour Maître un Prince lâche, foible, ſans habileté, & qui ſe laiſſoit entierement gouverner par l'Impératrice. On inſinuoit enſuite aux Soldats, qu'il n'y avoit qu'un homme tel que Leon, qui pût effacer l'affront que venoit d'eſſuyer l'Empire.

Il n'en fallut pas davantage pour ſoulever les troupes que la honte de leur défaite avoit fort indiſpoſées contre l'Empereur. Elles ſe rendirent en tumulte devant la tente de Leon, & lui offrirent la dignité Impériale. L'ambitieux Arménien feignit de ne pas vouloir ſe charger d'un ſi peſant fardeau, & il attendit qu'on lui eut fait une eſpece de violence pour monter ſur un Trône qui faiſoit depuis longtems l'unique objet de ſes deſirs. Mi-

chel le Begue qui, bientôt après, lui enleva la Couronne, se montra pour lors un des plus zélés partisans de l'Usurpateur. Les Soldats conduisirent à Constantinople leur nouveau Souverain, qui se mit solemnellement en possession de l'Empire. Les Romains n'eurent point de guerre à soutenir pendant tout le cours de son regne. Ils n'en furent pas plus heureux. Car de quelle félicité peut-on jouir sous un Prince superstitieux, sombre & cruel? Tel fut Léon l'Arménien. Un de ses premiers soins, après son élévation à l'Empire, fut de changer tous les principaux Officiers que son prédécesseur avoit mis en place. Dans la distribution de ses faveurs, il n'oublia pas Michel le Begue qu'il regardoit comme un de ses plus fideles sujets. Mais un Usurpateur doit-il compter jamais sur la fidélité d'un homme qui a été capable de trahir son légitime Souverain?

Celui a qui l'Empereur donnoit toute sa confiance, étoit un homme sans principes, sans mœurs & sans Religion. Rien de plus obscur que sa naissance. Pendant sa jeunesse on lui apprit à élever des animaux domestiques. Il n'eut point d'autre éducation, & il ne fut

jamais ni lire ni écrire ; aussi ne pouvoit-il souffrir les savans. On n'admiroit en lui aucune belle qualité, si ce n'est la valeur, dont il fit même un mauvais usage : il fut perfide, ingrat, parjure, ivrogne, impudique, avare & cruel. Voilà sur quel homme l'Empereur se reposoit d'une partie du Gouvernement. Un Maître tel que Leon l'Arménien, méritoit d'avoir un pareil Ministre.

Michel le Begue profita du crédit qu'il avoit à la Cour pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-tems. Quelques moines imposteurs l'avoient assuré à tout hasard qu'il monteroit un jour sur le Trône de Constantinople. Il attendoit avec impatience l'accomplissement d'une prédiction si flatteuse, & il prenoit les moyens les plus convenables pour n'être pas trompé dans ses espérances. Quand il étoit de sang-froid, il se comportoit très-prudemment, & prenoit bien garde de laisser entrevoir ses ambitieux desseins ; mais comme il étoit accoutumé à boire avec excès, son secret ne manquoit pas de lui échapper, lorsque sa tête étoit troublée par les vapeurs du vin. Il parloit alors à tout le monde du projet

qu'il avoit formé de détrôner l'Empereur, & d'épouser l'Impératrice. Leon dans les commencemens ne fit pas beaucoup d'attention à des discours qu'il attribuoit à l'ivresse, & à la vanité d'un homme qui parloit assez volontiers de lui-même en des termes fort avantageux. Cependant comme les amis de l'Empereur lui représentoient continuellement qu'une si grande sécurité pouvoit lui devenir funeste, il se détermina enfin à prendre des mesures pour la conservation de sa Couronne & de sa vie. On arrêta Michel, qui, après avoir été convaincu d'avoir conspiré contre son Souverain, fut condamné à être brûlé vif.

Ce terrible arrêt devoit être exécuté le jour d'avant Noël : déja on conduisoit le criminel au supplice, & l'Empereur vouloit être témoin de cet affreux spectacle. Mais l'Impératrice Theodosie représenta à son époux, qu'il ne convenoit pas de faire mourir un homme la veille d'une si grande fête. Leon eut bien de la peine à se rendre aux instances de son épouse ; mais à la fin, soit par scrupule, soit par égards pour l'Impératrice, il fit ramener Michel dans la prison, & prit les clefs

de la chambre où étoit renfermé le coupable. L'Empereur passa toute la nuit dans des inquiétudes cruelles. Il s'imaginoit voir son ennemi prêt à lui percer le cœur. Plein de ces effrayantes idées, il se leve, se transporte dans la prison, & trouve Michel qui dormoit tranquillement dans un lit très-propre. Un criminel, sur le point de périr par le plus affreux des supplices, n'est guere en état de goûter les douceurs du sommeil. Ce fut la réflexion qui se présenta tout de suite à l'esprit de l'Empereur. Il se douta sur-le-champ qu'on le trahissoit, & il sortit sans avoir éveillé ni le coupable, ni les gardes qui devoient répondre du prisonnier qu'on avoit confié à leur vigilance.

Michel ne tarda pas à être instruit de ce qui venoit d'arriver. Il en fit avertir toutes les personnes qui avoient eu part à sa conjuration, & leur envoya dire, que s'ils ne le délivroient promptement, ils étoient sûrs de périr avec lui. Intéressés à sauver un homme qui paroissoit déterminé à découvrir tous ses complices, ils s'armerent de poignards, entrerent dans la chapelle du Palais, & se jetterent sur l'Empereur pour l'égorger. Leon se

ſauve au pied de l'Autel qu'il tient embraſſé comme un aſyle inviolable ; il appelle en même-tems ſes Officiers à ſon ſecours, & cherche à défendre ſa vie. Malgré tout le courage qu'il fit paroître en cette occaſion, il ne put réſiſter à une troupe d'aſſaſſins qui avoient juré ſa mort. Après avoir perdu le bras droit en ſe défendant, il tomba par terre, & on lui coupa la tête. Les Conjurés s'emparerent enſuite du Palais Impérial, tirerent Michel de ſa priſon, le firent monter ſur le Trône, & alors le peuple & les ſoldats proclamerent Empereur celui qu'ils avoient compté voir périr dans quelques jours au milieu des flammes.

Michel, élevé du bûcher ſur le Trône, prit poſſeſſion de l'Empire, & le premier uſage qu'il fit de ſa puiſſance, fut de reléguer dans un Monaſtere l'Impératrice Theodoſie, à laquelle il avoit de ſi grandes obligations. On pourroit, avec quelque fondement, ſoupçonner cette Princeſſe d'être entrée dans le complot des Conſpirateurs. On ne doit pas la plaindre alors d'avoir éprouvé les effets de la plus noire ingratitude.

Les habitans de Conſtantinople n'eurent pas lieu de s'applaudir d'avoir

changé de Maître ; ils trouverent dans Michel le Begue un Tyran plus cruel encore que Leon l'Arménien. Mais le nouvel Empereur ne lâcha pas d'abord la bride à ses passions, & il chercha dans les commencemens de son regne à se concilier l'affection des peuples. Michel en se révoltant contre son Maître, venoit de donner un exemple qui ne tarda pas à être suivi. Un Officier de grande réputation, appellé Thomas, ayant appris ce qui venoit d'arriver à Constantinople, résolut de venger la mort de Léon l'Arménien son bienfaiteur. L'Officier dont je parle étoit en état de former une pareille entreprise ; car il se trouvoit pour lors à la tête des plus belles Légions de l'Orient. Ce fut moins la reconnoissance que l'ambition qui le détermina à se révolter contre l'Usurpateur. Thomas, qui commandoit une puissante armée, n'eut pas de peine à se rendre maître des principales Provinces de l'Asie. Il sut attirer dans son parti les Sarrasins, qui étoient les plus formidables ennemis de l'Empire. Se voyant alors en état de soutenir son audacieuse démarche, il prit le titre d'Empereur, se fit couronner à Antioche, battit la flotte de

Michel le Begue, & vint assiéger la Ville Capitale. Cette derniere entreprise, qui n'eut pas un succès heureux, obligea le rebelle à se retirer dans la Thrace, & ensuite à Andrinople. Cette place ne put résister aux troupes Impériales. Thomas fut pris & empalé. Avant qu'il eut rendu les derniers soupirs, on lui coupa la tête, les bras, les jambes, & on mit sur un âne le reste de son corps pour le faire voir à toute l'armée. Ces tragiques spectacles étoient communs dans une ville où les fréquentes révoltes conduisoient sur le Trône ou sur l'échafaud.



CONJURATION D'ALEXIS COMNÈNE

CONTRE NICEPHORE BOTANIATE.

TOUS les Conſpirateurs n'ont pas été des ſcélérats. On a vu des hommes naturellement vertueux, que la néceſſité de défendre leur vie a contraints quelquefois de ſe révolter contre leur Souverain. Alexis Comnène va nous en fournir un exemple. Ce jeune héros fut long-tems le plus ferme appui du Trône des Céſars. Dans une bataille que ſon frère Iſaac perdit contre les Turcs ſous l'Empire de Michel Ducas, Alexis fit des prodiges de valeur, & ſauva le camp des Romains. Les ſoldats le regardoient comme leur libérateur, & le combloient de juſtes éloges. Cependant il ſe vit, dès ce jour même, abandonné par la plus grande partie des troupes qui craignoient encore plus l'ennemi, qu'elles n'eſtimoient ce vaillant Capi-

taine. Alexis, n'ayant pu venir à bout de rallier ces lâches déserteurs, jugea à propos de se retirer dans la ville de Gabadonie, où il arriva tout couvert de sang. Il y fut reçu comme le méritoit un homme qui s'étoit comporté en héros, & il ne tarda pas à prouver qu'il en avoit les sentimens. Tandis qu'il s'essuyoit le visage, on lui présenta un miroir. » Me prenez-vous, dit le brave » Comnène, pour une femme idolâtre » de sa figure? Un militaire ne doit » chercher d'autres ornemens que ses » armes, ni d'autres délices que la fru- » galité & l'abstinence. »

L'Empereur Michel Ducas, qui étoit un Prince foible, indolent, sans cœur & sans génie, fut souvent sur le point de se voir enlever sa Couronne. Les Comnènes qui n'éprouverent presque de sa part que des ingratitudes, furent ses principaux défenseurs. Mais ils ne purent empêcher Nicephore Botaniate de détrôner Michel Ducas. On fit prendre à ce dernier l'habit monastique, & quelque tems après, il fut sacré Archevêque d'Ephese. Il n'étoit, je crois, pas plus propre à conduire une Eglise, qu'à gouverner un Empire. Nicephore étant parti pour se rendre à Constantinople,

Alexis alla au-devant du nouvel Empereur, qui le reçut avec assez d'indifférence. Comnène ayant remarqué la froideur de Nicephore, lui dit : « Seigneur, la fidélité que je devois au » Prince dont vous occupez la place, » m'a empêché de venir plutôt vous » rendre mes hommages. Michel Ducas régnoit encore, & tandis qu'il a » été sur le trône, j'ai rempli les devoirs d'un sujet fidele ; vous ne devez » pas m'en faire un crime. La maniere » dont je me suis comporté envers votre prédécesseur, sera le modèle de » la conduite que je tiendrai à votre » égard. En toute occasion je vous donnerai des preuves de mon zèle, aux » dépens même de ma vie. » Les protestations d'Alexis Comnène étoient alors sinceres. Si dans la suite il fut rebelle, on ne doit s'en prendre qu'à Nicephore, qui força ce vertueux citoyen à devenir criminel.

L'Empereur eut bientôt lieu de connoître qu'Alexis ne lui avoit pas fait de vaines promesses. Brienne, qui s'étoit révolté contre Michel Ducas, persista dans sa rebellion, lorsque Nicephore fut parvenu à l'Empire. On chargea Alexis Comnène de soumettre ce sujet

rebelle. L'entreprise étoit difficile. Brienne avoit un puissant parti, & ne le cédoit à personne en courage. Comnène étoit le seul adversaire qu'on pût lui opposer. Ces deux braves Capitaines en vinrent aux mains. Alexis fut vainqueur. On creva les yeux à Brienne, & on le mit par-là hors d'état de rien entreprendre contre ses Souverains.

A peine cette révolte fut-elle éteinte, qu'il s'éleva une autre Faction presque aussi dangereuse. Basilace étoit le Chef de ce nouveau parti. L'Empereur s'adressa encore à Alexis Comnène qui attaqua les rebelles, & remporta sur eux une victoire complette. Basilace fut traité aussi rigoureusement que Brienne. Le héros qui venoit de rétablir la tranquillité dans l'Empire, rentra à Constantinople, au milieu des acclamations de tous les habitans, & quelques jours après, il fut proclamé César. Ce titre occasionna des troubles & des divisions qui mirent la vie de Comnène en danger, & qui le déterminerent à suivre l'exemple des rebelles, dont il avoit été jusqu'alors le plus redoutable fléau.

Qu'un Souverain est à plaindre lors-

qu'il donne sa confiance à d'indignes favoris qui, pour conserver leur crédit, cherchent à rendre suspectes toutes les personnes dont le mérite leur fait ombrage ! Borille & Germain, Scytes de nation, étoient alors tout-puissans à la Cour de Constantinople : craignant de se voir supplanter par Alexis Comnène, ils employerent toutes sortes d'artifices pour le perdre dans l'esprit de l'Empereur. Le jeune héros qu'on vouloit sacrifier, découvrit bientôt le dessein de ses ennemis. Il eut recours à l'Impératrice, qui lui donna en cette occasion, des preuves de la plus tendre amitié, & puis l'adopta pour son fils, du consentement même de l'Empereur. Les deux favoris n'en devinrent que plus ardens à persécuter un homme qu'ils craignoient d'avoir un jour pour Maître, & ils firent tous leurs efforts pour persuader à l'Empereur qu'Alexis & Isaac Comnène tramoient de noirs desseins contre sa personne. Nicephore, que la vieillesse rendoit soupçonneux, ajouta foi aisément à de pareils discours, & pour ôter aux Comnènes toute espérance de monter sur le trône, il déclara qu'un de ses parens, nommé Sinadene, seroit son successeur.

Alexis ſe voyoit par-là exclus d'un rang auquel ſon titre de Céſar lui donnoit lieu de prétendre. Comme il craignoit qu'on n'attentât à ſa liberté, & peut-être même à ſes jours, ſon frere & lui convinrent de ne plus aller enſemble au Palais, de peur d'être arrêtés tous deux en même-tems. Alexis ne ſe contenta pas de prendre de pareilles précautions, il eut recours à des moyens plus sûrs & moins légitimes, pour mettre ſa vie en sûreté. Pendant la nuit, il alla trouver Pacurien, qui commandoit alors les troupes Romaines, & lui expoſa ſa ſituation. » S'il faut » mourir, ajouta Comnène, j'aime » mieux périr les armes à la main, que » de me laiſſer égorger comme un eſclave. Je veux bien vous ſervir, lui répondit Pacurien; mais ſi je vois que vous » balanciez à prendre votre parti, j'irai » moi-même vous dénoncer à l'Empe» reur. » Alexis promit d'agir avec promptitude, & s'en retourna enſuite à Conſtantinople. Il en ſortit la nuit ſuivante avec ſon frere pour ſe rendre à Chiorli, petite ville de Thrace, où étoient les troupes Romaines, commandées par Pacurien. Delaſſene, mere des deux Comnènes, ne pouvant ſui-

vre

vre ſes fils, & ne voulant pas s'expoſer au reſſentiment de l'Empereur, ſe réfugia avec une de ſes belles-filles * dans une des principales Egliſes de Conſtantinople.

Nicephore Botaniate fut bientôt inſtruit de ce qui ſe paſſoit; il aſſembla le Sénat, & après s'être plaint de la fuite des Comnènes, il donna ordre qu'on enlevât leur mere de l'aſyle où elle s'étoit retirée. Delaſſene, ne voulant pas ſortir de l'Egliſe, dit aux Gardes qui vouloient l'arracher du lieu ſaint: » Je ne ſçais pourquoi on veut nous traiter en criminels d'Etat. La conduite » de mes fils ne doit pas les faire ſoupçonner d'une odieuſe révolte : jamais l'Empereur n'a eu de plus fideles Sujets, & en toute occaſion ils » ont été prêts à répandre leur ſang » pour la défenſe de leur Maître. Il » eſt vrai qu'ils ſe ſont retirés de la » Cour; mais dans quel deſſein? c'eſt » pour ſe ſouſtraire à la fureur de deux » indignes favoris qui cherchent depuis long-tems à les faire périr. Mes » fils attendent un moment favorable » pour informer Nicephore de la mé-

* La femme d'Iſaac Comnène.

» chanceté de leurs ennemis, & pour » implorer sa justice. » Saisissant ensuite la porte de l'Eglise, Delassene s'écria : » Il faudra me couper les » mains, avant qu'on m'arrache de ces » lieux, à moins que l'Empereur ne » s'engage à me conserver la vie. » Nicephore lui donna toutes les assurances qu'elle souhaitoit, & lorsqu'il eut cette Princesse en son pouvoir, il la fit enfermer avec plusieurs autres personnes qu'on soupçonnoit d'avoir part à la conjuration.

Les soldats paroissoient bien disposés en faveur d'Alexis Comnène, & on ne cessoit de les exhorter à la révolte. » Qu'attendez-vous, leur disoit- » on, à vous déclarer pour un homme » dont vous connoissez le courage & » les vertus ? où trouverez-vous quel- » qu'un plus digne de posséder l'Em- » pire ? Celui qui aspire en ce jour à » l'honneur de gouverner les Romains, » est ce brave Comnène qui s'est signalé » par tant de victoires, qui a été le té- » moin de votre valeur, & qui se fera » un plaisir de vous accorder des récom- » penses proportionnées à vos servi- » ces. » Excités par de semblables discours, les gens de guerre alloient pro-

clamer Alexis Empereur ; mais ils ne voulurent pas irriter le peuple qui penchoit pour Isaac Comnène. Cette opposition de sentimens auroit peut-être occasionné bien des troubles, si ces deux Prétendans avoient eu moins de grandeur d'ame. Il n'y eut entre Alexis & son frere que des combats de générosité. Ils vouloient réciproquement se céder l'Empire, & l'amitié fraternelle triompha alors de l'ambition. Isaac déclara en présence de toute l'armée, qu'il renonçoit à la Couronne, & il pria en même tems le peuple & les soldats de réunir leurs suffrages en faveur d'Alexis. Après une démarche si généreuse, il s'approcha de son frere & lui mit les brodequins de pourpre *. Les Romains alors ne délibérerent plus, & Alexis fut proclamé Empereur. Un procédé si noble de la part des deux freres, dut bien étonner un peuple qui étoit accoutumé depuis long-tems à voir le Trône des Césars souillé par des assassinats, & quelquefois par d'affreux parricides.

La trahison de quelques soldats qu'on

* Les brodequins de pourpre étoient un des principaux ornemens Impériaux.

avoit corrompus à force d'argent, rendit Alexis maître de Constantinople. Cette malheureuse Ville, théâtre de tant de sanglantes tragédies, fut livrée au pillage, & on y commit toutes sortes d'excès. Il n'y eut cependant pas de sang répandu, parce que les habitans se laisserent enlever leurs biens, sans faire la moindre résistance. Nicephore Botaniate, se voyant au pouvoir des rebelles, envoya à Alexis un Député qui parla de la sorte. » L'Empe-
» reur est vieux & n'a point d'enfans;
» pour terminer toute contestation, il
» consent de vous adopter, & s'engage
» à acquitter toutes les promesses que
» vous avez pu faire aux soldats qui
» se sont attachés à votre fortune. Ni-
» cephore, content du titre d'Empe-
» reur, des ornemens de cette dignité,
» & de l'appartement qu'il occupe dans
» le Palais, vous abandonnera entie-
» rement l'administration des affaires, &
» le soin du gouvernement. » Ces propositions étoient fort raisonnables, & Alexis les auroit acceptées, sans la crainte de déplaire à George Paléologue. Celui-ci s'adressant au Député, lui dit:
» On n'auroit peut être pas rejetté les
» offres de votre Maître avant la prise

» de Conſtantinople. Dites à Botaniate
» qu'étant âgé, foible & infirme com-
» me il eſt, il faut qu'il deſcende du
» Trône & qu'il ſonge à ſe procurer
» une tranquille retraite, pour y paſſer
» le reſte de ſes jours. »

Le Patriarche de Conſtantinople conſeilla auſſi à l'Empereur de céder de bonne grace une Couronne qu'il ne pouvoit plus conſerver. Nicephore s'y détermina enfin, & ſe retira au Monaſtere de Periblete, où il prit l'habit Religieux. Quelques-uns de ſes amis lui ayant demandé comment il ſupporteroit ce changement d'état, il répondit froidement que l'abſtinence des viandes l'incommoderoit peut-être, mais que le reſte ne lui feroit point de peine. Il faut être ſans paſſions, ou avoir beaucoup de philoſophie, pour ne pas ſentir plus vivement la différence qu'il y a entre l'état d'un Moine & celui d'un Empereur.

Alexis ſoutint ſa réputation ſur le Trône, & ſes vertus firent oublier le titre odieux d'Uſurpateur. Dès le commencement de ſon regne, il eut à ſoutenir de rudes guerres qu'il termina preſque toujours heureuſement. On forma plus d'une fois des complots

contre sa vie, & jamais il ne fit couler le sang des coupables. Deux Officiers, nommés Ariebe & Umpetropule, furent les premiers qui attenterent aux jours du meilleur de tous les Princes. Leur conjuration fut découverte; Alexis se contenta de les punir par la confiscation de leurs biens. Ce trait de clémence qui devoit lui concilier tous les cœurs, n'empêcha pas Nicephore Diogene de former une criminelle entreprise. Lorsqu'il eut trouvé un certain nombre de personnes capables de le seconder, il leur communiqua ses ambitieux projets. L'Empereur fut bientôt instruit de ce qui se tramoit contre sa personne; il fit venir les Conjurés, & les exhorta à demeurer fideles au Prince & à la patrie. Nicephore vit bien que le complot étoit découvert: loin de changer de sentiment, il chercha à grossir le nombre des conspirateurs, séduisit plusieurs Officiers, & gagna les principaux membres du Sénat.

Alexis Comnène étoit alors occupé à réduire un certain Bolcan, natif de Dalmatie, qui, avec une troupe de brigands, ravageoit les frontieres de l'Empire. Nicephore Diogene, qui

étoit aussi de cette expédition, plaça dès la premiere nuit sa tente auprès de celle de l'Empereur. On soupçonna que ce n'étoit pas sans dessein; quelques Officiers fideles prierent leur Maître de se tenir sur ses gardes, & d'éloigner de lui un homme dont la fidélité étoit plus que suspecte: » Non, dit » Alexis, il ne faut pas donner à Nice- » phore le prétexte qu'il cherche pour » se soulever. S'il fait éclater ses mau- » vais desseins, il en sera seul coupa- » ble devant Dieu & devant les hom- » mes. » Cet excès de sécurité pensa devenir funeste à l'Empereur. Sur le milieu de la nuit, le Chef des Conjurés entra un poignard à la main dans le pavillon où Alexis étoit couché. Un domestique, qui éventoit le lit pour rafraîchir l'air, empêcha Nicephore d'exécuter son barbare dessein. L'Empereur apprit à son reveil le péril auquel il avoit été exposé, & se contenta de prendre plus de précautions qu'à l'ordinaire. Nicephore ayant fait de nouvelles tentatives qui ne réussirent pas plus que les premieres, il fut enfin arrêté, & Adrien Comnène * eut ordre

* Il étoit frere de l'Empereur.

de lui faire avouer les motifs de ſa révolte & le nom de ſes complices.

On employa d'abord la douceur pour engager le coupable à faire l'aveu de ſon crime. Ce moyen n'ayant pas réuſſi, on eut recours à la queſtion. Nicephore n'en pouvant ſoutenir les douleurs, promit de tout déclarer. Il tint parole, & on envoya ſes dépoſitions à Alexis, qui fut conſterné en voyant que les principaux Seigneurs de ſa Cour avoient trempé dans la conjuration. » Qui a donc pu, s'écria l'Em» pereur, retenir le bras de Nicepho» re ? Si des Conſpirateurs ſi puiſſans » demeurent réunis, toutes les for» ces de l'Empire ne ſuffiront pas » pour mettre ma perſonne en ſûreté. » Sous un Prince moins humain qu'Alexis Comnène, Conſtantinople auroit vu couler le ſang de ſes plus nobles Citoyens. L'exil fut la ſeule punition à laquelle les principaux coupables furent condamnés. L'Empereur aſſembla le reſte des complices & leur dit : » Lorſque la Providence m'éleva ſur le » Trône des Céſars, j'allai chercher » Nicephore dans l'obſcurité d'un cloî» tre, & je le traitai avec autant d'é» gards que s'il eût été mon proche pa-

» rent. Il n'a répondu à mes bienfaits » que par la plus noire ingratitude. » J'ai dissimulé tous les complots qu'il » a formés contre moi, & ma modéra- » tion n'a pu arrêter le cours de ses » perfidies. Je sais que plusieurs d'en- » tre vous se sont laissés séduire. Je » leur pardonne; & j'espere qu'ils ne » manqueront plus désormais à la fidé- » lité qu'ils doivent à leur Souverain. » J'ai puni Nicephore, & je ne pous- » serai pas plus loin les effets de ma » vengeance. » Cependant, le même jour, on creva les yeux au Chef des conjurés; mais on ne sait si ce fut par ordre de l'Empereur. Ce qui donne lieu d'en douter, c'est qu'Alexis Comnène n'oublia rien pour adoucir la situation de Nicephore. Celui-ci eut cependant encore l'audace de proposer à plusieurs personnes un projet de révolte, qu'il offrit de soutenir de ses conseils. L'Empereur en fut instruit, & continua de faire du bien au plus cruel de ses ennemis.

Les inquiétudes & les allarmes ne sont pas le partage des seuls Tyrans. Jamais Souverain ne fut moins tranquille sur le Trône qu'Alexis Comnène. Il eut à craindre pendant toute sa vie

les attentats d'un peuple dont il travailloit continuellement à faire le bonheur. Nous allons encore rapporter quelques exemples qui prouvent la bonté de ce Prince, & la méchanceté de ses Sujets. Un soldat eut l'impudence de se faire passer pour Leon *, fils de Romain Diogene, autrefois Empereur de Constantinople. Personne n'ignoroit que Leon avoit été tué dans une bataille. Aussi l'imposteur, pour donner quelque vraisemblance à sa fourberie, disoit qu'une blessure dangereuse l'avoit fait laisser parmi les morts, mais qu'il avoit eu le bonheur de se guérir. Il se trouva des hommes assez simples pour ajouter foi à de pareils discours, & le prétendu Prince se fit un nombre considérable de partisans. L'Empereur, après l'avoir averti plusieurs fois de ne pas abuser plus long-tems de la crédulité des Peuples, le relégua à Chersonne, & le fit enfermer dans une étroite prison. L'imposteur vint à bout de se sauver, & se retira chez les Comanes ** qui le pro-

* Il étoit frere de ce Nicephore Diogene qui avoit conjuré contre Alexis.

** Les Comanes étoient des Scythes fort cruels, & qui se nourrissoient quelquefois de chair humaine.

clamerent Empereur. Le faux Leon, à la tête de ces peuples barbares, passa le Danube, força plusieurs places, & fit le siége d'Andrinople. Les habitans de cette ville firent souvent des sorties vigoureuses, qui causerent à la vérité beaucoup de dommage à l'ennemi, mais qui affoiblirent considérablement la garnison. La Place étoit sur le point de se rendre, lorsqu'un Officier de l'armée impériale se chargea d'enlever l'imposteur. Cette entreprise réussit heureusement. Il ne fut pas difficile alors de vaincre les Comanes qui n'avoient plus personne pour les commander. On en fit un horrible carnage, & Alexis revint à Constantinople chargé d'un butin immense qu'il distribua à ceux qui s'étoient le plus signalés dans cette expédition. On se contenta de crever les yeux à l'imposteur, qui venoit d'occasionner cette guerre sanglante; punition trop légere pour un si grand crime.

Alexis Comnène traita encore moins rigoureusement quatre freres nommés les Anemades, qui avoient conspiré contre lui. Tous leurs complices furent condamnés à un exil perpétuel & à la perte de leurs biens. L'Empereur vou-

lui d'abord qu'on usât d'une plus grande févérité à l'égard des chefs de la conjuration. Il ordonna qu'après leur avoir rasé la tête & arraché la barbe, on les promenât dans toutes les rues de Constantinople, & qu'on leur crevât ensuite les yeux. L'épouse & la fille de l'Empereur intercéderent pour les coupables, & obtinrent qu'on n'exécuteroit pas le dernier article de la sentence : mais les Anemades perdirent la liberté. On les chargea de chaînes, & ils furent enfermés dans une tour. Telles furent les diverses conspirations qu'on forma contre un Prince digne de régner sur des peuples plus vertueux. Une attaque de goutte enleva Alexis Comnène * dans la soixante-dixieme année de son âge. Ce fut un des plus grands hommes qui ayent occupé le Trône de Constantinople. Il étoit bien fait, & d'un tempérament fort & robuste. Sa figure inspiroit tout-à-la-fois le respect & l'amour. Personne ne possédoit dans un degré plus éminent les vertus guerrieres ; &, si l'Empire n'eût pas été si fort affoibli, quand il en prit possession, il auroit pu le rétablir

* Alexis régna 37 ans, 4 mois & 13 jours.

dans son ancienne splendeur. Si par nécessité il chargea quelquefois ses Sujets d'impôts, on peut assurer qu'il n'employa ses finances que pour le bien de l'Etat. Rien n'égaloit son zèle pour la Religion, & il travailla continuellement à la faire fleurir, non-seulement dans l'Empire Romain, mais encore dans les pays étrangers. Ce Prince fut aussi le protecteur des gens de lettres, & il cultiva les sciences. Il avoit beaucoup d'esprit & s'exprimoit avec autant de facilité que de noblesse. Je ne parle point ici de son humanité, dont il donna tant de preuves pendant tout le cours de son regne. En un mot, il fit oublier, par mille vertus, le crime de son usurpation.

Alexis eut pour successeur son fils aîné Jean Comnène, qui marcha sur les traces de son pere, & qui, comme lui, vit plus d'une fois sa vie en danger, par la perfidie de quelques-uns de ses Sujets. Il n'y avoit qu'un an qu'il étoit sur le Trône, lorsque ses plus proches parens tâcherent de l'en faire descendre. Les conjurés, qui avoient gagné les Gardes du Prince, devoient entrer la nuit dans le Palais, & assassiner l'Empereur pendant son sommeil. La timidité de

Brienne, qui étoit le Chef des conſpirateurs, empêcha l'exécution de cet affreux projet. Jean Comnène ſuivit les maximes de ſon pere dans la punition des coupables; c'eſt-à-dire, qu'il ne les fit point mourir, & qu'il ſe contenta de confiſquer leurs biens. Cependant l'Empereur ſçachant que ſa ſœur, Anne Comnène *, avoit eu plus de part que perſonne à la conſpiration, il dit: » On a renverſé l'ordre de la nature » à mon égard. Mes parens ſont mes » plus cruels ennemis, & je n'ai trou» vé de véritables amis que parmi des » étrangers. Il eſt donc juſte que ceux» ci ſentent les effets de ma reconnoiſ» ſance; c'eſt pourquoi je veux que l'on » porte chez Axuque les meubles & les » richeſſes de ma ſœur. »

Cet Axuque, qui étoit le favori du Prince, ne voulut jamais accepter un pareil préſent. » Je conviens, dit-il à » ſon Maître, que l'ambition a rendu » votre ſœur criminelle; mais ſa révolte » vous donne-t-elle le droit de commet» tre une injuſtice? Laiſſez lui ſes tré-

* Anne Comnène étoit l'épouſe de ce Brienne que les Conjurés vouloient mettre ſur le Trône.

» fors, & ne la privez pas d'un bien
» qui lui appartient légitimement. Le
» noble ſang qui coule dans ſes vei-
» nes, lui ſera bientôt ſentir la faute
» qu'elle a commiſe. Ne puniſſez cette
» Princeſſe qu'en l'accablant de bien-
» faits. Voilà comment un Monarque
» tel que vous doit ſe venger. Pour moi,
» je vous déclare que je ne conſenti-
» rai jamais à m'enrichir aux dépens
» des malheureux. » Une pareille gé-
nérofité eſt bien rare parmi les Favoris
des Rois. L'Empereur donna de grands
éloges au déſintéreſſement d'Axuque,
& ſe ſut bon gré d'avoir donné ſa
confiance à un homme qui penſoit ſi
noblement.

Iſaac Comnène, qui avoit toujours
témoigné un tendre attachement pour
l'Empereur ſon frere, changea tout-à-
coup de ſentimens, & chercha à lui
ravir la Couronne. Mais cette conju-
ration n'eut pas de ſuites funeſtes,
parce que perſonne ne voulut ſecon-
der Iſaac dans ſes ambitieux projets.
Quoique l'Empereur fut bien inſtruit
de toutes les démarches de ſon frere,
il ne lui en témoigna aucun reſſenti-
ment, & continua d'avoir pour lui les
mêmes égards. Ce fut le dernier com-

plot qu'on forma contre la vie d'un Prince qui illuſtra l'Empire par ſes conquêtes, & la famille des Comnènes par ſes vertus.






CONJURATION D'ANDRONIC

CONTRE ALEXIS II.

JEAN Comnène *, étant sur le point de mourir, assembla ses parens, ses amis, & les principaux Officiers des troupes. Il leur présenta Manuel, le plus jeune de ses fils, & le déclara son successeur. La harangue que fit l'Empereur en cette occasion est remplie des plus beaux sentimens d'humanité. On voit un Souverain qui, après avoir fait le bonheur de ses Sujets pendant le cours de sa vie, cherche encore à les rendre heureux après sa mort. » La » nature, dit-il, à fait naître mes fils » d'un même sang, mais ne leur a pas » donné le même caractere. L'aîné est » sujet à un défaut qui empêche un » Prince de faire usage de sa raison, » qui le rend inaccessible aux plus sa-

* C'est celui dont on vient de parler dans l'article précédent.

» ges conseils, & qui peut plonger les
» peuples dans les plus terribles mal-
» heurs. Le défaut dont je veux parler
» est la colere. On ne peut faire de sem-
» blables reproches à Manuel, le der-
» nier de mes fils. Sa douceur le fera
» aimer de tout le monde, & le rendra
» docile aux avis qu'on voudrà bien lui
» donner. Je l'ai choisi pour mon suc-
» cesseur, sachant que les hommes ai-
» ment beaucoup mieux être conduits
» par la clémence & la modération,
» que par la rigueur & la dureté. »

Ce Manuel Comnène, en faveur duquel on renversa l'ordre ordinaire de la succession, fut ambitieux, dissipateur, perfide & cruel. A l'exception du courage, il n'eut aucune des belles qualités qu'on admira dans ses deux derniers prédécesseurs. Il falloit qu'il eût eu grand soin de cacher ses défauts pendant sa jeunesse, sans quoi son pere n'auroit pas commis une espece d'injustice pour le placer sur le Trône. Alexis & Jean Comnène, qui furent des Princes vertueux, eurent sans cesse à redouter la trahison de quelques-uns de leurs sujets. Manuel fut un Tyran, & il n'y eut que son cousin Andronic qui forma le dessein de lui enlever

la Couronne. C'eſt la ſeule conſpiration qu'il y ait eu ſous le regne d'un Prince qui ne méritoit pas d'être tranquille poſſeſſeur de l'Empire.

Le complot d'Andronic ayant été découvert, on renferma ce conſpirateur dans une étroite priſon, où il reſta fort long-tems; à la fin il eut le bonheur de ſe ſauver, & ne renonça point à ſes ambitieux projets; mais pour les mettre en exécution, il attendit que les circonſtances fuſſent plus favorables. Manuel mourut; l'extrême jeuneſſe d'Alexis III *, ſon ſucceſſeur, facilita les entrepriſes du perfide Andronic, qui trouva le ſecret de juſtifier ſes audacieuſes démarches. Le Palais du nouvel Empereur étoit rempli de jeunes courtiſans parés & parfumés comme des femmes. On ne reſpiroit à la Cour que la volupté, la molleſſe & la débauche; tous ces déſordres fournirent à Andronic un prétexte ſpécieux d'uſurper la ſouveraine Puiſſance. Qui croiroit que le ferment de fidélité qu'un ſujet prête à ſon Maître, dût ſervir à autoriſer la révolte? C'eſt

* Alexis n'avoit que douze ans lorſqu'il monta ſur le Trône.

néanmoins ce qu'on vit arriver alors. Andronic, en jurant d'être fidele à l'Empereur, s'étoit exprimé de la sorte: » Si je vois ou si j'apprends quelque chose qui se trame contre votre gloire » ou contre vos intérêts, je vous en » donnerai avis, & je m'y opposerai » de tout mon pouvoir. » Comme le jeune Empereur étoit environné de gens qui ne songeoient qu'à lui procurer tous les jours de nouveaux plaisirs, au lieu de l'instruire dans l'art de régner, Andronic prétendoit être obligé par son serment, à chasser de la Cour tous ces infâmes corrupteurs, & sur-tout le Protosébaste * qui jouissoit de toute l'autorité Souveraine, & qui en faisoit un fort mauvais usage.

Andronic, qui vouloit régner sous le nom de son maître, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen d'usurper la Couronne, écrivit plusieurs lettres à l'Empereur, au Patriarche de Constantinople,

---

* Ce mot signifie *premier Auguste.* Ce fut le fameux Empereur Alexis Comnène qui créa cette dignité en faveur de Taronite son beau-frere. Celui qui étoit pour lors Protosébaste s'appelloit aussi Alexis Comnène, & étoit des plus proches parens de l'Empereur [illegible]s II.

& aux perſonnes les plus diſtinguées de l'Etat, pour leur témoigner la douleur qu'il reſſentoit des déſordres de la Cour, & pour faire connoître la néceſſité de mettre des bornes à l'autorité du principal Miniſtre. Ces lettres, qui étoient écrites avec beaucoup d'artifice, & qui ne paroiſſoient reſpirer que l'amour du bien public, firent regarder Andronic comme un citoyen plein de zèle, & ſeul capable de remédier aux maux qui déſoloient l'Empire. Auſſi, lorſqu'il partit pour ſe rendre à Conſtantinople, il fut reçu par-tout avec de grands témoignages d'affection. Perſonne ne poſſédoit mieux le talent de ſéduire, & de donner à ſes vices les apparences de la vertu.

Avant qu'Andronic fût arrivé dans la Ville Capitale ; on forma à la Cour une nouvelle conſpiration. Marie Porphyrogenete, ſœur de pere du jeune Empereur, réſolut de renverſer la fortune du Protoſébaſte. Cette Princeſſe attira dans ſon parti les perſonnes du plus haut rang, & comme elle avoit autant d'eſprit que de courage, ce fut elle-même qui forma le plan de la conjuration, & qui y joua le premier rôle.

Le projet fut découvert. Sur-le-champ on arrêta les complices, & on les enferma dans une étroite prison. Marie, qui craignoit un traitement pareil, se retira dans l'Eglise de Sainte-Sophie, criant par-tout qu'elle cherchoit à se soustraire aux fureurs de l'Impératrice Régente & du principal Ministre. Le peuple fut extrêmement touché de la situation d'une jeune Princesse qu'on croyoit exposée aux plus grands périls. Marie, voyant qu'on étoit sensible à ses malheurs, & qu'elle pouvoit espérer du secours de la part des habitans de Constantinople, se comporta avec beaucoup de fierté à l'égard de ses ennemis. Jamais elle ne voulut s'abaisser jusqu'à leur demander grace. Au contraire, elle exigea qu'on mît en liberté tous ses complices, & qu'on chassât honteusement de la Cour le Protosébaste qui déshonoroit la famille Impériale *. Comme elle n'étoit pas en état de donner la loi, on n'eut aucun égard à ses de-

* On étoit persuadé que le Protosébaste étoit l'Amant de l'Impératrice Régente. Celle-ci étoit mere d'Alexis II, belle-mere de la Princesse Marie, & veuve de l'Empereur Manuel, qui l'avoit épousée en secondes nôces.

mandes, & on vouloit même la forcer à sortir de l'Eglise. Tandis qu'on employoit les menaces pour l'intimider, ses partisans levoient des troupes. En peu de tems, la plupart des Citoyens prirent les armes pour sa défense, & environnerent le lieu qui lui servoit d'asyle. Le Protosébaste assembla aussi des Soldats qui vinrent assiéger l'Eglise de Sainte-Sophie. On combattit des deux côtés avec beaucoup de fureur, & il y eut bien du sang répandu. Le Patriarche ménagea un accommodement entre les deux partis, & il fut réglé qu'on ne feroit aucun mal à la Princesse, & qu'on pardonneroit à tous ses complices. On cessa alors de combattre, & on crut que la tranquillité alloit être parfaitement rétablie.

A la Cour il est peu de réconciliations sinceres. L'Impératrice Régente & sa belle-fille, continuerent de se haïr, & chacune d'elles attendoit un moment favorable pour faire éclater ses ressentimens. Marie trouva bientôt l'occasion de se venger. Sous prétexte de faire un voyage à la campagne, elle alla au-devant d'Andronic qui étoit déja en Paphlagonie, & l'exhorta à venir promptement à Constantinople. Il ne

falloit pas de vives inſtances pour le déterminer à prendre ce parti. Mais quoiqu'il ne deſirât rien tant que d'être à portée d'exécuter ces audacieux projets, il avoit grand ſoin de déguiſer ſes ſentimens. On l'entendoit ſans ceſſe déclamer contre la tyrannie de l'Impératrice & du Miniſtre. Il proteſtoit, en preſence de tout le monde, qu'il n'avoit point d'autre deſſein que de rendre la liberté à l'Empereur, & il répandoit même des larmes ſur la triſte ſituation du jeune Prince dont il avoit juré la mort. Peut-on pouſſer ſi loin la diſſimulation ! Par de ſemblables artifices il ſéduiſoit les habitans de toutes les villes qu'il trouvoit ſur ſon paſſage, & il avançoit vers Conſtantinople, à la tête d'une nombreuſe armée.

Le Protoſébaſte envoya des troupes pour l'arrêter dans ſa marche. On en vint aux mains, & Andronic * fut vainqueur. Celui qui commandoit l'armée Impériale fut accuſé d'être d'intelligence avec les ennemis de l'Etat, & on

* Ce Général s'appelloit auſſi Andronic, & étoit parent du Chef des Conjurés.

lui

lui redemanda l'argent qu'on lui avoit fourni pour les frais de la guerre. Ce Général voyant qu'on cherchoit à le perdre, passa avec sa femme & ses enfans dans le camp d'Andronic. Celui-ci approchoit toujours de Constantinople, & les habitans de cette grande Ville ne dissimuloient pas la joie qu'ils ressentoient de le voir si près de leurs murailles. Le Protosébaste prit ses mesures pour résister à un rival si dangereux, & dont il avoit tout à craindre. Toute la Propontide fut bientôt couverte de Galeres qu'il remplit d'Etrangers, parce qu'il n'osoit se fier aux Sujets de l'Empire. Malgré tous les préparatifs qu'il faisoit pour sa défense, il envoya vers Andronic un Député qui promit au rebelle des charges, des dignités & toutes sortes d'avantages, s'il vouloit renoncer à son entreprise; mais toutes ces belles promesses ne l'en détournerent point. » Dites à l'Empe-
» reur, répondit Andronic, que je
» suis prêt à mettre bas les armes,
» pourvu qu'il renvoye son Ministre,
» après lui avoir fait rendre compte
» de son administration. J'exige pa-
» reillement qu'on fasse couper les
» cheveux à l'Impératrice, & qu'on

» la renferme dans un Cloître ». On s'imagina qu'un homme qui vouloit prescrire des loix à son maître, étoit en état de soutenir une démarche si hardie. Rien ne fut plus avantageux au parti d'Andronic. Plusieurs personnes allerent se joindre à lui, & entr'autres Contostéphane, Amiral de la Flotte Impériale.

Alexis se voyant abandonné de ses sujets, résolut enfin de sacrifier le Protosébaste. On arrêta celui-ci, & après l'avoir tourmenté d'une maniere fort cruelle, on le conduisit vers Andronic qui lui fit crever les yeux. Personne ne plaignit le sort d'un Ministre qui n'avoit songé pendant tout le tems de sa faveur qu'à se livrer au plaisir, & à favoriser les mauvaises inclinations de son maître. Andronic n'avoit plus alors de motifs pour continuer la guerre. Mais comme c'étoit l'ambition & non pas l'amour du bien public qui lui avoit fait prendre les armes, il persista dans sa révolte. Contostéphane attaqua par ses ordres la garnison de Constantinopl, & le peuple se déclara tout de suite pour les rebelles. Leur Chef entra dans la Ville, se rendit au Palais Impérial; & pour soutenir son caractère

jusqu'à la fin, il se prosterna aux pieds d'Alexis, les arrosa de ses pleurs, & jura une fidélité inviolable à celui qu'il avoit résolu de faire périr. Quelques jours après, il alla visiter le tombeau de Manuel, pere du jeune Prince qui étoit actuellement sur le Trône. Aussitôt qu'Andronic fut arrivé en ce lieu, il se jetta par terre, répandit un torrent de larmes, & parut pénétré de la plus vive douleur. Tous les assistans furent extrêmement touchés de le voir pleurer un Prince de qui il avoit essuyé des traitemens assez rigoureux. On eut mille peines à l'arracher d'auprès de ce tombeau : » Laissez-moi, disoit-il, » laissez-moi m'entretenir encore avec » cet illustre mort dont le souvenir me » sera toujours cher. « Il prononça en effet quelques paroles qu'on ne put entendre. Quelques-uns des spectateurs qui connoissoient le caractère d'Andronic, ne douterent pas qu'il n'eût vomi dans ce moment des imprécations contre Manuel. Les gens simples, qui se laissent séduire par les apparences, crurent qu'il agissoit sincérement, & donnerent les plus grands éloges à la bonté de son cœur. Cette scène se passa en présence d'Alexis. Il n'avoit pas assez

» la renferme ... les artifices d'un s'imagin... voyoit de si indignes prescr... pour faire réussir plus en ... injustes entreprises.

Andronic se fit nommer tuteur d'Alexis, se chargea de l'administration de l'Empire, & gouverna tyranniquement. Le jeune Empereur n'étoit plus sur le Trône que pour la représentation, & on ne lui laissoit aucun pouvoir. Pour le dégoûter des affaires, on ne cherchoit qu'à favoriser ses voluptueux penchans, & on avoit grand soin d'éloigner de lui toutes les personnes qui auroient pu lui inspirer des sentimens vertueux. L'emprisonnement, l'exil, la mort, étoient le partage de tous les Citoyens qui témoignoient du zèle pour le bien de l'Etat. Andronic développa alors toute la noirceur de son caractère, & ne craignit point de commettre toutes sortes de crimes, lorsqu'ils pouvoient être utiles à ses desseins. Voilà quel étoit le sort de l'Empire entre les mains d'un homme qui n'avoit pris, disoit-il, les armes contre son maître, que pour détruire la tyrannie. A la cruauté Andronic joignit la plus noire ingratitude. Nous avons vu les démarches que fit en sa faveur la Princesse

Marie Porphyrogénete. Au lieu de lui en témoigner de la reconnoissance, on abrégea secrettement ses jours par le poison. C'étoit le moyen ordinaire dont se servoit le Régent pour se délivrer des personnes qu'il n'osoit faire périr par la main des bourreaux. Il agit plus ouvertement à l'égard de la mere d'Alexis. On l'accusa d'avoir conspiré contre l'Etat. Des Juges dévoués au Tyran la condamnerent à mort. L'Empereur son fils signa cet injuste arrêt; & l'Eunuque qui avoit empoisonné la Princesse Marie, étrangla l'Impératrice, & fit jetter son corps dans la mer.

Il ne restoit plus qu'une victime à immoler. C'étoit l'Empereur. Andronic se détermina à renverser la foible barriere qui étoit entre le Trône & lui. Ses créatures représenterent aux principaux citoyens, que pour arrêter les troubles qui agitoient l'Empire, il falloit donner pour Collégue à Alexis un Prince qui fût en état de gouverner. Ces représentations étoient accompagnées de menaces; & il eût été dangereux de ne pas consentir à ce qu'on venoit de proposer. Andronic fut donc proclamé Empereur; & comme si le

bonheur des peuples eût dépendu de son élévation, on se livra pendant plusieurs jours aux transports de la plus vive joie. Après que les réjouissances publiques furent finies, il fit assez connoître qu'il ne vouloit point partager avec un autre l'autorité souveraine. Les Ministres ordinaires de ses fureurs se hâterent de lui rendre le service qu'il attendoit de leur lâche complaisance.

Alexis fut étranglé, & on porta son corps à Andronic, qui dit, en considérant ce triste objet avec un air de mépris : « Ton pere fut un faussaire, ta » mere une débauchée, & toi un im» bécille. » Il garda quelques jours la tête d'Alexis, afin de pouvoir repaître ses yeux d'un si horrible spectacle. Il la fit jetter ensuite dans la mer avec le reste du cadavre. Telle fut la destinée d'un jeune Prince qui, pendant les trois années de son régne, fut esclave de sa mere, de son Ministre, de son Tuteur & de ses plaisirs.

L'ambition d'Andronic étant satisfaite, il suspendit pour quelque tems le cours de ses cruautés. Il se lassa bientôt de cette contrainte, & revint à son humeur sanguinaire. Les peuples qu'il rendoit malheureux perdirent enfin pa-

tience, se souleverent contre lui, & proclamerent Empereur Isaac l'Ange. Andronic, voyant, des fenêtres de son Palais ce soulevement général, jugea à propos de prendre la fuite. Il quitta ses habits Impériaux, & se sauva sur une Galere. Une tempête qui survint l'empêcha de se dérober à la fureur de ses sujets. Il fut arrêté, on le chargea de chaînes, on le conduisit au Palais, & on l'attacha à un poteau. Comme on pouvoit alors l'insulter impunément, il n'y eut point d'outrages qu'on ne lui fît essuyer. Après qu'on lui eut cassé les dents, arraché les cheveux, coupé une main, crevé un œil, on le promena en cet état la tête nue, & le corps seulement couvert d'une mauvaise tunique. Une femme lui versa de l'eau bouillante sur la tête. Il souffrit tous ces cruels traitemens avec beaucoup de fermeté. On le pendit par les pieds dans la place publique, on le mutila honteusement, & on lui enfonça une épée par la bouche, jusqu'aux entrailles. Enfin deux soldats, qui le percerent de plusieurs coups, terminerent sa vie & ses tourmens.

Ce Prince, dont on a dû se former une idée si affreuse, eut cependant des

qualités admirables. Il fut le fléau des gens de Finance, diminua les impôts, fit rendre exactement la justice, abolit la vénalité des charges, n'accorda les emplois qu'au mérite, orna son esprit par l'étude des Belles-Lettres, & se distingua par son courage. En ne voyant que cette partie du tableau, on s'imagineroit que j'ai voulu peindre un bon Prince; Andronic ne fut néanmoins qu'un Tyran. L'ambition le rendit cruel, & lui fit commettre des crimes dont il ne se seroit peut-être jamais rendu coupable, si les droits de la naissance l'eussent élevé sur le Trône.

Isaac l'Ange, successeur d'Andronic, fut un Prince indolent, lâche, voluptueux, efféminé. Il passoit sa vie au milieu d'une troupe de courtisannes, & portoit toujours sur lui une image de la sainte Vierge. Il accabloit ses peuples d'impôts pour faire des aumônes, & pilloit les Eglises pour bâtir des Hôpitaux. Rien, selon lui, ne devoit borner le pouvoir d'un Empereur, & il étoit esclave de ses Ministres. Sans courage, il remporta plusieurs victoires, parce qu'il eut des Généraux habiles, parmi lesquels on doit compter Uranas, qui chercha à lui enlever la Couronne. Le

Général dont on parle fut nommé pour faire la guerre aux Valaches. Il gagna les Troupes Impériales à force d'argent & de promesses, prit les brodequins de pourpre & se fit proclamer Empereur. Au lieu d'aller attaquer les ennemis de l'Etat, il revint à Constantinople, & n'ayant pu séduire les soldats qui gardoient les portes, il résolut d'employer la force ouverte. Ce dernier moyen ne lui réussit pas, de sorte qu'il entreprit de prendre la Ville par famine.

L'Empereur, effrayé du péril auquel il se voyoit exposé, fit faire des processions, & éleva une statue de la sainte Vierge sur les murailles, pour arrêter les assiégeans. Il manda ensuite au Palais un grand nombre de Moines, qui faisoient jour & nuit des prieres pour la conservation d'Uranas. Conrade, homme d'un rare mérite, représenta à l'Empereur que c'étoit des soldats, & non pas des Moines qu'il falloit opposer à un ennemi courageux. Isaac profita de cet avis, & leva dans la Ville environ dix-huit cens hommes. La plus grande partie étoit tirée du corps de la Noblesse. Comme ces nouvelles troupes témoignoient beaucoup d'ardeur, on les conduisit aux ennemis dont elles firent un

bonheur des peuples eût dépendu de son élévation, on se livra pendant plusieurs jours aux transports de la plus vive joie. Après que les réjouissances publiques furent finies, il fit assez connoître qu'il ne vouloit point partager avec un autre l'autorité souveraine. Les Ministres ordinaires de ses fureurs se hâterent de lui rendre le service qu'il attendoit de leur lâche complaisance.

Alexis fut étranglé, & on porta son corps à Andronic, qui dit, en considérant ce triste objet avec un air de mépris : » Ton pere fut un faussaire, ta » mere une débauchée, & toi un im» bécille. » Il garda quelques jours la tête d'Alexis, afin de pouvoir repaître ses yeux d'un si horrible spectacle. Il la fit jetter ensuite dans la mer avec le reste du cadavre. Telle fut la destinée d'un jeune Prince qui, pendant les trois années de son régne, fut esclave de sa mere, de son Ministre, de son Tuteur & de ses plaisirs.

L'ambition d'Andronic étant satisfaite, il suspendit pour quelque tems le cours de ses cruautés. Il se lassa bientôt de cette contrainte, & revint à son humeur sanguinaire. Les peuples qu'il rendoit malheureux perdirent enfin pa-

mérite, se flatterent d'obtenir les premieres dignités de l'Empire sous un autre Prince qui leur seroit redevable de son élévation. Ils profiterent de l'absence d'Isaac, & proclamerent Empereur son frere Alexis. Les principaux Officiers de l'armée eurent part à cette nouvelle conjuration. Dès qu'Isaac eut appris ce qui venoit d'arriver, il perdit entiérement courage. Au lieu de marcher promptement contre les rebelles, il se contenta de faire des signes de croix, & de baiser une petite image de la Vierge. C'est ainsi qu'il savoit allier une dévotion superstitieuse avec un libertinage excessif; preuve certaine d'un foible génie. Tandis qu'il prenoit honteusement la fuite, il fut arrêté & on lui creva les yeux. Il resta en prison jusqu'au tems où il remonta sur le Trône.

Alexis III ne fut qu'un phantôme d'Empereur. Pour s'abandonner plus aisément au faste & au plaisir, il laissa le soin du Gouvernement à Euphrosine son épouse. Cette Princesse avoit beaucoup de pénétration d'esprit & de courage. Ce furent-là ses seules belles qualités. Jamais femme de son rang ne se livra à la débauche avec autant d'in-

décence, & il n'y avoit que son orgueil qui pût égaler la dissolution de ses mœurs. On voit tout d'un coup comment l'Empire devoit être gouverné par une Princesse de ce caractere. On ne doit pas s'étonner par conséquent qu'on ait formé plusieurs conspirations sous le régne d'Alexis III. Cet Empereur fut plus d'une fois sur le point d'être détrôné. Tandis qu'il étoit absent de Constantinople, Jean Comnène entra dans l'Eglise de Sainte-Sophie, prit une Couronne qui étoit suspendue au-dessus du grand Autel, & se fit proclamer Empereur par une troupe de ses complices. S'étant ensuite rendu au Palais Impérial, il se plaça sur le Trône, & distribua les premieres charges de l'Empire aux seigneurs qui l'accompagnoient, tandis que le reste de ses complices parcouroit les rues, & pilloit les maisons des citoyens. Alexis, informé de cette sédition, envoya aussi-tôt ses Gardes qui, pendant la nuit, entrerent dans le Palais, couperent la tête du rebelle, & la porterent à l'Empereur, qui la fit attacher à la voûte de la grande salle où se rendoit la justice. On jetta le cadavre de Jean Comnène hors de la Ville, pour servir de pâture aux chiens & aux oiseaux.

Les fréquentes révoltes qui arriverent sous ce régne, devinrent funestes à tous ceux qui en furent les auteurs ; mais la derniere renversa du Trône Alexis III. Isaac l'Ange, son frere & son prédécesseur, trouva le secret, du fond de sa prison, où on le gardoit assez négligemment, de se préparer les voies pour se mettre en possession de la Couronne. Son fils Alexis se rendit par ses ordres à Zara, Ville maritime de la Dalmatie, & vint à bout d'intéresser en faveur d'Isaac, les Princes de l'Europe, qui étoient prêts à partir pour l'expédition de la Terre-Sainte *. Les Croisés se mirent en mer, & arriverent proche de Constantinople. Cette Ville étoit lors sans défense, & l'Empereur n'avoit pas même assez de Galeres pour garder la chaîne qui fermoit l'entrée du Bosphore. Alexis, qui étoit un Prince naturellement lâche, & qui d'ailleurs ne se voyoit pas en état de résister à de si puissans ennemis, s'embarqua secrettement avec quelques domestiques fideles, & se retira dans une des Villes de la Thrace, laissant à Constantinople l'Impératrice & sa fille Irene. Après

* C'étoit la cinquieme Croisade.

son départ, le peuple courut briser les chaînes d'Isaac l'Ange ; on le porta sur le Trône avec précipitation, & il fut proclamé Empereur pour la seconde fois. Il associa son fils à la dignité souveraine. Cette révolution fut l'ouvrage des François & des Vénitiens, qui dépeuploient leur pays pour tenter d'inutiles conquêtes dans le fond de la Palestine.

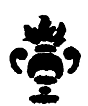
Alexis III fit quelques efforts pour remonter sur le Trône qu'il avoit abandonné si lâchement; n'ayant pu réussit, il chercha une retraite inconnue pour cacher sa honte & pour mettre ses jours en sûreté. Isaac l'Ange, malgré le changement qui venoit d'arriver à sa fortune, n'en fut pas plus heureux. Les chagrins qu'il essuya, le conduisirent au tombeau. Alexis IV, son fils & son collegue, s'attira la haine de ses Sujets ; il fut renversé du Trône, enfermé dans un noir cachot, & enfin mis à mort par Alexis Ducas, surnommé Murtzufle. Celui-ci se fit proclamer Empereur : mais on ne tarda pas à lui enlever la Couronne. Après la chûte de cet Usurpateur, les Croisés, qui s'étoient rendus maîtres de Constantinople, éleverent sur le Trône Baudouin, Comte de

Flandres, Prince que mille vertus rendoient digne de l'Empire.

Les Grecs, qui ne vouloient pas souffrir qu'on leur donnât un Souverain, élurent pour Empereur Théodore Lascaris. Ces deux rivaux, & leurs successeurs, se disputerent pendant cinquante-sept ans le Trône du grand Constantin *. Baudouin resta en possession de Constantinople, & Lascaris établit à Nicée le Siege de son Empire. Ce petit détail étoit nécessaire pour entendre ce qu'on va lire dans la Conjuration suivante.

---

* Tout le monde sait que le graud Constantin transféra le Siege de l'Empire Romain à Constantinople. Cette Ville, qui auparavant s'appelloit Bisance, fut alors nommée Constantinople, c'est-à-dire, Ville de Constantin.



décence, & il n'y avoit que son orgueil qui pût égaler la dissolution de ses mœurs. On voit tout d'un coup comment l'Empire devoit être gouverné par une Princesse de ce caractere. On ne doit pas s'étonner par conséquent qu'on ait formé plusieurs conspirations sous le régne d'Alexis III. Cet Empereur fut plus d'une fois sur le point d'être détrôné. Tandis qu'il étoit absent de Constantinople, Jean Comnène entra dans l'Eglise de Sainte-Sophie, prit une Couronne qui étoit suspendue au-dessus du grand Autel, & se fit proclamer Empereur par une troupe de ses complices. S'étant ensuite rendu au Palais Impérial, il se plaça sur le Trône, & distribua les premieres charges de l'Empire aux seigneurs qui l'accompagnoient, tandis que le reste de ses complices parcouroit les rues, & pilloit les maisons des citoyens. Alexis, informé de cette sédition, envoya aussi-tôt ses Gardes qui, pendant la nuit, entrerent dans le Palais, couperent la tête du rebelle, & la porterent à l'Empereur, qui la fit attacher à la voûte de la grande salle où se rendoit la Justice. On jetta le cadavre de Jean Comnène hors de la Ville, pour servir de pâture aux chiens & aux oiseaux.

Les fréquentes révoltes qui arriverent sous ce régne, devinrent funestes à tous ceux qui en furent les auteurs ; mais la derniere renversa du Trône Alexis III. Isaac l'Ange, son frere & son prédécesseur, trouva le secret, du fond de sa prison, où on le gardoit assez négligemment, de se préparer les voies pour se mettre en possession de la Couronne. Son fils Alexis se rendit par ses ordres à Zara, Ville maritime de la Dalmatie, & vint à bout d'intéresser en faveur d'Isaac, les Princes de l'Europe, qui étoient prêts à partir pour l'expédition de la Terre-Sainte *. Les Croisés se mirent en mer, & arriverent proche de Constantinople. Cette Ville étoit lors sans défense, & l'Empereur n'avoit pas même assez de Galeres pour garder la chaîne qui fermoit l'entrée du Bosphore. Alexis, qui étoit un Prince naturellement lâche, & qui d'ailleurs ne se voyoit pas en état de résister à de si puissans ennemis, s'embarqua secretement avec quelques domestiques fideles, & se retira dans une des Villes de la Thrace, laissant à Constantinople l'Impératrice & sa fille Irene. Après

* C'étoit la cinquieme Croisade.

CONJURATION
DE MICHEL PALÉOLOGUE
CONTRE JEAN LASCARIS.

JEAN Lascaris * n'avoit que huit à neuf ans, lorsqu'il parvint à l'Empire. Théodore * *, son pere, qui abdiqua la Couronne pour prendre l'habit monacal, mit le jeune Prince sous la tutèle de George Muzalon, Grand-Maître de la Garde-Robe : tandis que Théodore vécut, on ne changea rien aux arrangemens qu'il avoit pris pour le Gouvernement de l'Etat ; mais aussitôt qu'il eut les yeux fermés, on ne voulut plus reconnoître l'autorité du Régent. Les troupes se souleverent contre lui ; on l'accusa d'avoir précipi-

* Jean Lascaris étoit le quatrieme Empereur qui tenoit le Siège de son Empire à Nicée.

** Ce Théodore fut appellé Théodore le jeune, pour le distinguer de celui qui partagea l'Empire avec Baudouin.

té la mort de l'Empereur Théodore, dans l'espérance de monter ensuite sur le Trône. Michel Paléologue, qui songeoit à usurper la souveraine puissance, ne manquoit pas d'appuyer de semblables discours, & il étoit charmé de voir que ces troupes, dont il étoit le Commandant, se disposoient à servir son ambition. Il les excitoit sourdement à la révolte, & il eut bientôt trouvé le moyen de les mettre en fureur. Pendant la cérémonie des funérailles de l'Empereur Théodore, les soldats se mêlerent dans la foule, & commencerent à crier sous les fenêtres du Palais, que Muzalon étoit un perfide qui méditoit d'affreux projets. Ils demanderent au jeune Empereur qu'on leur abandonnât le Régent, pour le punir avec la derniere sévérité.

Muzalon étoit pour lors dans l'Eglise du Monastere * de Sozandre, où on vint l'avertir de ce qui se passoit; mais comme sa conscience ne lui reprochoit aucun crime, il ne voulut jamais croire qu'on cherchât à lui arracher la vie,

---

* Ce fut dans cette Eglise qu'on inhuma le corps de l'Empereur Théodore Lascaris.

& ne prit aucune précaution pour mettre ses jours en sûreté. Il connut bientôt qu'on lui avoit fait un fidele rapport. Les séditieux entrerent dans l'Eglise, & chercherent la victime qu'ils avoient dessein d'immoler. Muzalon, les voyant venir, se cacha sous l'Autel. La sainteté du lieu ne mit point obstacle à leur fureur : ils poignarderent le Régent, & le hacherent en mille morceaux. Son frere, ses amis, ses créatures, furent enveloppés dans cet horrible massacre. Michel Paléologue, voyant la femme de Muzalon qui pleuroit la mort d'un époux tendrement chéri, la menaça du même sort, si elle n'arrêtoit le cours de ses larmes. La petite ville de Sozandre, où se passa cet événement tragique, fut entierement désolée par les soldats qui étoient aussi avides de butin que de carnage.

Après la mort de Muzalon, tous les principaux Seigneurs de la Cour prétendoient à la Régence de l'Empire. Paléologue l'emporta sur tous ses concurrens. Il fut déclaré tuteur du jeune Monarque, & on lui donna le titre de Grand Duc. Pour le mettre en état de soutenir ces deux éclatantes dignités, on lui assigna des revenus considérables.

Le nouveau Régent descendoit d'une illustre famille qui avoit contracté des alliances avec les Souverains de l'Empire. Dès sa plus tendre jeunesse, il se signala par son courage, & parut extrêmement zélé pour sa patrie. Il étoit digne par ses grandes qualités du rang où il s'éleva par ses crimes. Aussi brave guerrier qu'habile politique, qui pouvoit mieux que lui soutenir un Etat qui penchoit depuis long-tems vers sa ruine? Si les perfidies & les cruautés de Paléologue empêchent qu'on ne le mette au nombre des bons Princes, on ne peut, sans injustice, lui refuser une place parmi les Monarques célebres qui ont brillé sur le Trône par des talens supérieurs.

Le Régent, qui ne bornoit pas ses prétentions à être la seconde personne de l'Empire, employoit les revenus immenses qu'on lui avoit accordés à faire des largesses dont il espéroit tirer un jour avantage. Lorsqu'il prodiguoit ses biens & ceux de l'Etat, il représentoit aux personnes qui profitoient de ses libéralités, que jamais il ne se croiroit en sûreté, qu'il ne fût associé à l'Empire; qu'il se voyoit exposé aux mêmes périls que Muzalon son Prédécesseur, & que, vivant dans des in-

quiétudes & des allarmes continuelles, il ne pouvoit veiller à la conservation du jeune Prince, ni s'occuper des affaires d'Etat. Des représentations précédées par de grosses sommes d'argent, ne sont jamais infructueuses. Aussi Paléologue gagna tellement les citoyens, qu'à la premiere assemblée générale, ils firent un magnifique éloge de son zele, de ses services, de ses vertus, & demanderent qu'on lui conférât le titre de Despote. Tous lui accorderent leurs suffrages. Il fut encore arrêté qu'il donneroit Audience aux Ambassadeurs, qu'il gouverneroit avec un pouvoir absolu, & que les Généraux d'armées ne recevroient des ordres que de lui seul. N'étoit-ce pas le reconnoître pour Souverain ? Cependant l'ambitieux Paléologue n'étoit pas encore content. Il avoit toute l'autorité d'un Empereur, il vouloit aussi en avoir le titre. Il fallut donc satisfaire le Régent, & on convint qu'il seroit proclamé Collegue du jeune Empereur.

Tandis qu'on faisoit les préparatifs pour la cérémonie, Michel Paléologue tâchoit de prouver à tout le monde qu'on ne se repentiroit pas de lui avoir

mis la Couronne sur la tête. Il promettoit de respecter l'Eglise, & d'en honorer les Ministres, de n'accorder les charges qu'aux personnes qui mériteroient de les occuper, d'être exact à faire rendre la justice, de protéger les gens de lettres, de considérer ceux qui se consacreroient à la défense de l'Etat, & de récompenser leurs services dans la personne de leurs enfans, de ne point accabler ses Sujets sous le poids des impôts; en un mot, de s'appliquer à faire le bonheur de tous ceux qui vivroient sous sa domination.

Après que Paléologue eut fait ces magnifiques promesses, qu'il n'avoit pas dessein d'accomplir, on lui fit jurer qu'il n'entreprendroit jamais rien contre Jean Lascaris. Celui-ci s'engagea de son côté à ne rien faire contre l'avis & les intérêts de celui qu'on alloit lui donner pour Collegue. Dès qu'ils eurent contracté l'un & l'autre ces engagemens solemnels, Paléologue prit les ornemens Impériaux, & fut proclamé par le Peuple, le Clergé & la Noblesse. Le nouvel Empereur chercha à se concilier l'affection de ses Sujets, & sur-tout des gens de guerre. Il paya les dettes de plusieurs particuliers, or

vrit les prisons pour en faire sortir tous les criminels, & accorda toutes les graces qui lui furent demandées. Le crime qu'il méditoit depuis long-tems étoit le principe de toutes ces belles actions. Résolu de disposer lui seul de l'autorité souveraine, il fit entendre à quelques Prélats qu'il ne convenoït point que le jeune Lascaris précédât, dans les acclamations & les cérémonies publiques, un Collegue à qui l'âge, & les services rendus à l'Etat, devoient donner une espece de supériorité. Les Prélats, qui avoient eu plus de part que personne aux largesses de ce Prince, ne manquerent pas de se prêter aux ambitieuses entreprises de Paléologue. C'est pourquoi, lorsqu'il fut question de faire la cérémonie du Couronnement pour les deux Empereurs, les partisans de Michel proposerent de le couronner lui seul. Les personnes qui étoient attachées à Jean Lascaris, se récrierent contre cette injustice, & déclarerent qu'ils ne consentiroient point qu'on dépouillât de ses droits l'héritier naturel & légitime de l'Empire. La contestation qui s'éleva à ce sujet, occasionna des disputes fort vives. Le jeune Empereur, qui se voyoit envi-

ronné d'une troupe de soldats armés de haches, & prêts à lui ôter la vie, s'écria, en pleurant, qu'il ne demandoit pas la Couronne, & qu'il la cédoit volontiers à son Collegue. Comme les partisans de Michel étoient en plus grand nombre, ils eurent l'avantage, & obtinrent ce qu'ils vouloient. Paléologue & son épouse reçurent donc la Couronne Impériale, & Lascaris retourna au Palais avec un simple Diadême, orné de perles & de pierreries.

J'ai dit ailleurs que l'Empire du grand Constantin se trouva partagé. Après la mort d'Alexis Ducas, surnommé Murtzufle, les Latins étoient restés en possession de Constantinople; & ils avoient pour Empereur Baudouin II, tandis que les Grecs obéissoient à Paléologue. Celui-ci souhaitoit ardemment de s'emparer d'une Ville dont ses prédécesseurs avoient été si long-tems les Souverains. Stratégopule, Général des armées de Michel, chercha, malgré les défenses de l'Empereur, à se saisir de Constantinople : il étoit bien sûr d'obtenir sa grace, si l'entreprise réussissoit. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables. La Ville étoit mal gardée, & la garnison peu nombreuse.

... considérations déterminerent Stratégopule à violer les ordres de son Maître. Le Général Grec entra pendant la nuit avec ses troupes dans Constantinople, & lorsque le jour vint à paroître, il attaqua la garnison, fit mettre le feu en différens endroits, afin que les habitans songeassent plutôt à sauver leurs femmes & leurs enfans, qu'à se défendre. Aussi-tôt toute la Ville fut en allarmes. On cherchoit à se dérober à la violence des flammes, & au fer de l'ennemi. L'Empereur Baudouin, voyant le péril dont il étoit menacé, quitta promptement ses habits Impériaux, de peur d'être reconnu, se mêla avec les fuyards & se sauva dans un esquif. Les Grecs mirent tout à feu & à sang; & les François qu'on trouva dans la Place, furent entierement exterminés.

Michel Paléologue étoit à Nimphée lorsqu'il apprit la réduction de Constantinople. Cette nouvelle lui causa la plus vive joie, & la désobéissance de Stratégopule fut magnifiquement récompensée. Bientôt après l'Empereur fit son entrée dans l'ancienne Capitale de ses Etats. Je dis l'Empereur, car le jeune Lascaris étoit presque compté pour

pour rien. Cependant il faisoit encore ombrage à l'ambitieux Paléologue. Celui-ci ne pouvoit pas même souffrir un collègue qui ne jouissoit que d'un vain titre, sans partager la suprême puissance; il parloit sans cesse des inconvéniens qui se rencontroient dans un État où il y avoit deux Souverains. On n'avoit pas de peine à comprendre quel étoit le but de ces sortes de discours; mais personne ne s'offrit pour rendre le cruel service qu'on sembloit exiger. Il est étonnant qu'on ne trouvât pas tout d'un-coup des assassins à la Cour de Constantinople. Paléologue ne voulut pas différer plus long-tems à se défaire de son collègue: il ne fit pas périr l'infortuné Lascaris; on se contenta de le priver de la lumiere en lui mettant un fer ardent devant les yeux, & on l'enferma ensuite dans la forteresse de Daubyse qui étoit sur le bord de la mer.

Quelque tems après cette barbare exécution, il s'éleva en Asie une révolte qui causa de vives inquiétudes à l'Empereur. On fit passer pour Jean Lascaris un jeune homme qui étoit aveugle, & qu'on soutenoit avoir été enlevé de sa prison. Il y eut bien des

gens qui furent la dupe de cette imposture, ou qui feignirent d'y ajouter foi, pour avoir occasion de se venger de l'Empereur, dont on commençoit à détester la tyrannie. Les révoltés firent prendre au faux Lascaris toutes les marques de la dignité Impériale, & ils le reconnurent pour leur Souverain. Quand Paléologue eut appris cette nouvelle, il rassembla tout ce qu'il avoit de troupes, & les envoya contre les rebelles. Ceux-ci, qui n'étoient que de misérables paysans, & qui n'entendoient rien au métier de la guerre, combattirent cependant avec une valeur & un succès incroyable; on ne put jamais les dompter, & il fallut traiter avec eux. On les assura que Jean Lascaris, en faveur duquel ils s'imaginoient combattre, étoit actuellement enfermé dans une forteresse; qu'on le leur feroit voir s'ils vouloient; que l'Empereur étoit prêt non-seulement à leur accorder une amnistie générale, mais encore à les combler de bienfaits, s'ils prenoient le parti de lui livrer l'imposteur. Quelques-uns des révoltés se laisserent gagner par ces promesses; mais ils ne voulurent jamais livrer le prétendu Lascaris. La division se mit

parmi eux ; leur armée se dissipa, & ils se virent bientôt hors d'état d'inquiéter Paléologue. Ce ne fut pas la seule révolte qui arriva sous le regne de ce Prince : il mourut en allant attaquer des rebelles.

Quoique les plus grands crimes fussent comptés pour rien à Constantinople, lorsqu'il s'agissoit d'usurper la souveraine puissance, cependant l'ambition n'avoit pas étouffé dans tous les cœurs les sentimens de probité & de vertu. Le successeur de Michel Paléologue *, après avoir tendrement aimé Andronic, son petit-fils & son collégue, devint tout-à-coup l'énnemi & le persécuteur de ce jeune Prince. Il chercha à le priver de sa Couronne, & lui fit essuyer les plus rudes traitemens. Les choses furent poussées si loin, qu'Andronic se vit contraint de quitter la Cour pour mettre ses jours en sûreté. Comme il avoit su gagner l'affection du peuple & des soldats, rien ne lui eût été plus facile que de détrôner son aïeul ; mais il n'y voulut jamais consentir, & il rejetta avec horreur les propositions qu'on lui fit à ce sujet. Il

* Il s'appelloit Andronic.

ne chercha qu'à se rétablir dans les bonnes graces d'un vieillard ombrageux, & à le guérir de ses injustes soupçons. Une pareille conduite fait l'éloge du caractère d'Andronic. Aussi les Grecs furent heureux sous son Empire. Un Prince, qui s'étoit comporté d'une maniere si généreuse, méritoit de dominer sur tous les cœurs. Il jouit pendant toute sa vie de ce précieux avantage. Plus heureux que la plupart des Monarques, à qui l'on n'est attaché que par intérêt, Andronic put se vanter d'avoir de véritables amis. Etant seul possesseur de l'Empire, il voulut le partager avec Jean Cantacuzene. Celui-ci préféra la qualité de Sujet fidele * au titre d'Empereur. De si nobles procédés devoient paroître bien extraordinaires à un peuple qui ne voyoit depuis long-tems que des conspirations & des attentats contre la vie de ses Souverains. C'est dans le dessein d'écarter pour un instant les noires idées dont l'esprit des lecteurs doit être rempli, que je rapporte ces traits de modération, qui font honneur à l'hu-

* Jean Cantacuzene fut Empereur dans la suite.

manité. Je n'aurai pas souvent occasion d'exposer sur la scène des personnages vertueux. Cet ouvrage n'est rien autre chose que l'histoire des illustres scélérats. Si j'introduis ici Andronic & Cantacuzene, c'est pour rendre plus odieux ces indignes Citoyens, qui, voulant s'élever au-dessus de leurs semblables, ne craignoient pas de bouleverser leur patrie, & de la désoler par leurs forfaits.



CONJURATION D'APOCAUQUE

CONTRE JEAN PALÉOLOGUE.

JEAN Paléologue, successeur d'Andronic le jeune*, n'avoit que neuf ans lorsqu'il monta sur le Trône. C'est sur-tout pendant la minorité des Princes, que les sujets ambitieux forment de criminels complots : aussi Apocanque résolut-il de profiter des circonstances. C'étoit un homme de fort basse extraction; son esprit & ses intrigues avoient servi à l'élever aux premieres dignités de l'Empire. Peu content d'une si brillante fortune, il voulut encore monter sur le Trône, ou du moins y placer quelqu'un qui lui abandonnât toute l'autorité. Avant même qu'Andronic eût rendu les derniers soupirs, Apocauque pressa Jean Cantacuzene de

* On l'appelloit Andronic le jeune, pour le distinguer d'Andronic son pere, avec lequel il régna conjointement.

prendre les ornemens Impériaux. Celui à qui on fit une pareille proposition la rejetta avec horreur. » M'avez-vous » cru, dit-il, assez perfide pour usurper » per la souveraine puissance, soit du » vivant de l'Empereur, soit après sa » mort? Voudrois-je priver l'épouse & » les enfans de mon Maître d'un bien » qui leur appartient légitimement? » Non, non; je ne suis point capable » de violer ainsi les droits de l'amitié » la plus tendre, ni d'abuser jusqu'à ce » point de la confiance dont Andronic » m'a toujours honoré. » Cantacuzene parloit sincérement; il le prouva par sa conduite.

Apocauque devint l'ennemi mortel de celui qu'il n'avoit pu séduire; il alla trouver l'Impératrice, & tâcha de lui inspirer des soupçons contre le plus fidele sujet qu'il y eût dans tout l'Empire. Il représenta Cantacuzene comme un homme qui cherchoit à éblouir le Public par des dehors trompeurs, & qui n'avoit refusé la Couronne Impériale, que pour paroître digne de la posséder, & pour l'obtenir plus sûrement. Ces discours artificieux firent impression sur des esprits corrompus, qui ne pouvoient pas s'imaginer

qu'on pût renoncer au seul bien capable de satisfaire l'ambition humaine.

Ce ne fut point par timidité que Cantacuzene refusa l'Empire ; car il montra beaucoup de fermeté, lorsqu'il fallut soutenir ses prétentions légitimes. On voulut lui disputer la régence dont il avoit été chargé par le pere du jeune Empereur. Le Patriarche de Constantinople demanda, à l'instigation d'Apocauque, qu'on lui confiât la principale administration des affaires. Cantacuzene déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on lui ravît l'autorité dont il devoit être le dépositaire. Les troupes se déclarerent en sa faveur, & protesterent qu'elles ne reconnoîtroient point d'autre Regent que leur Général, qui les avoit conservées par sa sagesse, & encouragées par son exemple. Il y eut même un Officier de la Garde Impériale, qui, mettant l'épée à la main contre Apocauque, dit : *Il faut, tout-à-l'heure, que ce fer soit teint de ton sang.* Si celui à qui on vouloit arracher la vie, n'eût pris la fuite, il auroit été mis en piéces par les soldats.

Cantacuzene resta en possession de la Régence, & gouverna les peuples avec beaucoup de sagesse. Tandis qu'il étoit

occupé à faire la guerre aux ennemis de l'Empire, Apocauque résolut d'exécuter ses ambitieux projets : il vouloit faire assassiner le Régent, enlever l'Empereur, enfermer ce jeune Prince, obliger l'Impératrice à lui accorder les premieres dignités de l'Etat & le Gouvernement des principales Villes. La conjuration fut découverte lorsqu'elle étoit sur le point d'éclater. Apocauque, craignant la colere de l'Impératrice & de Cantacuzene, se retira dans la Tour d'Epibate * qu'il avoit fait bâtir, & qui étoit remplie de toutes sortes de provisions. Le Régent envoya demander au rebelle quels pouvoient être les motifs de ses démarches. Apocauque répondit que la crainte d'être opprimé par ses ennemis, l'avoit obligé de prendre des précautions, & il ajouta que se voyant accusé injustement, il ne sortiroit point de son asyle. » Je souhaite, lui fit dire » Cantacuzene, qu'on n'ait répandu » contre vous que de faux bruits; mais » si vous avez trahi votre devoir, je » vous exhorte à réparer promptement » la faute dont vous vous êtes rendu cou-

* Cette Tour étoit auprès de Constantinople.

» pable. Ce ne ſera point la ſolidité de » vos murailles, mais un repentir ſin- » cere, qui pourra vous garantir du » malheur auquel vous êtes mainte- » nant exposé. » Apocauque ne répondit à des remontrances ſi ſages, que par de piquantes railleries. Alors on envoya investir la tour d'Epibate, & on propoſa à l'Impératrice de forcer le rebelle dans ſes retranchemens. « Il ſuffit, dit » la Princeſſe, de le laiſſer pour le reſte » de ſes jours dans la priſon où il s'eſt » enfermé lui-même. Il ſera aſſez puni » de n'avoir aucune part au Gouver- » nement : c'eſt le plus rude ſupplice » qu'on puiſſe faire ſouffrir à un am- » bitieux. » Cantacuzene intercéda pour le criminel, & obtint la grace d'Apocauque, à condition que celui-ci ne demeureroit pas à Conſtantinople. Le fier conſpirateur, au lieu de témoigner de la joie en apprenant cette nouvelle, répondit qu'il ne ſe fioit ni aux promeſſes ni aux ſermens de ſes ennemis, & qu'il prendroit lui-même des meſures pour ſa conſervation. Quelque tems après il tint un autre langage, ſans néanmoins changer de ſentimens. Il demanda & obtint la permiſſion d'aller ſe jetter aux genoux de l'Impé-

ratrice ; il la supplia d'oublier son crime, promit d'être toujours fidele à son Souverain, & offrit de confirmer par les sermens les plus solemnels la sincérité de sa soumission.

Apocauque ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il oublia ses sermens, & chercha de nouveaux moyens pour faire réussir ses coupables projets. Il sentit bien qu'il falloit attirer dans son parti des personnes d'un rang distingué, & il s'adressa d'abord au Patriarche de Constantinople. C'étoit un Prélat ambitieux, qui avoit prétendu à la Régence de l'Empire, & qui auroit préféré le Gouvernement de l'Etat à celui de son Eglise. Il étoit redevable à Cantacuzene de la dignité Patriarchale ; mais il ne voyoit cependant qu'avec déplaisir la puissance dont jouissoit son bienfaiteur. Apocauque, qui connoissoit le caractère du Patriarche, n'eut pas de peine à le rendre ingrat. Il le fit entrer dans toutes ses vues, & le détermina à jouer le rôle infâme de calomniateur. » Vous avez » un libre accès auprès de l'Impératrice, » disoit Apocauque à cet indigne Pré» lat, & personne n'est plus en état » que vous de lui inspirer des soupçons

» contre le Grand Domestique *. Tâ-
» chez de persuader à cette Princesse
» que Cantacuzene a formé l'affreux
» projet de l'égorger, elle & ses en-
» fans, & de s'emparer ensuite du
» Trône. Faites tous vos efforts pour
» porter le trouble & la terreur jus-
» qu'au fond de l'ame de l'Impératrice,
» afin que, dans le premier instant de
» ses frayeurs, elle nous ordonne d'as-
» sassiner celui dont elle s'imaginera
» avoir tout à craindre. » Si on ne connoissoit pas les effets de l'ambition, pourroit-on croire qu'un Prêtre, qu'un Prélat, ait pu se rendre coupable d'une pareille perfidie? Le mariage de la fille d'Apocauque avec le fils du Patriarche, devoit cimenter la bonne intelligence des deux conspirateurs, & ceux-ci se donnerent, pour gage de leur foi, les reliques qu'ils portoient au cou, selon l'usage établi parmi les Grecs.

C'étoit beaucoup pour Apocauque d'avoir gagné le Patriarche; mais il falloit encore au chef de la conjuration un grand nombre de partisans.

* Le Grand Domestique étoit le premier des Grands Officiers du Palais. Cantacuzene étoit en possession de cette dignité.

On ne les chercha pas dans des conditions obscures ; la plus haute Noblesse fut séduite, & se déclara contre Cantacuzene. Tous les conjurés s'assemblerent chez le Patriarche, & ils convinrent d'aller séparément accuser le Grand Domestique, afin que l'Impératrice crut plus aisément un même avis qu'elle recevroit de différentes personnes. Ce noir projet étoit bien imaginé : mais il n'eut pas d'abord le succès qu'on en devoit naturellement attendre. L'Impératrice, qui connoissoit la fidélité de son Ministre, reçut fort mal les dénonciateurs, & les traita d'une maniere qui les fit repentir de s'être engagés dans une pareille entreprise.

Apocauque ne perdit cependant pas courage, & il représenta à ses partisans qu'après la démarche qu'ils venoient de faire, il n'y avoit plus moyen de reculer. » Votre perte est certaine, » leur dit-il, si vous renoncez à votre » entreprise. Croyez-vous qu'on vous » laissera vivre tranquilles, après avoir » fait des efforts pour perdre un hom- » me armé du pouvoir souverain ? Puis- » que nous ne pouvons sans péril aban- » donner notre projet, cherchons à le

» faire réussir : c'est le seul parti qui
» nous reste à prendre dans les cir-
» constances où nous nous trouvons. »
Après qu'Apocauque eut rassuré les esprits de ses partisans, il engagea le Patriarche, qui n'avoit pas encore joué le personnage de dénonciateur, à se rendre au Palais Impérial pour y accuser Cantacuzene. Asan, beau-pere de ce dernier, se chargea d'appuyer la calomnie ; ils vinrent tous deux trouver l'Impératrice, & le Prélat lui parla en ces termes : « Le Ministre que vous
» honorez de votre confiance, est
» mon ami depuis long-tems, & c'est
» avec douleur que je viens accuser
» devant vous un homme à qui j'ai
» les plus grandes obligations ; mais
» la reconnoissance a ses bornes, &
» on ne doit plus la mettre au nombre
» des vertus, lorsqu'elle peut être pré-
» judiciable à nos Souverains. Voilà ce
» qui me détermine à vous déclarer
» que Cantacuzene est un perfide, qui
» a formé de cruels complots contre
» vous & vos enfans. A présent que
» vous êtes instruite d'un crime si
» affreux, c'est à vous de prendre les
» mesures que votre sagesse vous inspi-
» rera pour la conservation de votre

» personne, de votre fils & de l'Em-
» pire, qui sont menacés des plus ter-
» ribles malheurs. »

L'Impératrice se laissa séduire par cet artificieux discours. Pouvoit-elle soupçonner le Patriarche ? On ne croit jamais les personnes d'un certain rang capables d'une lâche imposture. D'ailleurs les dispositions d'Asan devoient faire une furieuse impression sur l'esprit de l'Impératrice. Cette Princesse répondit au Prélat : » Jusqu'à présent
» je n'avois pu croire que Cantacuzene
» fût coupable ; mais je doute aujour-
» d'hui de son innocence, puisque vous
» êtes son accusateur. Vous savez que
» je me suis engagée par serment à ne
» point le condamner sans l'entendre ;
» je vais nommer des Juges pour exa-
» miner cette affaire, & si Cantacu-
» zene est criminel, je consens qu'on
» le punisse. Mais, reprit vivement le Patriarche : » Si vous ne permettez
» promptement à la Noblesse de pren-
» dre les armes, bientôt il ne sera
» plus tems de pourvoir à votre sûreté,
» ni à celle de toute la famille Impé-
» riale. » La Princesse ne put retenir ses larmes. Elle prit le Ciel à témoin de la droiture de ses intentions, &

laissa au Patriarche la liberté de prendre les mesures qu'il jugeroit les plus convenables.

Les Conjurés ne manquerent pas de profiter de la permission qu'on venoit de leur accorder. Ils ne pouvoient attaquer le Régent de l'Empire, que des affaires d'Etat retenoient pour lors à Dydimotique : mais ils firent tomber leur fureur sur les plus proches parens de Cantacuzene. Celui-ci, ayant appris de si fâcheuses nouvelles, fit partir pour Constantinople quelques-uns de ses amis, & les chargea de protester à l'Impératrice qu'il étoit innocent de tous les crimes dont on l'accusoit. Les Députés avoient aussi ordre de demander qu'on nommât des Juges pour instruire ce procès, & qu'on observât exactement toutes les formes de la Justice. Rien n'étoit plus raisonnable que de pareilles propositions ; cependant on n'y eut aucun égard, & on mit Cantacuzene dans la nécessité de prendre les armes pour sa défense. Avant que d'en venir à cette extrémité, il voulut se rendre à la Cour pour y prouver son innocence : mais ses amis l'empêcherent de prendre ce parti, qui étoit plus généreux que prudent.

Cantacuzene s'étoit toujours contenté du rang où ſon mérite l'avoit élevé. Il ne portoit point ſes vues juſques ſur le Trône. L'injuſtice de ſes ennemis occaſionna les effets qu'a coutume de produire l'ambition. Il falloit périr ou régner. Eſt-il des ames aſſez courageuſes pour préférer l'échafaud à une Couronne? L'humanité ne va pas ordinairement ſi loin. On conſeilla à Cantacuzene de ſe faire proclamer Empereur. Il balança long-tems; enfin il y conſentit. On peut dire que ce furent ſes ennemis qui contribuerent le plus à ſon élévation.

Auſſi-tôt que Cantacuzene eut pris les ornemens Impériaux, il ſongea à ſe mettre en état de ſoutenir ſa démarche. Pluſieurs villes ſe déclarerent en ſa faveur, & il eut à ſa diſpoſition l'armée qui devoit ſervir contre les ennemis de l'Empire.

Comme il ſavoit juſqu'à quels excès on pouſſe la fureur pendant les guerres civiles, il envoya des Députés à Conſtantinople pour faire des propoſitions de paix. Ses Ambaſſadeurs eſſuyerent les plus ſanglans outrages. Il réſolut alors d'employer la force contre ſes ennemis. L'Impératrice com-

mença à se repentir d'avoir précipité dans la révolte un homme qui avoit toujours été si fidele au sang d'Andronic.

Les réflexions qu'elle fit à ce sujet, allarmerent les Conjurés ; ils craignirent qu'on n'en vînt à une réconciliation qui ne pouvoit leur être que très-préjudiciable. Aussi-tôt ils allerent trouver l'Impératrice, & lui représenterent que Cantacuzene étoit un fourbe, qui ne faisoit paroître tant de modération, que pour rentrer en grace, & pour exécuter ses funestes projets lorsqu'il jouiroit de son ancien pouvoir. Ce fut le Patriarche qui porta la parole. On ajouta foi à ses discours, & l'Impératrice eut la foiblesse de s'engager par serment à ne rien déterminer sans l'avis d'Apocauque.

Cantacuzene, ayant perdu toute espérance de parvenir à un accommodement, ne voulut pas être la victime de ses ennemis. Pour se dérober à leur fureur, il résolut d'employer le seul moyen qui lui restoit ; mais il ne trouva pas dans ses troupes des dispositions aussi favorables qu'il l'auroit souhaité. Pendant la premiere cam-

pagne, il se vit abandonné de la plupart de ses soldats. Il éprouva bien d'autres contradictions qui ne pûrent jamais ébranler une ame aussi ferme & aussi héroïque. Voyant la consternation dans laquelle étoient plongés ceux qui suivoient encore son parti, il tâcha de faire passer dans leur cœur le courage dont il étoit animé. » Si vous » êtes réduits à un si petit nombre, » dit il à ses soldats, c'est la perfidie de » mes ennemis, & non pas leur valeur » qui m'a fait perdre la plus grande » partie de mon armée. Mais je n'ai » jamais mis ma confiance dans la mul- » titude, & je fonde mes espérances » sur le bras tout-puissant de celui » qui connoît la justice de ma cause. » Convient-il à des hommes tels que » vous, de pâlir à la vue des dangers, » & ne vaudroit-il pas mieux périr les » armes à la main, que de vivre sous » les loix d'Apocauque, & que de vous » soumettre à un Tyran? Dans les » beaux jours de la République, on pré- » féroit la mort à l'infamie. Faites re- » vivre au fond de vos cœurs les no- » bles sentimens de vos ancêtres. Que » l'exemple de ces grands hommes ser- » ve à relever votre courage, & à vous

» inspirer de meilleures espérances.
» D'ailleurs, il nous reste encore des
» ressources : j'employerai l'assistance
» du Crale * de Servie. Fortifiés de son
» secours, nous serons en état de faire
» trembler à notre tour ceux qui nous
» causent aujourd'hui de si vives allar-
» mes. Voilà les mesures que j'ai pri-
» ses pour faire réussir mes projets. Si
» vous avez quelque chose de mieux
» à me proposer, je suivrai de bon
» cœur les avis qui me paroîtront les
» plus raisonnables. »

Ce discours fut applaudi, & Cantacuzene vit avec beaucoup de satisfaction le zèle que lui témoignoient ses soldats. Il ne tarda pas à se rendre auprès du Crale de Servie, qui reçut fort bien un Prince dont il estimoit les vertus ; mais il voulut vendre sa protection, & demanda en payement quelques-unes des villes qui sont depuis Thessalonique jusqu'à la mer. Il paroît que Cantacuzene, dans les circonstances où il se trouvoit pour lors, devoit sacrifier quelques Places pour se mettre en possession du reste de l'Empire.

* C'est le nom qu'on donnoit aux Souverains de ce pays.

Cependant ce Prince refusa les secours qu'on lui offroit, dès qu'il falloit les accepter à des conditions qui lui sembloient honteuses.

Cette grandeur d'ame étonna le Crale de Servie, & ne lui fit point changer de dessein. L'épouse de ce Monarque se montra plus généreuse; elle s'intéressa en faveur de Cantacuzene, & lui fit obtenir ce qu'il desiroit.

Le nouvel Empereur ne retira pas de grands avantages du traité qu'il venoit de conclure avec le Crale de Servie. Un noble désintéressement ne s'accorde gueres avec les régles de la politique, & on se lasse bientôt de secourir un Prince malheureux, lorsqu'en se déclarant pour lui, il n'y a que de la gloire à acquérir. On voit cependant quelquefois des Souverains capables d'agir par de purs motifs de générosité. Cantacuzene en fit l'heureuse expérience. Tandis que les Grecs, cette nation si policée, se signaloient par de continuelles perfidies, le Chef d'un peuple barbare se distingua par la constance de son amitié. Le Prince dont je parle, étoit Amir, Sultan de Lydie, qui, sachant la situation où se trouvoit son ami Cantacuzene, équipa une flotte de trois

cents quatre-vingts vaiſſeaux, & débarqua ſur les côtes de Thrace avec environ trente mille hommes. Le Sultan fit connoître ſa bonne volonté & rendit peu de ſervices. L'indocilité de ſes troupes l'obligea deux fois de retourner en ſon pays, ſans avoir pû exécuter ſes généreux projets.

On attenta ſouvent à la vie de Cantacuzene. Pour perdre un ennemi formidable, Apocauque avoit recours aux voies les plus lâches : mais il vit lui-même ſes jours tranchés par un aſſaſſinat. Etant entré dans une Tour qu'il avoit fait bâtir pour renfermer toutes les perſonnes dont il ſe défioit, un priſonnier nommé Raoul, s'arma d'une eſpece de maſſue, courut ſur Apocauque, le ſaiſit à la gorge, & lui dit : » Malheureux, ce jour va terminer tes » forfaits, & ta mort rendra la tran- » quillité à cet Empire. » En même tems il lui décharge pluſieurs coups; Apocauque veut ſe défendre, & quelques-uns de ſes amis viennent pour le ſecourir; les autres priſonniers ſe joignent à Raoul, & lui aident à aſſommer celui qui les retenoit dans les fers. On fit mille outrages au cadavre d'Apocauque. Après qu'on lui eut coupé

la tête, on l'exposa au bout d'une pique dans l'endroit le plus éminent du Palais, & on pendit le reste du corps. Les meurtriers craignant qu'on ne vînt les arracher de la Tour pour les conduire au supplice, se distribuerent à toutes les portes, résolus de se défendre jusqu'à la mort; mais ils ne pûrent se dérober à la fureur de l'épouse d'Apocauque. Cette femme ayant obtenu de l'Impératrice la permission de se venger, assembla les plus vils artisans de Constantinople, leur distribua de l'argent, leur fournit des armes, les fit boire jusqu'à l'ivresse, les conduisit devant la Tour, leur commanda d'y entrer de force, & de massacrer impitoyablement tout ce qu'ils rencontreroient. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté.

La mort d'Apocauque termina la guerre civile, & rendit Cantacuzene tranquille possesseur de la Couronne Impériale. Si ce Prince eût été aussi ambitieux qu'on le prétendoit, il n'auroit pas voulu partager la souveraine Puissance, & le jeune Paléologue, son Collegue, eût été bientôt renversé du Trône : mais la conduite que tint Cantacuzene, tandis qu'il régna, fit bien

voir que la crainte seule de succomber sous les efforts de ses ennemis l'avoit forcé à devenir usurpateur. Après avoir gouverné sagement l'Empire pendant huit années, il abdiqua la Couronne, & se fit Religieux. Quoique ce Prince ait eu des défauts, il mérite d'avoir place parmi les plus grands Rois.

On ne peut pas dire la même chose de Jean Paléologue, dont le regne fut long & peu glorieux. Il éprouva bien des disgraces sur le Trône, & il eut la douleur de se voir mis dans les fers par Andronic, son propre fils. Voilà les principales Conjurations qui se formerent dans Constantinople jusqu'au tems où cette ville passa au pouvoir des Turcs, donc l'Histoire offre aussi à chaque instant les scènes les plus tragiques. Heureux les peuples qui vivent sous un Gouvernement où l'on n'est pas témoin de toutes ces sanglantes révolutions. Il n'est point d'Empire, de Royaume, ni de République, qui ne fournissent matiere à l'ouvrage que je viens d'entreprendre : mais j'ose dire, à la louange de ma patrie, que la France nous présente rarement ces affreux tableaux de l'ambition humaine.

CONJURATION

CONJURATION

DES FILS

DE LOUIS LE DÉBONNAIRE,

Contre l'Empereur leur pere.

L'EMPIRE d'Occident va devenir, à son tour, le théâtre des conjurations, & les premiers objets que nous allons présenter sur la scène, sont des fils qui cherchent à détrôner leur pere.

Les Romains, après avoir gémi long-tems sous la domination tyrannique des Rois Ostrogoths & Lombards, résolurent de faire revivre le titre d'Empereur, & de choisir un Prince qui fût en état de soutenir l'auguste rang auquel on vouloit l'élever. De tous les Potentats qui régnoient alors en Europe, Charlemagne étoit celui qui paroissoit le plus digne de la Couronne Impériale. Un port majestueux, une taille des plus avantageuses, imprimoient d'abord le respect; mais un visage serein & ouvert lui concilioit ensuite l'amour des peuples. A ces qualités extérieures il

joignoit un courage invincible, une prudence consommée, des sentimens héroïques, un esprit fort étendu & cultivé par les sciences ; en un mot, toutes les qualités qui font les grands Rois. Maître de la Germanie, des Gaules, de l'Espagne, de l'Italie, enfin de presque tout l'Occident, qui pouvoit mieux que ce Prince retracer l'image des premiers Césars, & rappeller le souvenir de leur ancienne puissance ? Voilà ce qui détermina les Romains à lui ceindre la tête du Diadême Impérial. Pendant tout le cours de sa vie, il se signala par les plus éclatantes actions, & le restaurateur de l'Empire Romain, ne se rendit pas moins illustre que celui qui en avoit été le fondateur.

Louis le Débonnaire, fils & successeur de Charlemagne, fut un Prince doux, populaire, bienfaisant, accessible, indulgent à l'excès, amateur de la justice, sobre dans ses repas, modeste dans ses habits, charitable envers les pauvres, zélé pour la Religion, & pieux jusqu'au scrupule. Que lui manquoit-il pour être un Monarque parfait ? Une seule chose ; la science du Gouvernement. Incapable de régir les vastes Etats que lui avoit laissé Charle-

magne, il associa à l'Empire Lothaire son fils aîné, nomma Pepin Roi d'Aquitaine, & donna à Louis le Royaume de Baviere. Les personnes les plus sensées désapprouverent la conduite de l'Empereur. Pourquoi, disoit-on, fournir à de jeunes Princes les moyens de former d'ambitieux projets, & leur mettre à la main des armes qu'ils pourront tourner dans la suite contre leur pere & leur bienfaiteur ? Ces prédictions ne se trouverent que trop véritables.

Le partage que l'Empereur venoit de faire entre ses enfans déplut beaucoup à Bernard, Roi d'Italie *. Ce Prince étoit neveu de Louis le Débonnaire, & prétendoit à l'Empire après la mort de celui qui en étoit possesseur. Indigné de se voir exclu d'une Couronne sur laquelle il croyoit avoir des droits légitimes, il forma une conjuration, & trouva des partisans parmi la Noblesse & le Clergé. Son entreprise n'eut pas un heureux succès, & il se vit obligé de recourir à la clémence d'un oncle dont il

* Il étoit fils de Pepin, frere aîné de Louis le Débonnaire. Suivant l'ordre de succession, tel qu'il est établi parmi nous, Bernard auroit dû succéder à Charlemagne, comme représentant le fils aîné de cet Empereur.



connoiſſoit le caractere. L'Empereur uſa cependant de ſévérité en cette occaſion, & il fit crever les yeux au Chef des conjurés, & à quelques-uns des complices. Bernard mourut trois jours après qu'on lui eut fait ſubir ce rigoureux châtiment. Ses Etats furent donnés à Lothaire, fils aîné de l'Empereur.

Louis le Débonnaire eut de Judith ſa ſeconde femme, un fils appellé Charles *, dont la naiſſance occaſionna tous les odieux complots qui furent formés par des enfans ingrats contre le meilleur de tous les peres. L'Impératrice étoit une femme ambitieuſe, qui ne voyoit qu'avec un déplaiſir mortel l'élévation des autres fils de l'Empereur, tandis que le Prince qui venoit de naître n'avoit preſque aucune eſpérance de monter un jour ſur le Trône. Judith ſongea aux moyens de procurer une Couronne à ſon fils. Cette Princeſſe, qui avoit beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit de ſon foible époux, ne ceſſoit d'exhorter l'Empereur à faire un nouveau partage en faveur du Prince qui étoit encore au berceau. Louis craignoit d'en-

* C'eſt Charles le Chauve, qui fut dans la ſuite Roi de France & Empereur.



tamer une affaire dont il prévoyoit les suites funestes. Il n'étoit pas facile de déterminer les fils aînés de l'Empereur à sacrifier une partie de leurs prétentions, pour procurer un établissement à leur jeune frere. Parmi les enfans des Rois, comme dans les conditions les plus obscures, l'intérêt agit plus puissamment sur les cœurs que l'amitié fraternelle. Malgré tous les obstacles qui se présentoient à Judith, cette Princesse ne désespéra pas de faire réussir son projet. D'abord elle sonda les Rois d'Aquitaine & de Baviere, & les trouva inflexibles. Lothaire se laissa gagner à force de sollicitations, & promit tout ce qu'on voulut. Il s'en repentit bientôt; mais il dissimula ses sentimens.

L'Empereur ne pouvant plus résister aux instances de son épouse, résolut enfin de la satisfaire. Il déclara donc qu'il donnoit à Charles, le plus jeune de ses fils, l'Allemagne, la Rhétie, & une partie de la Bourgogne, avec le titre de Roi. Il ne suffit pas de parler en maître, il faut savoir encore se faire obéir. Nous allons bientôt voir comment l'Empereur soutint sa démarche. Louis, Roi de Baviere, & Pepin, Roi d'Aquitaine, furent indignés de la déclaration qu'on

venoit de faire, & ils prirent le parti de se retirer dans leurs Etats. Lothaire, quelques jours après, suivit leur exemple, & fit connoître qu'il ne seroit pas plus favorable que ses freres aux prétentions de l'Impératrice.

Judith, voyant venir l'orage, crut le dissiper en mettant à la tête des affaires Bernard, Comte de Barcelone. C'étoit un homme hardi, entreprenant, fier & présomptueux. Dépositaire de l'autorité Impériale, il en fit un fort mauvais usage. Tous les gens de bien furent chassés du Palais, & les faveurs de la Cour ne tomboient que sur ces ames viles, qui, à force de bassesses, achetent la protection des Grands. Le Comte Bernard étoit entiérement dévoué aux intérêts de l'Impératrice, & cette Princesse soutenoit le crédit du Ministre. Leur liaison donna lieu à d'étranges discours. On soupçonna un commerce de galanterie entre deux personnes qui étoient moins, peut-être, tourmentées par l'amour que dévorées par l'ambition. Le peuple, selon sa coutume, ne manqua pas d'ajouter foi à ces bruits injurieux, & on prit de-là occasion de déclamer contre le Gouvernement.

La disposition présente des esprits

annonçoit des troubles qui ne tarderent pas à éclater. Tous les principaux Seigneurs, & sur-tout les Eccléſiaſtiques du premier ordre, entreprirent de remédier aux déſordres de l'Etat. Il ne manquoit plus qu'un chef aux factieux, & ils le trouverent parmi les fils de l'Empereur. Pepin fut celui qu'ils réſolurent de mettre à leur tête. Ils lui repréſenterent la déplorable ſituation de l'Empire, la foibleſſe du Souverain, l'inſolence du Miniſtre, les déréglemens de l'Impératrice, & les projets que formoit cette Princeſſe pour l'élévation de ſon fils. Pepin n'étoit que trop diſpoſé à trahir ſes devoirs, & il promit de ſoutenir le parti des rebelles.

Le Miniſtre, informé de la conjuration qui ſe tramoit contre lui, tâcha d'en prévenir les ſuites. Mais il ne put y réuſſir. Le chef de la révolte ſe mit en marche avec une nombreuſe armée; publia un manifeſte pour juſtifier ſa conduite, & ſe prépara à attaquer l'Empereur. Celui-ci ſe vit bientôt abandonné de ſes Sujets. Il ne reſta auprès de lui que l'Impératrice, le Comte Bernard, quelques Evêques, & un petit nombre de Soldats, très-peu zélés pour le ſervice de leur Maître. Quel parti

prendre en de pareilles circonstances ? On conseilla à Louis le Débonnaire de chercher à calmer les rebelles, en éloignant les objets qui pouvoient leur faire ombrage, & qui avoient occasionné la révolte. L'Empereur suivit ce conseil, & aussi-tôt il envoya Bernard à son Gouvernement de Barcelone. Judith eut ordre de se rendre à Laon dans le Monastere de Sainte-Marie, & l'Empereur vint ensuite camper auprès de Compiegne.

Les Conjurés arracherent l'Impératrice de sa retraite ; & cette Princesse, craignant quelque violence de leur part, les assura que, s'ils vouloient lui permettre de parler à l'Empereur, elle lui persuaderoit d'abdiquer l'Empire, & de se confiner dans un Cloître pour le reste de ses jours. Pepin accepta la proposition, & fit conduire Judith au camp Impérial, avec ordre de la ramener à Verberie, où étoient pour lors les rebelles.

La Princesse n'eut pas plutôt rejoint l'Empereur, qu'elle l'exhorta à conserver une Couronne qu'on vouloit lui ravir. » Armez-vous de courage, di» soit l'Impératrice à son époux, & ne » vous laissez pas abattre par les dis» graces. Cependant pour détourner les

» périls dont vous êtes menacé, il faut » céder à la violence, & consentir à » tout ce que vous proposeront les » rebelles. »

Après que Judith eut fait passer ses sentimens dans le cœur de Louis le Débonnaire, elle retourna au camp de Pepin. Celui-ci la fit partir pour Poitiers, & voulut la forcer à prendre le voile dans l'Abbaye de Sainte-Ragonde. Le chef des révoltés convint ensuite avec l'Empereur de tenir une assemblée à Compiegne, pour délibérer sur les moyens les plus propres à rétablir la tranquillité de l'Empire. Louis ne manqua pas de se rendre dans le lieu où devoient se tenir les conférences, & il refusa de monter sur le Trône qu'on lui avoit préparé. Non content de paroître dans une posture humiliante pour un Souverain, il avilit encore la Majesté Impériale par le discours qu'il adressa à toute l'assemblée. » Je ne crois pas, » dit-il, qu'il y ait eu jamais d'exemple » qu'un Souverain ait été traité comme » je le suis en ce jour par mes propres » sujets; il est vrai aussi que jamais Em» pereur n'a tenu une conduite sembla» ble à la mienne; mais loin de vous » faire des reproches, je n'ai que des

» actions de graces à vous rendre. Je
» ne veux désormais me gouverner que
» par vos conseils ; & je demande seu-
» lement qu'on exécute ce qui a été
» réglé pour le partage des Royaumes
» & pour la succession de l'Empire. A
» l'égard de l'Impératrice que vous avez
» condamnée, ce seroit à moi de la pu-
» nir, mais je lui donne la vie à con-
» dition qu'elle prendra le voile &
» qu'elle fera pénitence. »

C'est sur-tout au milieu des plus affreuses disgraces, qu'il est beau de voir un Prince soutenir la dignité de son rang. Je ne sais s'il eût été avantageux à Louis le Débonnaire de parler en Empereur ; ce qu'il y a de sûr, c'est que la bassesse de sa démarche & de son discours, occasionna une révolution qui auroit dû être un effet du courage & de la fermeté. Les assistans furent attendris de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. On força Louis à prendre séance sur son Trône, & on lui donna des marques d'un respect & d'un attachement sincere.

Les deux autres fils de l'Empereur n'étoient point entrés dans la conspiration ; leur conduite n'en paroîtra pas moins odieuse, quand on en saura les

motifs. Le Roi de Baviere garda une espece de neutralité, & ne voulut, ni seconder, ni traverser les complots de Pepin. Il se ménageoit entre l'Empereur & le Roi d'Aquitaine, & attendoit l'occasion de nuire à tous les deux ; tel étoit le manége de sa politique. Si Lothaire ne se déclara pas en faveur des rebelles, c'est qu'il étoit fâché qu'un autre que lui en fût le chef. Aussi fit-il connoître alors qu'il vouloit désormais jouer le premier rôle. Il commença par se rendre maître de la personne de son pere, ne lui laissa que le vain nom d'Empereur, & s'empara de toute l'autorité. Il mit Louis le Débonnaire sous la garde de quelques Moines, qui eurent ordre d'inspirer à ce malheureux Prince l'envie de substituer l'habit religieux à la Pourpre Impériale.

Les Moines qu'on chargea d'une si odieuse commission, sentirent qu'il leur seroit plus avantageux de rétablir sur le Trône un Monarque qui les combloit de biens, que de le voir confiné dans leur cloître, où il ne leur procureroit qu'un stérile honneur. Ils travaillerent donc à ranimer le courage de Louis le Débonnaire, & ils lui firent entendre que, s'il vouloit seulement montrer

un peu de vigueur, on le mettroit en état de conserver sa Couronne. Un simple Moine, nommé Gombaut, qui songeoit à devenir un jour premier Ministre, entreprit d'exécuter ce projet. Il se rendit secrettement en Baviere & en Aquitaine pour négocier avec Louis & Pepin. Ces deux Princes écouterent favorablement les propositions qu'on leur fit de la part de l'Empereur, moins par tendresse pour leur pere, que par jalousie contre leur frere aîné, qui agissoit avec eux comme s'il eût été leur Souverain. Cependant ils ne promirent de se déclarer, qu'à condition qu'on étendroit les limites de leurs Royaumes. Gombaut consentit à tout ce qu'on voulut, vint trouver l'Empereur & lui parla de la sorte. » Jamais vous ne régnerez tran» quillement, à moins que vous ne » punissiez avec la derniere rigueur les » attentats commis contre votre per» sonne. Si vous voulez que les princi» paux Seigneurs de vos Etats soient sou» mis, faites tous vos efforts pour dimi» nuer leur puissance, & opposez aux » menaces des partisans de Lothaire cette » fermeté d'ame, qui peut seule décon» certer les projets d'une troupe de rebel» les ». Le desir de venger les affronts

& de conserver son Diadême, firent moins d'impression sur le cœur de Louis le Débonnaire, que l'espérance de revoir cette même Judith, dont il avoit eu la foiblesse de décrier la conduite.

On tint une Diete à Nimegue, & le parti de l'Empereur se trouva le plus fort. Louis fit des coups d'autorité qui étonnerent les factieux. Ceux-ci voyant que l'Empereur ne craignoit plus, furent intimidés à leur tour. Ils se rendirent chez Lothaire pour délibérer sur les mesures qu'il falloit prendre dans des circonstances si embarrassantes. On passa toute une nuit en contestations, & rien ne fut décidé. Sur ces entrefaites, Lothaire eut ordre de se rendre à la Cour. Il ne savoit quel parti prendre, & malgré les assurances qu'on lui donna, il craignit d'être arrêté; il prit cependant le parti d'obéir, & alla trouver l'Empereur. Celui-ci reçut son fils avec bonté, l'embrassa tendrement, & après lui avoir fait quelques reproches sur l'indignité de sa conduite, il lui dit : » Notre désunion ne peut manquer de » nous devenir funeste. En vous associant » à l'Empire, je n'avois au-dessus de » vous que la qualité de pere, & vous » ai-je jamais fait sentir le poids de

» l'autorité paternelle ? Cependant vous » vous êtes révolté contre moi, & vous » avez cherché à me ravir une Couronne » que je partageois déja avec vous, quoi- » que vous n'eussiez sur elle aucun droit » qu'après ma mort. Il n'y a qu'une ré- » conciliation prompte & sincere qui » puisse réparer la faute dont vous vous » êtes rendu coupable. Prenez garde de » vous laisser séduire désormais par de » pernicieux conseils, qui vous entraî- » neroient une seconde fois dans le cri- » me, & qui vous rendroient odieux à » votre pere, aux gens de bien, & à » tout l'Empire ». Un discours si tou- chant réveilla dans le cœur de Lothaire tous les sentimens de la nature. Le jeune Prince se jetta aux genoux de son pere, lui demanda pardon, & promit d'être fidele à ses devoirs.

Les principaux Seigneurs qui avoient trempé dans la conspiration, furent punis par la prison ou par l'exil. Quand Louis le Débonnaire put agir en maître, il rappella l'Impératrice, qui protesta de son innocence au sujet des crimes dont on l'avoit soupçonnée. Comme personne ne se présenta pour accusateur, il fallut s'en rapporter à la Princesse ; par un serment, elle rétablit son honneur. Le

Comte Bernard employa les mêmes moyens pour se justifier; mais il ne put rentrer dans son poste, & il fut contraint de partir pour son Gouvernement de Barcelone. Ce Seigneur avoit causé toutes les disgraces de l'Empereur; Gombaut venoit de rétablir son maître sur le Trône; il étoit juste qu'ils fussent traités différemment. Le Moine remplaça le Comte, & devint premier Ministre.

L'Empereur, voyant la tranquillité rétablie, fit un nouveau partage entre ses enfans. Il aggrandit les Royaumes de Louis de Baviere & de Charles, aux dépens des Etats de Lothaire. Ce dernier fut réduit à la seule Italie. On lui ôta le titre d'Empereur, & son nom ne parut pas davantage dans les actes publics. Après cette punition, qu'il méritoit bien, & à laquelle il ne s'attendoit peut-être pas, on lui permit de retourner en son Royaume. Louis partit aussi alors pour la Baviere, & Pepin se retira en Aquitaine. Ce n'est pas ici la seule conjuration qu'on ait formé contre un Prince aussi estimable par ses vertus & par la bonté de son caractere, qu'il étoit méprisable par sa foiblesse & son peu de capacité pour le Gouvernement.

Louis le Débonnaire connoissoit le génie de ses enfans, & leur ambition lui causoit les plus vives inquiétudes. Quelque tems après leur départ, il voulut sonder leurs dispositions présentes. Dans ce dessein, il leur manda de se trouver à une Diete qu'il devoit tenir à Thionville. Louis & Lothaire s'y rendirent, mais Pepin ne se hâtoit point de partir, & apportoit tous les jours différentes excuses pour justifier ses délais. L'Empereur en conçut de la défiance, & il réitéra ses ordres si souvent, que le Roi d'Aquitaine fut contraint de se rendre à Aix-la-Chapelle. Il y fut assez mal reçu. On lui défendit de quitter la Cour Impériale, & on menaça de le punir en cas de désobéissance. Pepin, qui ne s'attendoit pas à un pareil traitement, résolut de s'en venger. Il se sauva pendant une nuit, & s'en retourna dans son Royaume. Un départ si brusque surprit extrêmement l'Empereur, qui convoqua aussi-tôt une Diete générale à Orléans, où les trois Princes furent mandés. Le Roi de Baviere, au lieu d'obéir, se mit à la tête d'une armée nombreuse, pour s'emparer de l'Alsace, de la Saxe & de l'Austrasie.

L'Empereur, effrayé de cette nou-

velle, leva promptement des troupes & marcha contre le Prince rebelle. Celui-ci qui étoit campé à Langardheim, proche de Worms, voyant que les Saxons & les Austrasiens ne se soulevoient point en sa faveur, comme on le lui avoit fait espérer, prit le parti de retourner en Baviere, ne se trouvant pas assez fort pour résister à l'armée Impériale. On le poursuivit, & quand il s'apperçut qu'il ne lui restoit plus d'autre parti à prendre que celui de la soumission, il vint implorer la clémence de son pere, qui lui pardonna, & qui attribua la démarche de son fils aux mauvais conseils de quelques personnes mal intentionnées. L'Empereur tourna ensuite ses armes contre Pepin, qui, à l'instigation du Comte Bernard, venoit encore de se révolter. Comme Louis le Débonnaire se trouvoit alors en état de donner la loi, il ordonna à son fils de le venir trouver, l'avertissant que, s'il refusoit d'obéir, il seroit déshérité sans espérance de retour. Pepin se rendit auprès de l'Empereur, qui lui fit une sévere réprimande, & lui donna la Ville de Trèves pour prison. Le Comte Bernard, principal auteur de la rebellion, perdit son Gouvernement de Barcelone;

punition trop légere pour un homme qui ne cessoit d'exciter des troubles dans l'Empire.

Judith étoit toujours occupée de ses ambitieux projets. Cette Princesse voyoit avec plaisir les divisions qui régnoient entre le pere & les enfans. Son fils Charles ne pouvoit manquer d'en tirer avantage. Cependant l'Impératrice cherchoit toujours à mettre un des Princes dans ses intérêts, & Lothaire étoit celui qui lui paroissoit le plus propre à favoriser ses desseins. Elle se réconcilia donc avec lui, sans cependant employer son crédit pour lui faire rendre le titre d'Empereur. Judith travailla ensuite à perdre les autres Princes dans l'esprit de l'Empereur, & elle en trouva aisément les moyens. Le Roi d'Aquitaine trompa la vigilance des Gardes qui le conduisirent à Trèves, & il reprit les armes contre son pere. L'Impératrice profita habilement de cette occasion, pour représenter à son époux qu'il deviendroit la victime de son excessive indulgence, s'il n'employoit pas à propos la sévérité & les châtimens. Il faut, disoit cette Princesse, faire un exemple, & ôter à Pepin le Royaume d'Aquitaine, sans quoi on ne contiendra jamais les autres

Princes dans le devoir. L'Empereur étoit trop mécontent de son fils pour ne pas déférer aux conseils de Judith. Il révoqua donc la donation qu'il avoit faite à Pepin, & donna l'Aquitaine au Prince qui étoit l'unique objet des complaisances de l'Impératrice. Mais pour ne point mécontenter Lothaire, & pour l'attacher au jeune Charles, l'Empereur augmenta considérablement les Etats de son fils aîné.

Quoique Lothaire trouvât des avantages dans cet arrangement, il étoit bien persuadé que Judith n'avoit agi que par intérêt, & qu'elle n'attendoit qu'une occasion favorable pour faire donner le titre d'Empereur à son fils Charles. Ainsi il étoit plus résolu que jamais à se déclarer contre l'Impératrice; mais il usa de dissimulation. Lorsqu'il eut pris des mesures pour l'exécution de ses desseins, il envoya dire à l'Empereur qu'il eût à restituer l'Aquitaine, sans quoi il prendroit les armes pour soutenir les droits d'un Prince injustement opprimé. Ces menaces étonnerent l'Empereur, & il en craignit les effets, surtout quand il vit que les trois freres s'étoient réunis, & qu'ils agissoient de concert. Les Princes rebelles eurent soin d'attirer dans leur parti les Prélats les

plus distingués par leurs vertus, afin de rendre leur conjuration moins odieuse, lorsqu'on la verroit appuyée par des personnes si respectables. Le Pape même se déclara pour Lothaire, & l'accompagna en Alsace, où se devoient joindre les armées des trois freres.

L'Empereur fit partir un Evêque pour exhorter les Princes à se désister de leur entreprise; mais Lothaire répondit à l'Ambassadeur: « C'est à tort qu'on » m'a accusé d'avoir excité mes freres » à la révolte; mais je me suis cru obli- » gé de prendre leur parti, quand j'ai vu » qu'on les persécutoit injustement. » Je n'ai d'autre dessein que de faire va- » loir leur cause auprès de l'Empereur; » je le conjure de se souvenir que nous » sommes ses enfans, & j'espere que » cette qualité, jointe à notre innocen- » ce, touchera un cœur aussi sensible » que le sien. Il est vrai que j'ai accordé » ma protection à quelques-uns des » vassaux de mon pere; mais ce n'a été » que pour les soustraire à la fureur de » ces lâches Courtisans, qui se font une » gloire de persécuter tous les gens de » mérite. On doit se souvenir que j'ai » été autrefois associé à l'Empire: si » par de mauvais conseils on me refuse

» un titre qui m'eſt dû légitimement,
» je ne dois cependant pas renoncer à
» mes droits, ſur-tout lorſqu'il eſt
» queſtion de protéger mes freres, &
» les meilleurs ſujets de l'Empire. »

On peut préſenter la plus criminelle entrepriſe ſous un point de vue avantageux, & c'eſt toujours le prétexte du bien public qui arme les Sujets contre leur Souverain. Le diſcours de Lothaire ne pouvoit donc en impoſer qu'à ces ames ſimples, qui croyent que les Princes ont en vue la félicité publique dans le tems même qu'ils plongent leurs Etats dans les plus terribles malheurs pour ſatisfaire leur ambition. Les gens éclairés n'eurent pas de peine à pénétrer les motifs qui faiſoient agir les fils de l'Empereur. Ce qui cauſoit le plus d'inquiétude à Louis le Débonnaire, c'étoit de voir le Pape au milieu de l'armée des Princes. Il n'en falloit pas davantage pour autoriſer leur parti dans l'eſprit des peuples. C'eſt ce qui détermina pluſieurs Evêques de la Germanie, à écrire au Souverain Pontife * pour lui faire ſentir l'indécence de ſa conduite. Le Pape traita avec beaucoup de hauteur les Prélats qui lui donnerent de ſi ſages avis.

* Grégoire IV.

Tandis que l'Empereur & ses fils négocioient pour tâcher de parvenir à un accommodement, les armées des deux partis avançoient toujours, de sorte qu'elles se trouverent en présence l'une de l'autre. Les Seigneurs, qui étoient demeurés fideles à Louis le Débonnaire, souhaitoient qu'on livrât bataille. Ils attendoient avec impatience les ordres pour commencer le combat, lorsque le Pape, avec toute sa suite, parut entre les deux armées. On vint en avertir l'Empereur, qui se contenta de l'attendre sans aller au-devant de lui. » Vous n'êtes pas reçu, lui dit l'Em-» pereur, avec tous les honneurs qui » sont dûs à votre dignité, & que mes » Prédécesseurs & moi avons toujours » rendus aux Souverains Pontifes; mais » avouez aussi que vous ne venez pas » vers moi dans l'esprit qu'ils y sont » venus. Sachez, répondit Grégoire, » que nous venons ici avec des inten-» tions droites, puisque notre dessein » est de procurer la paix. » Pendant cette entrevue du Pape & de l'Empereur, les Princes débaucherent les troupes de l'armée Impériale, de sorte que Louis se voyant abandonné, il exhorta le peu de monde qui restoit auprès de

lui, à ſuivre l'exemple des déſerteurs. Allez, leur dit-il, vous rendre à mes enfans; je ſerois au déſeſpoir que vous perdiſſiez la vie pour m'être demeurés fideles.

L'Empereur craignant d'être expoſé aux inſultes des ſoldats qui ne reſpectoient plus un Prince malheureux, envoya faire des propoſitions aux trois Princes, & leur offrir de ſe rendre, à condition qu'on lui laiſſeroit la vie & la liberté, & qu'on ne creveroit point les yeux, ni à l'Impératrice, ni à ſon fils Charles. Après qu'on lui eut apporté la réponſe, il paſſa au camp des Princes, qui deſcendirent de cheval auſſi-tôt qu'ils apperçurent leur pere. L'Empereur embraſſa ſes enfans; mais ces témoignages de tendreſſe ne firent pas grande impreſſion ſur le cœur de trois fils dénaturés. Auſſi-tôt que l'infortuné Monarque fut au pouvoir de ſes ennemis, on le mit avec le Prince Charles en la puiſſance de Lothaire, qui les fit garder ſoigneuſement. L'Impératrice fut envoyée priſonniere à Tortone. Les Princes & les Seigneurs rebelles, tinrent une aſſemblée, dans laquelle on déclara que Louis s'étoit rendu indigne de gouverner l'Empire, & en conſé-

riaux ; mais il voulut auparavant être absous par les Prélats. On tint donc une assemblée à S. Denis. L'Empereur y fut réconcilié par les Evêques, qui lui remirent sur la tête la Couronne Impériale. Un peuple nombreux, qui étoit accouru à ce spectacle, fit retentir l'air d'acclamations.

On s'imagine bien que Louis le Débonnaire n'oublia pas l'Impératrice ; il l'envoya chercher à Tortone, & l'attendit à Aix-la-Chapelle. Ce fut dans cette derniere Ville qu'il assembla les principaux Seigneurs, & il délibéra avec eux sur les moyens qu'il devoit employer pour ramener Lothaire. On conseilla à l'Empereur de poursuivre ce Prince rebelle, & de le forcer à rentrer dans le devoir. Louis ne put jamais s'y résoudre, & il espéra toujours de pouvoir gagner son fils par la douceur ; il lui fit même des propositions avantageuses, que Lothaire rejetta avec mépris, parce qu'il comptoit sur ses troupes : mais l'armée Impériale se trouvant la plus forte, le rebelle fut contraint de demander grace. Il obtint la permission de venir se jetter aux genoux de l'Empereur. Celui-ci étoit assis sur son Trône, environné de ses gardes,

telligence avec lui, le menacerent d'élire un autre Empereur, s'il persistoit dans ses refus. Lothaire feignit alors de ne pouvoir résister à de si pressantes sollicitations, & il accepta l'Empire. Comme on craignoit toujours quelque révolution en faveur de Louis le Débonnaire, on chercha à lui ôter toute espérance de remonter sur le Trône. L'expédient dont on se servit, fut de flétrir ce malheureux Monarque en lui faisant son procès, & en le condamnant à une pénitence perpétuelle, comme s'il eût été coupable des crimes les plus atroces.

Les Prélats ne rougirent point de se prêter à une si odieuse intrigue, & de servir l'ambition de Lothaire. Ce Prince parut dans l'assemblée des Evêques, & fut l'accusateur de son pere. Il exagéra les désordres qui s'étoient introduits dans l'Etat par la faute de l'Empereur. La conclusion de son artificieux discours fut, que l'auteur de tant de scandales devoit être mis en pénitence pour le reste de ses jours. La plupart des Prélats, intimidés par les menaces de Lothaire, ou gagnés par ses présens, eurent l'ame assez basse pour embrasser cet avis, qui fut appuyé aussi par un grand nombre de Seigneurs.

connoître Louis pour leur Souverain. Une opinion si déraisonnable auroit eu peut-être des suites funestes, si on n'avoit cherché à remettre le calme dans les esprits. Le jugement rendu contre l'Empereur fut donc examiné, & ensuite annullé de l'avis unanime de tous les Evêques, de ceux mêmes qui, quelques années auparavant, avoient eu l'audace ou la foiblesse de condamner leur Maître. Ebon, cet Archevêque de Reims, qui s'étoit déclaré si indignement contre son bienfaiteur & son Souverain, signa alors que la déposition de l'Empereur étoit une entreprise injuste & téméraire. La rétractation de ce Prélat ne l'empêcha pas de perdre son Siege : il fut renfermé dans un Monastere, d'où il ne sortit qu'après la mort de l'Empereur.

De tous les fils de Louis le Débonnaire, Pepin, Roi d'Aquitaine, étoit celui qui jouoit pour lors le plus beau rôle à la Cour Impériale. Judith avoit mis ce Prince dans ses intérêts, & elle lui promettoit les plus grands avantages. Pendant ce temps-là l'Impératrice cherchoit à indisposer son époux contre les deux freres de Pépin. A force de sollicitations & d'importunités, elle

cilice qu'on avoit étendu à terre sur l'Autel, & confessa en présence de tout le monde que, par son mauvais gouvernement il avoit offensé le Seigneur, scandalisé l'Eglise & opprimé ses Sujets. Il ajouta que pour l'expiation de tant de crimes, il se soumettroit à telle pénitence qu'on voudroit lui imposer. Les Prélats ne se contenterent pas d'une confession si vague, & on déclara à Louis que s'il vouloit se réconcilier avec le Ciel, il falloit s'y prendre d'une autre maniere. On lui donna une formule de confession publique qui contenoit huit articles, dont je ne rapporterai que la substance. Louis étoit traité de sacrilége, d'homicide, de parjure, de perturbateur du repos public, de meurtrier, de tyran. On le taxoit d'impiété pour avoir entrepris une expédition militaire pendant le Carême, & on trouvoit horrible qu'il eût indiqué pour le Jeudi-Saint une assemblée générale. On le chargeoit des rapines, des viols, des brigandages dont les soldats s'étoient rendus coupables dans le tems de la guerre. Les mesures qu'il avoit prises pour conserver sa Couronne furent regardées comme un attentat inoui, & on ne lui pardonnoit pas d'avoir permis à son épouse, soup-

çonnée d'adultere, de se justifier par serment. Voilà un précis de sa confession publique. Il la lut à haute voix, l'arrosa de ses larmes, convint de ce qui y étoit contenu, & rendit la formule aux Prélats, qui la placerent sur l'Autel. L'Empereur quitta ensuite les marques de sa dignité, & prit l'habit de pénitent. Après cette dégradation, on conduisit le Prince dans une cellule du Monastere, où on l'enferma sous une bonne garde pour le forcer à accomplir sa pénitence.

La conduite qu'on venoit de tenir à l'égard de Louis le Débonnaire, excita l'indignation des peuples. On déclamoit ouvertement contre les Prélats, qui s'étoient prêtés lâchement aux détestables complots d'un fils ambitieux. Ebon, Archevêque de Reims, eut plus de part que personne à l'exécration publique. Ce Prélat étoit né esclave, & il en conserva les sentimens. La finesse de son esprit égaloit la méchanceté de son cœur. Sous des apparences de sagesse & de vertu, il cachoit un grand fond d'orgueil & d'ambition. Habile dans l'art de dissimuler ses défauts, il ne laissoit voir que ses bonnes qualités extérieures. A force de sou-

plesse & d'artifices il avoit réussi à gagner les bonnes graces de l'Empereur, dont il avoit été frere de lait, & le condisciple. Les faveurs qui furent répandues sur lui avec profusion, servirent à faire connoître qu'il joignoit à ses autres vices celui de l'ingratitude. Il essuya à cette occasion les plus sanglans reproches de Tégan, Archevêque de Trèves. Celui-ci adressa à son Confrere un écrit qui, à la vérité, ne respiroit pas la charité chrétienne, mais dans lequel on trouve tout le zele d'un fidele Sujet. Voici de quelle maniere Tégan apostrophoit l'Archevêque de Reims. » Est-» ce ainsi, vil esclave, que tu es sen-» sible aux bienfaits dont tu as été com-» blé par ton Seigneur ? Il t'a revêtu de » la pourpre, & tu le couvres d'un ci-» lice ! Il t'a élevé sur le Siege Episco-» pal, & tu veux le chasser du Trône ! » Misérable Affranchi, n'entends-tu » pas la voix de Dieu qui dit que le » Serviteur n'est pas au-dessus de son » Maître ? Ignores-tu donc ce que nous » apprend l'Apôtre par rapport au res-» pect que nous devons aux Rois ? »

Il y eut encore d'autres Ecclésiastiques qui demeurerent attachés aux intérêts de l'Empereur. Raban, Abbé de

Fulde, composa un Traité sur le respect que les Sujets doivent à leur Souverain. Il fit voir qu'il n'est jamais permis de prendre les armes contre son Roi, & il déclama avec force contre les enfans qui veulent s'emparer des biens & des Royaumes de leurs peres. La conduite que venoient de tenir les Prélats de la Germanie ne fut pas épargnée, & on apprit aux Ecclésiastiques qu'ils ne devroient point se mêler des affaires temporelles. » Méprisez, ajoutoit l'Abbé » de Corbie, en adressant la parole à » l'Empereur, méprisez les jugemens » qu'on a rendus contre vous. Personne » n'a droit de vous condamner que ce» lui qui vous a placé sur le trône. Si la » malice de vos ennemis vous a privé » d'un rang qu'on ne pouvoit vous ravir, » ne vous laissez point abattre par cette » disgrace passagere; mettez votre con» fiance en Dieu, qui châtie ceux qu'il » aime, & qui sera votre Défenseur. » Souvenez-vous toujours que vous êtes » Chrétien, & pardonnez de bon cœur » les injustices dont on s'est rendu cou» pable à votre égard. Le Ciel se char» gera du soin de vous venger. »

Pendant qu'on défendoit avec cou-

rage la cause de l'Empereur, une garde impitoyable veilloit sans cesse à la porte & à la fenêtre de la cellule où ce Prince étoit renfermé. On vouloit le déterminer à se faire Moine, & pour réussir on employoit les plus durs traitemens. On lui faisoit donner de faux avis, & on venoit lui dire, tantôt que l'Impératrice étoit Religieuse, & tantôt qu'elle étoit morte, & qu'on avoit coupé les cheveux au Prince Charles. Personne n'osoit détromper l'Empereur : il y eut cependant un Moine appellé Hardouin, qui entreprit de lui faire connoître la fausseté de toutes ces nouvelles.

Il n'étoit pas facile de lui rendre un si important service ; car les gardes ne perdoient point de vue leur prisonnier, & ne laissoient approcher personne de lui. Malgré tous ces obstacles, Hardouin ne désespéra pas de réussir. Voici le stratagême auquel il eut recours : en allant recevoir le pain que l'Empereur lui présentoit ordinairement pour le sacrifice, le Moine serra la main du Prince, & lui dit tout bas : *Il est près de l'Autel.* Louis, après la communion, demeura seul dans son oratoire pendant que les gardes

possédé leur pere. La plupart des Seigneurs d'Aquitaine, voyant l'orage prêt à fondre sur leurs pays, se déterminerent à rendre hommage au Prince Charles. Cependant la faction du jeune Pepin ne laissa pas de subsister avec tant de vigueur, qu'il fallut du tems pour l'anéantir.

Le Roi de Baviere, qui se trouvoit fort lézé * par le nouveau partage, résolut d'employer la force pour se faire rendre les Provinces qu'on avoit démembrées de ses Etats Il se mit bientôt en campagne, surprit plusieurs villes qui étoient à sa bienséance, & s'empara de tout le pays qui est entre le Danube, le Mein, le Necre & le Rhin. Cette nouvelle révolte causa beaucoup de chagrin à l'Empereur; il étoit vieux & très-incommodé. Quoique l'on fût en plein hiver, l'Impératrice lui conseilla de partir pour dompter un fils rebelle. A l'approche de l'Empereur, Louis de Baviere disparut & abondonna ses conquêtes. Ce fut la derniere expédition de Louis le Débonnaire. Les fatigues qu'il venoit d'essuyer lui causerent une maladie dont il

* Il étoit réduit à la seule Baviere.

mourut dans la soixante-quatrieme année de son âge, & la vingt-septieme de son Empire Ce Prince n'éprouva sur le Trône que des disgraces. La source de ses malheurs fut d'avoir épousé une femme du caractere de Judith. Elle abusa continuellement du pouvoir qu'elle avoi sur l'esprit de l'Empereur, & elle l'engagea dans presque toutes les entreprites qui troublerent le repos, & qui terminerent les jours de ce Prince infortuné.



CONJURATION
DE L'IMPÉRATRICE
CONSTANCE
CONTRE L'EMPEREUR HENRI VI.

1197. L'AMOUR des peuples est le plus ferme appui de l'autorité Royale; c'est ce que ne comprit jamais l'Empereur Henri VI, qui, à force de cruautés, souleva contre lui les personnes qui devoient s'intéresser le plus à sa conservation. Ce Prince avoit épousé Constance, qui étoit l'héritiere & la tante de Guillaume le Bon, Roi de Sicile. Après la mort de ce Monarque, une partie des Siciliens reconnut Henri pour Souverain légitime; mais le plus grand nombre se déclara en faveur de Tancrede, fils naturel du Roi Roger. L'Empereur eut bientôt levé des troupes pour se mettre en possession d'une Couronne qu'on vouloit lui ravir. En peu de tems il se rendit maître de la Campanie, de la Pouille, de la Calabre, & de plusieurs Places considérables : ensuite

il assiéga Naples; mais il fut contraint d'abandonner cette entreprise à cause des excessives chaleurs qui firent périr la plupart de ses soldats. Henri tomba lui-même dangereusement malade; & tandis qu'il rétablissoit sa santé, toutes les villes qu'il avoit d'abord soumises à sa puissance, retournerent sous la domination de Tancrede. Celui-ci mourut quelque tems après, & Guillaume son fils, encore enfant, fut déclaré Roi de Sicile.

Henri profita des circonstances & repassa en Italie; il avoit engagé les Pisans & les Génois à lui fournir une flotte qui lui étoit absolument nécessaire pour attaquer Naples. Les habitans de cette ville, se voyant assiégés par mer & par terre, ne firent pas une longue résistance, & prêterent serment de fidélité à l'Empereur. Ce Prince vint mettre ensuite le siége devant Salerne. Sibille, veuve de Tancrede, qui s'étoit enfermée dans cette Place, & qui ne pouvoit s'y soutenir long-tems, demanda à capituler. La Reine promit de livrer la ville à l'Empereur, & de lui céder ses prétentions & les droits de ses enfans sur le Royaume de Sicile, à condition que Henri donneroit la Prin-

cipauté de Tarente à Guillaume, fils de Tancrede. L'Empereur y consentit, & aussi-tôt on lui ouvrit les portes de Salerne. L'Impératrice Constance, quelques années auparavant, avoit été retenue prisonniere en cette Place. Henri, pour se venger, punit les Salernois avec la derniere rigueur; il rasa leur ville & la détruisit de fond en comble. Le corps du Roi Tancrede fut déterré; on lui ôta la Couronne & on lui coupa la tête.

La Reine Sibille & ses filles, furent enfermées dans un Monastere d'Alsace, où elles passerent le reste de leurs jours. On accorda, il est vrai, la Principauté de Tarente au fils de Tancrede; mais on le rendit incapable d'avoir des enfans; & après qu'on lui eut aussi crevé les yeux, on le conduisit au Château de Coire en Rhétie. Il y eut encore d'autres exécutions qui ne donnerent pas aux Siciliens une idée avantageuse de leur nouveau Maître.

Henri s'en retourna en Allemagne & abandonna le gouvernement de ses Etats d'Italie, à des especes de Vice-Rois qui abuserent furieusement de leur autorité. Les peuples perdirent enfin patience, & prirent des mesures

pour se soustraire à un joug qui leur paroissoit insupportable. L'Empereur, ayant appris l'état où se trouvoit la Sicile, ne tarda pas à s'y rendre, & il entra d'abord, avec toutes ses troupes, dans la Province de Naples. Il commença par ôter aux principaux Seigneurs du Royaume, toutes les Charges qui leur donnoient quelque pouvoir sur leurs compatriotes, Après avoir ainsi subjugué la Noblesse, il ne craignit plus rien de la part du peuple. Les Princes ne sont pas scrupuleux sur le choix des moyens, lorsqu'il s'agit de pourvoir à leur sûreté. Henri VI le fit bien voir dans cette occasion; mais les Seigneurs Napolitains, indignés de la conduite qu'on tenoit à leur égard, résolurent de faire un vigoureux effort pour prévenir leur ruine totale. Ils formerent une conjuration qui causa les plus vives inquiétudes à l'Empereur. Ce Monarque crut que la perfidie lui réussiroit mieux que la force vis-à-vis les révoltés. Il entra avec eux en négociation, écouta tranquillement leurs plaintes, promit de remédier au mal, & de rétablir dans leurs biens & dans leurs priviléges les rebelles. Comptant sur la parole qu'on venoit de leur donner, ils eurent l'im-

prudence de congédier leurs troupes, & aussi-tôt l'Empereur pénetre dans la Sicile avec une partie de son armée, & laisse l'autre pour garder la Province de Naples. On arrête la plupart des conjurés qui furent exécutés à mort. Ce terrible châtiment intimida les Siciliens; il s'en trouva cependant encore plusieurs qui aimerent mieux s'exposer à périr par la main des bourreaux, que de vivre sous la domination d'un Prince aussi perfide que cruel.

Constance se déclara elle-même contre l'Empereur son époux. Cette Princesse ne pouvoit voir sans douleur qu'on portoit la désolation dans un pays où elle avoit pris naissance. D'ailleurs, l'Impératrice, qui n'étoit plus en âge de plaire *, paroissoit fort sensible au refroidissement de son mari. Les femmes

* Je ne sais quel âge avoit alors l'Impératrice : ce qu'il y a de certain, c'est que deux ans avant le tems dont nous parlons, cette Princesse étant devenue grosse, personne ne le vouloit croire, & le peuple s'imagina qu'on cherchoit à supposer un enfant pour retenir dans la famille la succession des Etats d'Italie. Afin de dissiper ces soupçons, l'Empereur voulut que son épouse accouchât dans le

ne

ne pardonnent pas ces sortes d'affronts ; aussi Constance, pour se venger, appuya secrettement la révolte, par le moyen de Jourdan, Comte Sicilien. L'Impératrice lui promit même de le mettre sur le Trône, s'il venoit à bout de la délivrer d'un époux qu'elle ne pouvoit souffrir. L'envie d'obliger la Princesse, ou plutôt l'espérance de porter une Couronne, détermina le Comte Jourdan à tout entreprendre. Les mécontens le reconnurent pour leur chef, & il se mit en état de résister à son maître. On ne pouvoit pas aisément forcer l'isle de Lipari, qui servoit d'asyle au rebelle Sicilien, de sorte que Henri se trouvoit dans un cruel embarras ; mais un des conjurés offrit à l'Empereur de lui livrer l'isle & celui qui la défendoit ; ce qui fut exécuté. Les complices de la

---

de Sicile ; &, pour que personne ne pût douter de la naissance de l'enfant, Henri VI fit dresser une grande tente au milieu de la place publique de Palerme, & il invita les Dames & les Seigneurs les plus considérables du Royaume pour assister aux couches de l'Impératrice. Cette Princesse, qui paroissoit trop âgée pour devenir mere, accoucha le 21 Décembre 1194, d'un fils qui fut nommé Frédéric, & qui, dans la suite, occupa le Trône Impérial.

révolte périrent au milieu des tourmens; mais leur supplice n'égala point celui qu'on fit souffrir au Comte Jourdan. On l'attacha nud sur une chaise de fer rouge, & on lui mit sur la tête une couronne de cuivre brûlant, où l'on avoit fait quatre trous. Pendant qu'on la lui clouoit sur la tête, l'Empereur qui assistoit à cette affreuse exécution, dit à l'infortuné Jourdan : *Tu as maintenant la couronne que tu as si fort desirée, tu peux en jouir sans que personne te l'envie.* Le misérable Comte fut à l'heure même saisi d'horribles convulsions, & il expira sur-le-champ.

Le malheureux succès de cette conjuration ne découragea point l'Impératrice. Constance s'adressa à Rainaud & à Landulphe, Comtes d'Aquin, qui embrasserent avec ardeur le parti de la Princesse. Après qu'ils eurent pris des mesures pour l'exécution de leur projet, Landulphe se rendit à Sora dans la terre de Labour, afin d'exciter les peuples à la révolte. La conjoncture étoit alors favorable. On tenoit tous les ans, pendant les Fêtes de Pâques, une Assemblée où se trouvoient tous les habitans des villes & des villages voisins. Le Comte Napolitain profita des circonstances. Il parut au milieu de ses compa-

triotes avec cette décoration extérieure qui en impose à la multitude. Une fierté noble, tempérée par la douleur, lui attiroit tout-à-la-fois le respect & la compassion des assistans. » Si je ne suis point » accompagné, dit-il, des principaux » Seigneurs du pays, c'est qu'ils ont été » tous massacrés par les ordres du Prince » qui nous opprime. Ceux qui ont évité » la mort se voyent privés de leurs » biens, ou gémissent dans l'obscurité » des prisons. Le Tyran, pour assurer » son injuste domination, a résolu d'ex- » terminer indifféremment toutes les » personnes qui veulent défendre leur » liberté. Vous savez jusqu'où va la » haine qu'il nous porte; que n'avons- » nous donc pas à craindre d'un Prince, » aussi perfide que cruel? Sous prétexte » de mettre sa vie en sûreté, il fait venir » des troupes Allemandes pour désar- » mer les Etats de Naples & de Sicile. » Des soldats étrangers vont devenir les » arbitres de notre sort, si nous ne pre- » nons la généreuse résolution de défen- » dre notre liberté. Je ne vous rappelle » point ici ce qu'ont fait nos ancêtres » pour la conservation d'un bien si cher. » Suivons leur exemple, & arrachons- » nous à la tyrannie. Je vous offre au-

» jourd'hui mes services, & je ne de» mande pas mieux que de me sacrifier » pour vos intérêts. Les Siciliens sont » disposés à secouer le joug, & au pre» mier signal ils prendront les armes » contre l'Empereur. Ce Prince n'a pres» que point de troupes, & quand il en » auroit de plus nombreuses que les nô» tres, nous serions toujours assez forts, » ayant nos compatriotes à venger & » notre vie à défendre. D'ailleurs, ne » seroit-il pas plus glorieux, & pour » vous, & pour moi, de périr l'épée à » la main, que de présenter nos têtes » au glaive des bourreaux ? »

On répondit à ce discours par des cris & des menaces contre l'Empereur. Aussitôt les Siciliens prennent les armes & prient Landulphe d'être leur Général : il les conduit à Capoue, où il ne trouve aucune résistance. Toute la Province se souleve en sa faveur. Son armée, qui d'abord n'étoit pas considérable, s'augmente tous les jours de plus en plus. Landulphe abolit les impôts & employe les tributs ordinaires à la subsistance de ses troupes. Les Siciliens levent aussi l'étendard de la rebellion, & marchent vers l'endroit où résidoit l'Empereur. Ce Prince, qui ne s'attendoit pas à cette

révolution générale, & qui ne pouvoit en arrêter les suites, s'enferme dans un château très-fort, qui est aussi-tôt assiégé par les mécontens. Henri se vit contraint de demander la paix; mais l'Impératrice, qui soutenoit ouvertement les rebelles, lui fit dire qu'elle ne pouvoit négocier avec lui sans la participation des Seigneurs de Naples & de Sicile. Ils se rendirent au lieu marqué pour la conférence, & on leur accorda tout ce qu'ils demanderent. Henri se réserva intérieurement le droit de se venger. L'Impératrice, qui s'en doutoit, & qui craignoit d'être la premiere victime, abrégea, à ce qu'on prétend, les jours de son époux par le poison. Ainsi mourut un Prince qui ternit l'éclat de plusieurs belles qualités, par ses inclinations vindicatives & sanguinaires. Constance ne survécut pas long-tems à l'époux qu'elle avoit précipité dans le tombeau. Ce fut en la personne de cette Princesse que finit la race des Princes Normands, qui occuperent pendant près de soixante-dix ans le Trône de Sicile, dont leur bravoure les avoit mis en possession.

CONJURATION DES SUISSES,

CONTRE LA MAISON D'AUTRICHE.

L'AMOUR de la liberté est naturel à tous les hommes, & il est des peuples qui préféreroient la mort à l'esclavage. Nous allons en voir un exemple dans cette République guerriere, qui ne doit son origine qu'à la crainte de porter des fers. Un pareil motif a souvent occasionné de terribles révolutions.

Semblable à Lacédémone, la Suisse n'enfante que des soldats, & des soldats zélés pour la patrie. Leur vie frugale & laborieuse les met en état de supporter les fatigues de la guerre; & comme ils sont tous destinés, ou à défendre leur propre pays, ou à donner ailleurs des preuves de leur courage, on les forme de bonne heure à la discipline militaire, & à tous les exercices de la profession qu'ils doivent embrasser. Que d'autres peuples l'emportent sur les Suisses par les productions de l'esprit, par le goût

pour les beaux Arts, par tous les raffinemens du luxe & de la mollesse, la nation Helvétique n'aspire point à cette sorte de supériorité, & se contente de former une des plus formidables Républiques de l'Europe. Il faut voir par quels événemens elle est parvenue à ce haut degré de puissance.

La Suisse est couverte de bois, de torrens & de montagnes. Ce Pays fut autrefois sous la domination des Romains, & fit ensuite partie du Royaume de Bourgogne. Cette derniere Monarchie passa au pouvoir des Empereurs d'Occident, qui la conserverent pendant près de deux siecles; mais elle fut enfin divisée en plusieurs petites souverainetés, de sorte que les Suisses ne se trouverent plus réunis sous un même Chef. Quelques-unes de leurs Villes resterent dépendantes de l'Empire, avec le titre de Villes Impériales. Le reste du pays fut sujet de plusieurs Comtes, Barons & Nobles, ou sous la puissance des Chapitres & des Abbayes. Les Seigneurs les plus puissans de cette contrée étoient les Comtes de Habsbourg. Ils avoient profité de certaines circonstances favorables pour augmenter leur pouvoir; mais ils n'eurent jamais une autorité absolue,

& on les regardoit comme les Protecteurs, & non pas comme les Souverains de la Nation.

Vers le milieu du treizieme siecle les Villes de Zurich, d'Uri, & de Switz s'unirent entre elles pour s'opposer aux entreprises de quelques Seigneurs qui se conduisoient en vrais Tyrans. Cette confédération ne fut pas une barriere suffisante contre la puissance de la Noblesse, & il fallut avoir recours à un autre expédient. Rodolphe, Comte de Habsbourg, s'étoit fait adorer des peuples par sa haine pour la tyrannie, & son zele pour la liberté. Les Suisses crurent qu'un homme de ce caractere pouvoit seul les délivrer de l'oppression; ils s'adresserent donc à lui, & le conjurerent d'être leur libérateur. Le Comte remplit d'abord leur attente; mais ses affaires ne lui permirent pas de se livrer longtems à la défense de cette Nation opprimée. Comme je n'ai pas dessein d'écrire l'Histoire générale des Suisses, je passe tout d'un coup au tems où ils prirent les armes pour se garantir du joug que voulurent leur imposer les descendans de ce même Rodolphe qui avoit été leur appui. C'est ce qui a donné lieu

à l'établissement d'une République, aussi recommandable par la sagesse de ses loix, que par le courage de ses habitans.

Sous l'Empire d'Albert I, fils & successeur de Rodolphe de Habsbourg, Zurich, Basle & Schaffouse étoient au nombre des Villes Impériales. Ces sortes de Villes sont des especes de petites Républiques, dont l'Empereur est le Chef sans en être le Souverain. Elles ont droit d'exercer dans leur territoire la même autorité qu'ont les Princes de l'Empire dans toute l'étendue de leurs Etats. Comme Albert avoit beaucoup d'enfans, il eut envie d'ériger en Principauté, pour un de ses fils, non-seulement les Villes dont nous venons de parler, mais encore le reste de la Suisse. L'exécution de ce projet n'étoit pas facile. On employa d'abord la douceur, & on tâcha, par toutes sortes de caresses, d'engager les trois Cantons d'Uri, de Switz & d'Underwald, qui étoient les plus jaloux de leur liberté, à passer sous le Gouvernement de la Maison d'Autriche. Ce moyen n'ayant pas réussi, on résolut d'en venir à la force ouverte. Albert envoya des Gouverneurs, qui eurent ordre de tout entre-

prendre pour assujettir la Nation Helvétique. Les Ministres de la Cour Impériale exécuterent leur commission avec une hauteur & une dureté qui n'avança pas les affaires de leur maître. On commença par supprimer tous les priviléges dont les Suisses avoient joui jusqu'alors, & on eut recours ensuite aux exactions, aux injustices, aux violences & aux cruautés, pour forcer ces peuples à devenir esclaves. Une pareille conduite ne servit qu'à leur faire mieux connoître le prix de la liberté, & dès-lors ils songerent à s'affranchir pour toujours de la tyrannie Autrichienne.

Les Cantons d'Underwald, d'Uri, de Switz, nourrissoient chacun dans leur sein un vengeur de la Patrie. *Arnauld Melchtat*, *Walterfurst*, & *Werner de Stauffach*, furent les généreux citoyens qui résolurent de travailler à la délivrance de leur Nation. Les trois hommes qui formerent une si belle entreprise ne manquoient d'aucune des qualités propres à la faire réussir. Valeur, fermeté, prudence, amour du bien public, toutes ces vertus se trouvoient réunies dans ces premiers chefs de la conspiration. Ils s'associerent bien,

tôt un assez grand nombre de leurs compatriotes, qui, dans leurs assemblées secrettes, s'engagerent par serment à se sacrifier, s'il le falloit, pour les intérêts de leur pays.

Sur ces entrefaites un des Gouverneurs Autrichiens, appellé Grisler, eut recours à un expédient fort bizarre pour connoître les mal intentionnés. Il fit dresser sur le Marché d'Altorf, capitale du Canton d'Uri, une perche, sur le bout de laquelle on mit un chapeau. Le Gouverneur ordonna ensuite que tous ceux qui passeroient devant cette perche la salueroient comme si c'eut été l'Empereur lui-même. N'est-ce pas avilir l'humanité que de lui imposer de pareilles loix? Plusieurs personnes, par la crainte du châtiment, se soumirent à un ordre si ridicule. Mais Guillaume Tell passa plusieurs fois devant la perche sans faire les salutations prescrites. Il fut bientôt cité devant le Gouverneur, qui lui demanda la raison de sa désobéissance. La réponse de l'habitant d'Uri n'égala point, selon moi, la hardiesse de sa démarche; car il s'excusa en disant qu'il n'avoit aucune connoissance de ce qui avoit été ordonné par Grisler. Celui-ci ne se contenta pas

d'une semblable justification, & le Suisse fut condamné à abattre avec une fléche une pomme sur la tête de son fils.

Ce malheureux pere déclara qu'il aimoit mieux souffrir la mort que d'accepter le parti qu'on lui proposoit. Mais on lui dit que, s'il n'obéissoit promptement, on alloit le pendre avec ce fils pour lequel il vouloit se sacrifier.

Tell, voyant que le Gouverneur étoit inflexible, tire une fleche, bande son arc, dirige son coup, & a le bonheur d'abattre la pomme sans blesser son fils. La joie du pere fut égale au dépit du Gouverneur. Ce dernier ayant apperçu à la ceinture du Suisse une seconde fleche, fut curieux de savoir à quel usage on la destinoit. Pour être instruit de la vérité, Grisler promit à Tell de lui pardonner en cas qu'il eût quelque mauvais dessein, & qu'il en fît l'aveu. *Si j'avois eu le malheur*, répondit le Suisse, *de tuer mon fils avec l'une de ces fleches, je me serois servi de l'autre pour vous percer le sein*. Le vindicatif Gouverneur n'osant pas mettre à mort un homme auquel il avoit promis sa grace, il le condamna à une prison perpétuelle. Le malheureux Tell fut lié sur-le-champ, & mis dans un bateau pour

être conduit dans le lieu où il devoit passer le reste de ses jours. Grisler s'embarqua avec lui, afin de donner ses ordres pour l'exécution de la Sentence. Lorsqu'on eut fait la moitié du voyage sur le lac de Lucerne, il s'éleva tout-à-coup une furieuse tempête, qui mettoit à chaque instant le bateau en danger de faire naufrage. Tell avoit la réputation d'être un des meilleurs Bateliers du Canton. On se vit contraint d'avoir recours à lui, & aussi-tôt qu'on lui eut ôté ses liens, il songea d'abord à se mettre à couvert du péril, & chercha ensuite à se procurer la liberté. Il approcha des bords du Lac, sauta sur un rocher, repoussa le bateau, & prit la route des montagnes. Grisler échappa au naufrage. Ayant mis pied à terre, & passant par un chemin creux, Tell qui l'observoit, le perça d'un coup de fleche, & se sauva ensuite. Il se rendit auprès de Stauffach, un des principaux chefs de la conjuration.

Les autres Ministres Autrichiens ne se comportoient pas avec plus d'humanité que Grisler, de sorte que tous les Suisses étoient dans la consternation. Ces peuples ne sçavoient pas encore qu'une partie de leurs compatriotes

avoit formé le généreux deſſein de briſer leurs fers. Le jour où l'on devoit commencer l'exécution de cette importante entrepriſe fut fixé au 1 de Janvier de l'an 1308, jour à jamais mémorable pour les Suiſſes, puiſque c'eſt-là l'époque de cette liberté dont ils jouiſſent actuellement. Ceux qui leur procurerent ce précieux avantage prirent ſi bien leurs meſures, & garderent le ſecret avec tant de ſoin, que les Gouverneurs Autrichiens n'eurent avis de la conjuration que dans le moment où elle vint à éclater. Il arriva enfin cet heureux jour qui devoit délivrer les Suiſſes du joug de leurs Tyrans.

Le premier de Janvier, chaque Canton avoit coutume d'envoyer des Députés au Gouverneur pour lui porter des préſens. Cela ſervit au deſſein des conjurés. Ils firent partir cinquante hommes qui devoient s'emparer de la Citadelle de Sarnen, & ſe ſaiſir de la perſonne du Gouverneur. Comme on ne ſe doutoit de rien, on les laiſſa entrer dans la fortereſſe, & ils vinrent à bout d'exécuter heureuſement leur projet. Ils ſe rendirent maîtres auſſi des Citadelles d'Altorf & de Lowertz, & toutes ces places furent démolies. Voilà de

quelle maniere les Cantons d'Uri, de Switz & d'Underwald, commencerent à secouer le joug de la domination Autrichienne. L'Empereur Albert I. ayant appris cette révolte, se disposa à en tirer vengeance; mais avant que d'avoir rien entrepris, il fut assassiné par le Duc de Suabe son neveu.

Le successeur d'Albert fut Henri de Luxembourg, qui ne chercha point à inquiéter les Suisses, & les laissa en possession de tous leurs privilèges. Après la mort de ce Prince, les Electeurs ne se trouverent pas d'accord sur le choix d'un nouvel Empereur, de sorte que les uns donnerent leurs voies à Louis de Baviere, & les autres à Frédéric, fils d'Albert I. Les trois Cantons confédérés, qui haïssoient mortellement la Maison d'Autriche, se déclarerent en faveur du Bavarois. Léopold, connoissant la mauvaise disposition des Suisses à l'égard de son frere Frédéric, assembla une armée de vingt mille hommes pour empêcher ces peuples de rien entreprendre contre les intérêts de sa Maison. Il eut bientôt un prétexte pour leur faire la guerre. L'Abbaye d'Einsidlen possédoit de vastes domaines proche le territoire de Switz; il s'éleva, au sujet des limites,

des disputes fort vives entre les habitans du Canton & les Religieux du Monastere. Ceux-ci prirent les armes pour soutenir leurs droits ou leurs prétentions; comme ce moyen ne leur réussit pas, ils eurent recours à l'excommunication, & prierent Léopold d'être l'exécuteur de leur vengeance. Le Prince Autrichien accepta avec plaisir une commission semblable, & fit aussi-tôt avancer ses troupes contre les trois Cantons. Les Suisses n'opposerent que seize cens hommes à une armée nombreuse; mais jusqu'où ne porte-t-on pas le courage, quand on combat pour la liberté? Les Autrichiens devoient nécessairement passer par une vallée très-étroite: à peine s'y furent-ils engagés, que leurs ennemis, qui étoient sur les montagnes de Morgarten, commencerent à faire rouler une grande quantité de pierres qui tuerent beaucoup de soldats, & mirent en désordre les troupes de Léopold. Deux autres corps de l'armée de ce Prince, qui voulurent attaquer les Pays d'Uri & d'Underwald, furent presque tous taillés en piéces. Après cette éclatante victoire, les trois Cantons, qui ne s'étoient associés que pour dix ans, firent une alliance perpétuelle, dans

laquelle les autres Cantons sont entrés successivement.

L'an 1332, la Ville de Lucerne fut admise dans la confédération. Cette Ville avoit été assez long tems sous la dépendance des Abbés de Murbach ; mais ceux-ci en céderent la Souveraineté à l'Empereur Albert, dans le tems que ce Prince songeoit à assujettir toute la Nation Helvétique. Albert promit aux habitans de Lucerne, qu'il les laisseroit en possession de tous les Priviléges dont ils avoient joui sous leurs anciens Maîtres ; mais ces Peuples n'eurent pas lieu de s'applaudir d'avoir changé de Souverain ; car on les obligea à faire la guerre aux Cantons voisins, que les Princes de la Maison d'Autriche vouloient aussi soumettre. Ennuyés de combatre contre leurs Compatriotes, les habitans de Lucerne demanderent la paix, & l'obtinrent, sans cependant donner atteinte dans leur Traité aux droits des Princes Autrichiens. Ceux-ci, malgré les ménagemens qu'on avoit eus pour eux, furent irrités d'une démarche qu'on avoit faite sans leur participation, & qui étoit directement contraire à leurs intérêts. Quelques-uns même des principaux Citoyens de Lucerne, qui trouvoient

leur avantage à vivre ſous la domination Autrichienne, & qui craignoient que leur Ville ne ſecouât entierement le joug, comploterent entre eux d'ouvrir, pendant la nuit, la porte aux Autrichiens, afin que ceux-ci ſe miſſent en état de n'avoir plus rien à redouter de la part des habitans. La conſpiration fut découverte, & on prit auſſi-tôt le parti d'entrer dans l'alliance des trois Cantons confédérés.

Les Autrichiens, pour ſe venger des Lucernois, mirent de fortes garniſons dans toutes les Forteresſes qui étoient proche de la Ville, de ſorte que les habitans n'en pouvoient gueres ſortir ſans s'expoſer à tomber entre les mains de leurs ennemis. Tandis que Lucerne étoit aſſiégée de la ſorte, il ſe formoit, dans l'enceinte de ſes murailles, une conſpiration dangereuſe, qui auroit fait couler bien du ſang, ſi elle étoit venue à réuſſir. On avoit réſolu d'égorger les Citoyens qui montroient le plus de zele pour la liberté. La nuit même où l'on devoit exécuter une ſi horrible entrepriſe, un jeune homme entendit, ſans être apperçu, les arrangemens que prenoient enſemble les Conjurés. Celui qui venoit de faire une ſi importante découverte,

trouva quelques personnes qu'il instruisît de ce qui se passoit : on avertit le premier Magistrat, qui donna ordre aux habitans de se mettre sous les armes. On mit des gardes aux portes de la Ville, & on prit toutes les mesures capables d'empêcher l'effet de la Conjuration. Ceux qui avoient eu part à ce noir complot, voyant qu'ils étoient découverts, voulurent prendre la fuite, mais ils furent arrêtés & mis en prison. On délibéra le lendemain sur la maniere dont on devoit les punir ; mais, comme ils étoient en grand nombre, & que la plupart appartenoient aux meilleures familles du pays, on se contenta de les condamner à une amende, & de les faire jurer qu'ils ne formeroient plus dans la suite de pareilles entreprises ; punition bien légere pour des hommes qui avoient eu dessein de répandre le sang de leurs Compatriotes.

Après Lucerne, Zurich entra dans la confédération. Cette derniere Ville avoit été dans les intérêts de Frédéric, tandis que ce Prince disputoit la Couronne Impériale à Louis de Baviere ; mais les Zurichois ne tarderent pas à se brouiller avec les Princes Autrichiens.

L'an 1332, on établit à Zurich une

autre forme de Gouvernement, parce que les Magistrats qui avoient l'autorité en main, en faisoient un assez mauvais usage. Ce changement occasionna bien des guerres, & donna lieu à l'alliance que Zurich contracta avec les autres Cantons qui s'étoient déja mis en liberté. Les Magistrats, qui venoient d'être dépouillés de leurs emplois, & condamnés la plupart à l'exil, se retirerent auprès du Comte d'Habsbourg, qui leur promit de travailler à leur rétablissement. En effet, ce Prince leva des troupes pour attaquer les Zurichois; mais il perdit la vie en cette expédition. Le fils, qui voulut quelque tems après venger la mort de son pere, se mit à la tête de quelques mécontens, & devint le chef d'une conspiration qui se forma contre le Canton de Zurich.

Le jeune Comte trouva le moyen de faire entrer dans la Ville plusieurs des Conjurés, & ne tarda pas à s'y rendre lui-même; mais ayant été découvert, on se saisit de sa personne, on le mit aux fers, & après qu'on eut ravagé ses terres, on s'empara de son château de Raperschweil. Les Ducs d'Autriche prirent parti pour le Comte d'Habsbourg, & voulurent contraindre les Zurichois à

relâcher leur prisonnier : mais toutes leurs menaces furent inutiles. Albert, surnommé le Sage, assembla promptement une armée de seize mille hommes, & s'approcha de Zurich. Il se disposoit déja à faire le siége de cette Ville, lorsque quelques Seigneurs s'entremirent pour empêcher une guerre qui, à en juger par l'animosité des deux partis, devoit être des plus sanglantes. On nomma des arbitres pour régler les conditions de la paix. Agnès, sœur du Duc Albert, ne put réussir à calmer entierement les esprits, malgré les peines que se donna cette Princesse, qui par sa réputation de sainteté, s'attira la confiance des ennemis mêmes de sa maison : de sorte que la guerre recommença bientôt avec plus de fureur que jamais. Albert mit de nouvelles troupes sur pied, & s'avança une seconde fois près de Zurich pour en faire le siége ; mais les habitans de cette ville, intimidés par les menaces du Marquis de Brandebourg & du Comte de Wirtemberg, se déterminerent enfin à rendre la liberté au Comte d'Habsbourg. Ils promirent aussi de restituer au Duc Albert, les Places qu'ils avoient enlevées à la Maison d'Autriche. Cette paix ne fût pas de longue

durée, & il fallut bientôt reprendre les armes contre les Zurichois & contre leurs Alliés. L'Empereur Charles IV, à qui on fit entendre qu'il étoit de la derniere importance de dompter des rebelles qui ne vouloient plus reconnoître leurs légitimes Souverains, promit de faire tous ses efforts pour obliger ces peuples à rentrer dans le devoir. Charles tint parole, & se mit bientôt en marche avec ses troupes, qu'il joignit à celles de Suabe & d'Autriche. Les Zurichois ne se laisserent point effrayer à la vue d'une armée nombreuse, & le péril dont ils sembloient menacés, ne fit qu'accroître leur audace; car au lieu de se renfermer dans leur Ville pour y attendre l'ennemi, ils firent camper leurs troupes hors de Zurich, & attendirent de pied ferme ceux qui viendroient les attaquer. Tout annonçoit un combat sanglant entre les deux partis; mais une dispute sur le pas fut cause qu'on ne livra point bataille. L'Evêque de Constance, qui commandoit les troupes de Suabe, vouloit être, avec ses soldats, au premier rang de l'Armée, le Duc d'Autriche ne vouloit point lui céder cette espece d'honneur, & Charles prétendoit que les Bohémiens devoient commencer l'action. Chacun

ſoutint ſes droits avec beaucoup de chaleur. Pendant tous ces débats l'Armée des Suiſſes augmentoit toujours, & l'ardeur de leurs ennemis ſe rallentiſſoit beaucoup. L'Empereur n'ayant pû accommoder ce différend, jugea à propos de ſe retirer ; mais auparavant il ravagea le territoire de Zurich pendant ſept ſemaines. Le Duc Albert bloqua la Ville, en mettant de fortes garniſons dans tous les Châteaux voiſins. Tout cela ne fut point capable d'abattre la fierté des Zurichois, ni de les détacher de l'alliance qu'ils contracterent avec Uri, Switz, Underwald & Lucerne. Quoique le Canton de Zurich ne fût que le cinquieme dans l'alliance, cependant, en conſidération de ſa qualité de Ville Impériale, on lui donna le premier rang, qu'il a toujours conſervé depuis. Voilà comment la Nation Helvétique s'affranchiſſoit inſenſiblement de la dépendance des Empereurs, & de la Maiſon d'Autriche.

Le Duc Albert, fils de l'Empereur Rodolphe, cherchant à établir une domination injuſte ſur le Canton de Glaris, les principaux Citoyens aimerent mieux abandonner le lieu de leur naiſſance, que de ſe ſoumettre au joug

qu'on vouloit leur imposer. Ceux qui prirent ce parti, n'eurent point à essuyer de mauvais traitemens de la part des Gouverneurs Autrichiens, qui donnerent encore mille preuves de leur dureté & de leur insolence. Les autres habitans de Glaris pleuroient tous les jours la perte de leur liberté, & ne savoient quel parti prendre pour se soustraire à la tyrannie. Ils se virent enfin délivrés d'une situation si cruelle par le secours des Cantons confédérés, qui se rendirent maîtres de Glaris & de tout son territoire. Les Gouverneurs Autrichiens furent chassés, & le pays où ils venoient d'exercer leurs fureurs, entra avec plaisir dans l'alliance, qui, par cette acquisition, devint encore plus formidable.

Les Princes de la Maison d'Autriche furent long-tems Seigneurs du Canton de Zug, ils y entretenoient de fortes garnisons, qui incommodoient beaucoup les habitans de Switz & de Zurich ; c'est ce qui détermina les Cantons Alliés à déclarer la guerre aux habitans de Zug, qui avoient résolu de demeurer fideles aux Autrichiens.

On assiégea la Capitale du pays ; & comme la place fut attaquée vivement, ceux qui la défendoient, virent bien qu'ils

qu'ils feroient contraints de se rendre. Ils obtinrent cependant la permission d'envoyer des Députés au Duc Albert pour l'instruire de la situation où ils se trouvoient, & s'engagerent en même-tems à livrer leur Ville, si on refusoit de leur accorder du secours. Les Députés se rendent auprès du Prince Autrichien, & lui exposent le sujet de leur voyage. Albert, au lieu de les écouter, causoit pendant ce tems-là avec un de ses Officiers de chasse, & lui demandoit si on avoit eu soin de donner à manger à ses éperviers. » Quoi ! Seigneur, lui » dit le Chef de la députation, vous vous » intéressez davantage à vos oiseaux, » qu'à des hommes que vous devriez » secourir, & qui sont sur le point de » se rendre à vos ennemis ? Rendez- » vous, si vous le voulez, répondit le » Duc ; mais sachez que je trouverai » le moyen de vous réduire, aussi-bien » que tous ceux qui se sont révoltés » contre ma Maison. » Les Députés étant venus rapporter cette réponse à leurs compatriotes, il fut décidé qu'on feroit alliance avec les autres Cantons, malgré les menaces du Prince Autrichien, qui ne put jamais exécuter ses projets de vengeance.

Ce fut en 1353, que Berne entra dans la confédération des Suisses. Cette Ville, après la mort de son Fondateur, fut déclarée Impériale, & obtint des priviléges & des immunités considérables, en récompense des services qu'elle rendit à l'Empereur Fréderic II. Pendant l'anarchie de l'Empire, quelques Seigneurs puissans voulurent assujettir les Bernois. Ces peuples, qui craignoient de succomber sous les efforts de l'ambitieuse Noblesse, se jetterent entre les bras de Pierre, Comte de Savoie, dont ils n'eurent aucun lieu d'être mécontens; mais la dépendance, quelque douce qu'elle puisse être, déplaît toujours à des hommes qui ont goûté les avantages de la liberté. Edouard, un des successeurs du Comte Pierre, se voyant attaqué par le Dauphin du Viennois, promit aux habitans de Berne de les rétablir dans leur ancienne situation, s'ils vouloient lui accorder un prompt secours. Les Bernois, animés par l'espérance de recouvrer un bien qu'ils n'avoient sacrifié qu'à regret, firent les derniers efforts en faveur d'Edouard, qu'ils mirent en état de vaincre son ennemi. Le Comte fut exact à remplir ses engagemens, & il rendit la

liberté à ceux qui lui avoient procuré la victoire. Avant que les Bernois entrassent dans la confédération, ils eurent plusieurs guerres sanglantes à soutenir; mais enfin ces peuples, après une vicissitude de pertes & de succès, furent admis dans l'alliance du Corps Helvétique, qui se trouva pour lors composé de huit Cantons. La Suisse resta dans cet état l'espace de cent vingt-cinq ans, & au bout de ce tems-là, cette République vit encore augmenter sa puissance de la maniere que nous allons le dire; mais il faut rapporter auparavant quelques articles principaux de la confédération.

I. Si on a fait quelque injure ou quelque tort à un des Cantons, & qu'il sollicite les autres à prendre sa défense, il faut que le Canton, qui s'imagine avoir sujet de se plaindre, expose ses griefs devant le Sénat de la Nation *, afin qu'on puisse décider s'il est juste & convenable que tout le Corps Helvétique se détermine à déclarer la guerre.

II. Lorsqu'un Canton a porté ses plaintes juridiquement, & qu'on en a

* Nous verrons plus bas comment est composé ce Sénat.

reconnu la justice, on est obligé alors de lui accorder un prompt secours ; mais on doit tenter d'abord les voies d'accommodement, & n'en venir aux dernieres extrémités que quand cela est absolument nécessaire.

III. Si un Canton est attaqué tout d'un coup sans qu'il ait pu en donner avis aux Cantons confédérés, alors ceux-ci sont obligés de le secourir comme si on avoit imploré leur assistance.

IV. Les Cantons qui viennent au secours d'un autre, doivent eux-mêmes entretenir & payer les troupes dont ils se servent ; mais si la guerre dure long-tems, & qu'on soit contraint d'assiéger quelque Place ou quelque Ville, alors le Canton en faveur de qui on tente ces entreprises, doit lui seul subvenir à la dépense qu'on est obligé de faire en de pareilles occasions.

V. S'il survient un différend entre deux Cantons, & qu'il y en ait un qui ne veuille pas s'en rapporter à la décision du Sénat, les autres Cantons doivent se déclarer pour celui qui a soumis sa cause au jugement de la Nation.

VI. Lorsque l'habitant d'un Canton est condamné & proscrit, les autres Cantons ne peuvent lui donner un

asyle; & si on découvre que quelqu'un ait violé cette loi, il est condamné à l'exil ou à quelqu'autre peine afflictive. J'ai rapporté ici certains articles principaux de la confédération, afin qu'on ait quelque idée du Gouvernement Helvétique. Il est tems de voir comment les cinq derniers Cantons se sont joints aux huit autres, & ont mis la République dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Fribourg étoit depuis près de deux cens ans sous la domination Autrichienne; le Duc Albert s'apperçut bien qu'il ne pourroit pas désormais garder long-tems une Ville qui paroissoit très-disposée à entrer dans l'alliance des autres Cantons. Ce Prince voulut réparer en quelque sorte la perte qu'il étoit sur le point de faire, en emportant une partie du bien des habitans de Fribourg. Il envoya chez eux un des Officiers de sa Cour, qui répandit le bruit que son Maître alloit bientôt le suivre. On exhorta le peuple à faire au Duc une réception magnifique. Comme il étoit question sur tout de bien régaler le Prince, son émissaire emprunta de différens particuliers tout ce qu'ils avoient de vaisselle d'or & d'ar-

gent. Tout cela fut transporté secrettement hors de la Ville. Le jour où le Duc devoit arriver, le Seigneur Autrichien monte à cheval avec quelques-uns des principaux habitans pour aller au-devant du Prince. Après quelques heures de chemin, on rencontra des Cavaliers qu'on prit pour l'escorte qui accompagnoit Albert. On ne fut pas long-tems dans l'erreur ; car l'Officier du Duc, ayant joint cette troupe de cavalerie, & se voyant en sûreté, déclara alors aux habitans de Fribourg, qu'il emportoit leur vaisselle, puisque c'étoit le seul bien que son Maître pourroit tirer désormais d'une Ville qui ne paroissoit pas avoir envie de demeurer fidelle à la Maison d'Autriche. Ceux qu'on venoit de duper si indignement, vinrent aussi-tôt apprendre à leurs compatriotes le tour qu'on leur avoit joué. Fribourg eut recours à la vengeance que le Duc Albert avoit prévu. Cette Ville fit d'abord un traité d'alliance avec les Bernois, & ensuite avec les autres Cantons.

Soleure, qui est une des plus anciennes Villes de la Suisse, & où les Ambassadeurs de France font leur résidence ordinaire, fut admise dans la confé-

dération en même tems que la Ville de Fribourg. Les habitans de Soleure furent toujours étroitement unis avec les Bernois, auxquels ils rendirent de très-grands services dans toutes les guerres que ces derniers eurent à soutenir. Ces deux Cantons firent d'abord entr'eux un traité d'alliance, & se secoururent mutuellement dans toutes les occasions où ils eurent besoin l'un de l'autre. Lorsque Louis de Baviere & Frédéric d'Autriche se disputerent l'Empire, Soleure prit le parti du Bavarois, & fut pour cela excommuniée par le Pape, & assiégée par le Prince Autrichien. Cette Ville, étant en guerre contre le Comte de Kybourg, essuya une terrible perte par la trahison d'un de ses habitans. Son alliance avec les autres Cantons la mit en état de n'avoir plus rien à craindre de ses ennemis.

Basle, avant que de faire partie du Corps Helvétique, entretint toujours une parfaite union avec les Suisses. Cette Ville éprouva plus d'une fois combien il lui étoit avantageux d'avoir pour amis des voisins que leur valeur rendoit formidables. Les Anglois, que Léopold d'Autriche avoit attirés dans son parti, voulurent assiéger Basle, dont les murail-

les avoient été depuis peu renversées par un tremblement de terre : les Suisses envoyerent des secours qui empêcherent l'armée Angloise d'exécuter son entreprise.

Dans tous les Cantons qui s'étoient mis en liberté, on avoit presque toujours vu la Noblesse attachée au parti des Autrichiens. On sait que les faveurs de la Cour tombent plutôt sur des hommes d'un sang illustre, que sur des Citoyens d'une naissance obscure. Outre cela, l'idée d'un gouvernement Républicain qui établit une espece d'égalité entre les Sujets d'un même Etat, faisoit frémir cette orgueilleuse Noblesse, accoutumée depuis long-tems à jouir de certaines prérogatives qui flattent si fort la vanité humaine. Voilà le principe de cet attachement que les Nobles avoient pour la Maison d'Autriche. Basle en fournit un nouvel exemple ; car elle se vit abandonnée d'un grand nombre de ses habitans, qui devinrent ses plus cruels ennemis lorsqu'ils s'apperçurent que leur Patrie songeoit à se procurer la liberté. Basle indignée de la conduite d'une troupe de Citoyens ingrats, se mit en état de n'avoir plus rien à craindre de leur part en se joignant aux autres Cantons.

Schaffouse fut long-tems au nombre des Villes Impériales ; mais Frédéric d'Autriche étant parvenu à l'Empire, ce Prince fit tous ses efforts pour la réduire sous son obéissance. Il voulut obliger les habitans de cette Ville à lui prêter serment de fidélité ; ils y consentirent, pourvu qu'on insérât dans la formule certaines clauses qui missent à couvert leurs priviléges. L'Empereur ne vouloit point de toutes ces restrictions, & il fit entendre qu'il sauroit bien se faire obéir. Les menaces furent inutiles. La Suisse étoit accoutumée depuis long-tems à braver le courroux des Princes Autrichiens. Cependant Schaffouse, qui ne se sentoit pas capable de résister elle seule à un ennemi si puissant, résolut de s'unir avec les Cantons confédérés. Ceux-ci ne demanderent pas mieux que de recevoir dans leur alliance une Ville dont la situation avantageuse pouvoit être d'un grande utilité à la République. Schaffouse fut donc admise dans la confédération l'an 1501.

Appenzel, qui est le treizieme & le dernier des Cantons Suisses, eut des démêlés fort vifs avec les Abbés de S. Gal. Ces Moines, qui étoient fort puissans, firent plus d'une fois la guerre au Bourg

d'Appenzel, & lui attirerent une profcription de la part de l'Empereur, avec une excommunication du Pape. Un pays environné de montagnes, & dont la conquête coûteroit beaucoup de peines ſans procurer de grands avantages, n'eſt gueres capable de tenter l'ambition d'un Souverain. Voilà pourquoi les Habitans d'Appenzel ne craignoient point le reſſentiment du Chef de l'Empire. Ils ne redoutoient pas plus les foudres du Vatican; car ils chaſſerent de leur pays les Prêtres & les Moines, qui, pour obéir au Décret du Souverain Pontife, refuſoient d'adminiſtrer les Sacremens. Les Suiſſes, qu'on avoit ſollicités en vain de déclarer la guerre à cette Nation excommuniée, aimerent mieux travailler à lui procurer une paix avantageuſe. Le Bourg d'Appenzel fut ſenſible aux ſervices qu'on venoit de lui rendre, & témoigna plus d'une fois ſa reconnoiſſance au Corps Helvétique, auquel il fut aſſocié l'an 1513. Voilà comme ces différens Cantons ſe réunirent peu-à-peu, & formerent une République qui a bravé tous les efforts de la puiſſance Autrichienne. Il ne faut pas cependant croire que les Suiſſes demeurerent tranquilles poſſeſſeurs de leur liberté. Avant qu'elle

fût solidement établie, combien de sang ne fallut il pas répandre ?

Sigismond d'Autriche, qui vouloit obliger quelques-uns des Cantons à lui restituer certaines Seigneuries qu'il prétendoit lui appartenir, & ne se sentant pas assez fort pour faire valoir ses droits imaginaires ou légitimes, eut recours à Charles VII. Roi de France, dont il devoit épouser la fille. Il pria ce Monarque de ne pas abandonner un Prince qui devoit avoir l'honneur d'être son gendre, & qui se voyoit indignement persécuté par ses propres Sujets. Charles étoit alors occupé à chasser les Anglois de son Royaume; mais après avoir conclu une tréve avec ses ennemis, il fit marcher contre les Suisses une armée nombreuse, & en détacha la meilleure partie, dont il donna le commandement au Dauphin *. Celui-ci se rendit d'abord Maître de Montbéliard, & fit ensuite entrer ses troupes en Alsace. L'armée du Dauphin, composée de Lorrains, de François & d'Anglois, étoit, à ce qu'on prétend, de soixante mille hommes. Quelques Historiens diminuent ce nombre de la moitié. *Les*

* Qui fut depuis Louis XI.

*Armagnacs**, c'est le nom qu'on donnoit aux troupes du Dauphin, vinrent camper entre Strasbourg & Basle. Le jeune Prince François ayant appris que les Suisses venoient à sa rencontre, détacha un de ses Officiers-Généraux pour les reconnoître & les combattre s'il s'en présentoit une occasion favorable. On ne tarda pas à les rencontrer, & à leur livrer bataille. Les Armagnacs, quoique supérieurs en nombre, n'eurent pas l'avantage, & furent obligés de se battre en retraite vers le gros de l'armée qui avançoit. Les Suisses, emportés par leur courage, voulurent poursuivre l'ennemi; mais cette imprudente démarche leur coûta cher; car ils se virent tout-à-coup accablés par les troupes Françoises, qui en firent un carnage horrible. Ceux qui se déroberent à la mort se ral-

---

* On donna en France le nom d'*Armagnacs* aux troupes qui, pendant le regne de Charles VI, maltraiterent les Parisiens sous les ordres du Comte d'Armagnac. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui fit donner le même nom aux soldats qui ravagerent l'Alsace. Quelques Allemans ont cru que le terme d'*Armagnac* étoit composé de ces deux mots *Armen & Gechin*, qui signifient de *pauvres insensés*. Cela n'est pas naturel.

lierent près d'un Hôpital, où ils reçurent un renfort assez considérable. Ils se retrancherent de leur mieux, & se défendirent vaillamment contre les Armagnacs. Ceux-ci résolurent de forcer les barrieres qu'on leur opposoit. On vit recommencer entre les deux partis un combat qui fut des plus sanglans. Les Suisses firent des prodiges de valeur. Quelques-uns de leurs soldats, sans se donner le tems d'arracher les fleches dont on venoit de leur percer le corps, se jettoient au milieu de l'ennemi, pour se venger de ceux qui les avoient blessés. D'autres s'opiniâtrerent à combattre, quoiqu'on leur eût coupé les mains, & qu'ils fussent par conséquent hors d'état de se défendre. La victoire fut longtems incertaine par la résistance que firent les Suisses; mais lorsqu'on eut renversé le mur de l'Hôpital où ils s'étoient cantonnés, on fondit sur eux avec fureur; & comme ils ne demandoient point de quartier, ils furent presque tous taillés en pieces. Quelques-uns se sauverent dans leur pays, où ils trouverent la mort qu'ils venoient d'éviter; car leurs compatriotes jugerent indignes de vivre des hommes qui n'avoient pas eu le courage de périr les armes à la main.

Après le combat, un Seigneur Autrichien, appellé Burckard de Munch, prit plaisir à considérer les cadavres qui étoient étendus sur le champ de bataille. Comme il y avoit parmi les morts un grand nombre de Suisses, Munch eut la cruauté de dire qu'un parterre émaillé des plus belles fleurs lui présentoit un spectacle beaucoup moins agréable. Ces paroles furent entendues par un Suisse qui respiroit encore, & que la rage sembla rappeller à la vie; car il se releve aussi-tôt, prend une grosse pierre & la lance contre l'Autricien, qui reçut une blessure dont il mourut au bout de quelques jours.

Les Suisses, que leur défaite avoit jettés dans la consternation, demanderent la paix au Vainqueur. Elle fut accordée à condition que le Concile de Basle & les habitans de cette ville s'emploiroient pour faire donner une satisfaction entiere à Sigismond, Duc d'Autriche. L'armée Françoise ne tarda pas à se retirer, & laissa les Suisses parfaitement tranquilles. Ces peuples, quelques années après, firent un Traité d'alliance avec Charles VII, par lequel le Corps Helvétique s'engageoit à ne point donner passage aux ennemis de la France.

par aucun des Cantons. Le Monarque François promettoit de son côté, tant pour lui que pour ses successeurs, de ne fournir aucun secours aux ennemis de la République. Ce ne fut qu'après la guerre des Armagnacs que les derniers Cantons entrerent dans l'alliance.

Le Duc Sigismond s'accommoda aussi avec les Suisses; mais ce Prince étant venu à mourir, ses Etats, qui consistoient dans le Landgraviat d'Alsace, le Brisgaw, les Comtés de Ferrete & du Tirol, passerent sous la domination de l'Empereur Maximilien. Celui-ci voulut renouveller le Traité que le Corps Helvétique avoit fait avec Sigismond; mais les Suisses refuserent d'y consentir, & s'affermirent de plus en plus dans la résolution de conserver leur liberté, que la Maison d'Autriche cherchoit à leur ravir. L'Empereur eut beau promettre les plus grands avantages, on n'eut aucun égard à ses propositions; & dans une assemblée qui se tint à Zurich, tous les Députés s'écrierent unanimement: *Point d'alliance avec Maximilien.*

Pour mieux faire connoître qu'ils ne redoutoient point la puissance de l'Empereur, ils marcherent au secours des Grisons, leurs Alliés, qui venoient d'ê-

tre battus par les Autrichiens, & remporterent, sur ces derniers, une éclatante victoire. Maximilien, indigné que des Peuples dont il ne parloit qu'avec un souverain mépris, refusassent de se soumettre à sa domination, résolut de faire un dernier effort pour les assujettir. Dans ce dessein, il assembla une armée nombreuse, composée de soldats fort mal disciplinés. Ce n'étoit pas de semblables troupes qu'il falloit opposer à des gens comme les Suisses : aussi les Autrichiens furent-ils vaincus différentes fois. Dans la derniere bataille qu'ils perdirent près de Dormeck, le Comte de Furstemberg, qui commandoit leur armée, resta sur la place avec quatre mille Impériaux. Maximilien, ayant appris une si fâcheuse nouvelle, n'eut pas envie de continuer la guerre contre *cette vile populace*, car c'est ainsi qu'il appelloit les Suisses, & il chercha les moyens de faire la paix avec un peuple qui, depuis long-tems, portoit les plus rudes coups à la Maison d'Autriche. Le traité se conclut à Basle le 22 de Septembre, l'an 1499. Il fut réglé que chaque Puissance resteroit en possession des biens & des Fiefs dont elle jouissoit avant la guerre. Ce fut ainsi

que l'Empereur Maximilien mit le dernier sceau à l'indépendance des Suisses.

Telles furent les guerres que la Nation Helvétique eut à soutenir avant que de pouvoir goûter tranquillement les douceurs du Gouvernement Républicain qu'elle avoit déja établi, & dont je vais rapporter les Loix principales.

Les treize Cantons forment, comme je l'ai déja dit, une République guerriere. Contens de leurs Pays, qui est un des moins agréables de l'Europe, les Suisses ne cherchent point à étendre leurs limites par d'injustes conquêtes; mais ils donnent tous leurs soins à la conservation d'une liberté qu'ils n'ont acquise qu'au prix de leur sang. Comme ils n'ont rien de plus cher que leur patrie, chacun se met en état de la défendre, & la Suisse compte presqu'autant de soldats que de citoyens. Le courage seul ne suffit pas pour faire des guerriers. Ceux qui sont destinés à la profession des armes, doivent être exercés de bonne heure dans la discipline militaire. Or, c'est-là, pour-ainsi-dire, le point fondamental du Gouvernement Helvétique. Chaque habitant des treize Cantons est obligé d'avoir

chez ſoi des armes qui ſoient en bon état ; &, pour apprendre aux Suiſſes à s'en bien ſervir, il y a de tems en tems des récompenſes propoſées pour ceux qui tireront un coup de fuſil avec plus de juſteſſe, ou qui manieront mieux le ſabre ou l'épée. Les jeux mêmes & les amuſemens de cette Nation, préſentent une image de la guerre. Quand il y a des Foires & des Aſſemblées, on y vient en troupes, & chacune à ſon tambour. Pour faire honneur à de nouveaux mariés, on prend des fuſils, des hallebardes, & on accompagne les gens de la nôce dans cet équipage militaire. Les enfans eux-mêmes ſe familiariſent avec les armes, & on donne des prix à ceux qui, par leur adreſſe, l'emportent ſur leurs petits camarades. Outre les exercices de la courſe & de la lutte, qui ſont auſſi en uſage parmi les Suiſſes, ces Peuples ſe livrent volontiers aux pénibles amuſemens de la chaſſe, & vont attaquer au milieu des bois les loups & les ours. Le vainqueur de ces animaux furieux leur coupe la tête, l'attache à la porte de ſa maiſon, & obtient aſſez ſouvent une récompenſe de la part des Magiſtrats. Une choſe utile à des gens de guerre, eſt de

ſavoir nager. C'eſt en quoi les Suiſſes excellent, & ils traverſent aiſément les plus rapides rivieres. Il eſt impoſſible qu'une pareille éducation ne forme d'excellens ſoldats. Auſſi, où en trouve-t-on de meilleurs que dans la Suiſſe? Comme cette République en produit plus qu'il ne lui en faut pour ſe défendre, elle en fournit à pluſieurs Puiſſances de l'Europe, qui, en achetant les ſervices d'une Nation étrangere, épargnent une partie du ſang de leurs Sujets. Le Canton de Zurich ne voulut pas d'abord conſentir à vendre la vie de ſes Citoyens, parce que Zuingle, fameux Prédicateur, repréſentoit ſans ceſſe à ſes compatriotes qu'il étoit honteux à des Chrétiens de s'obliger, pour un vil intérêt, à égorger leurs ſemblables, & à ſervir les paſſions d'un Souverain ambitieux ou vindicatif.

Lorſque les treize Cantons ſont en guerre avec quelqu'autre Puiſſance, tous les Suiſſes ſe trouvent prêts à combattre pour la Patrie; mais afin d'éviter le déſordre & la confuſion, on choiſit ceux dont on veut ſe ſervir, & les autres attendent qu'on leur ordonne de prendre les armes. On recommande aux ſoldats d'oublier leurs injures par-

ticulieres, & de réserver tous leurs ressentimens pour les ennemis de la Nation. Cet article est assez bien observé, & on rapporte à ce sujet des traits qui font honneur à ces braves Républicains. Il leur est défendu, sous peine de la vie, de s'amuser au pillage pendant le combat; mais après la victoire, le butin est partagé également. Si cependant un soldat s'est distingué par quelque action éclatante, il obtient des récompenses particulieres. Lorsqu'on prend des villes, ou qu'on fait des conquêtes, tout se partage entre les treize Cantons, & ceux qui ont contribué davantage au succès, par le plus grand nombre de troupes qu'ils ont fournies, ne sont pas mieux traités que les autres, à moins qu'ils n'ayent donné de plus grandes preuves de leur valeur. Une si judicieuse conduite est bien propre à exciter l'émulation guerriere.

Il n'est point de Pays qui nous rappelle mieux le souvenir de Sparte que la Suisse. Amour de la liberté, zèle pour la Patrie, courage dans les combats, horreur du faste & du luxe, mépris pour les arts de pur agrément, application à tous les exercices qui

peuvent endurcir le corps, grande ſimplicité de mœurs; telles furent les vertus qu'on admiroit autrefois à Lacédémone, & qu'on trouve encore aujourd'hui dans les treize Cantons. Voici un autre trait de reſſemblance entre les Suiſſes & les Spartiates. Il y avoit parmi ces derniers des feſtins publics, d'où l'intempérance étoit abſolument bannie : pendant ces repas, la converſation rouloit ordinairement ſur les Victoires & les Conquêtes de la Nation : on y faiſoit l'éloge des Citoyens qui s'étoient diſtingués par leurs exploits, ou qui étoient morts pour la Patrie; en un mot, on ne tenoit que des diſcours propres à exciter le courage dans l'ame de tous les convives. La même choſe ſe pratique chez les Suiſſes, avec cette différence qu'ils n'obſervent pas ſi exactement les loix de la ſobriété. La paſſion exceſſive qu'ils ont pour le vin, eſt un défaut que la ſincérité de l'Hiſtoire m'empêche de diſſimuler, & c'eſt à regret que je fais un pareil reproche à une Nation recommandable par mille autres endroits.

Sparte ne connoiſſoit que la ſcience militaire. La Suiſſe n'a jamais été le ſéjour des Beaux Arts; il faut cependant

convenir qu'il s'est trouvé dans cette République des Citoyens qui se sont distingués par leur savoir. Mais comme les Constitutions de l'État tendent plutôt à former des Guerriers que des Gens de Lettres, le nombre de ceux-ci n'est pas fort considérable, quand on le compare avec la quantité qui se trouve en certains Pays de l'Europe. Les peuples dont l'esprit est le plus cultivé, ne sont pas toujours les plus vertueux. Que la Suisse n'envie donc point le sort des Nations chez qui l'on ne voit fleurir les Arts qu'aux dépens des mœurs !

Le Corps Helvétique est représenté par un Conseil ou Sénat, composé de deux Députés de chaque Canton. C'est dans cette assemblée qu'on décide de toutes les affaires importantes ; qu'on examine s'il est à propos de déclarer la guerre ou d'accorder la paix ; qu'on fait des Loix auxquelles tous les Sujets de la République sont obligés d'obéir ; qu'on exerce, en un mot, le pouvoir qui est attaché à l'autorité Souveraine. Chaque Membre du Sénat a droit de suffrage ; & si, comme il arrive quelquefois, un Canton envoye plusieurs Députés, ils n'ont tous qu'une seule voix. On sait que parmi les Suisses plusieurs se son

révoltés contre l'Eglise Romaine; mais la diversité des sentimens n'empêche pas ces peuples d'être fort unis entr'eux, quand il est question sur-tout de défendre la Patrie. Parmi les treize Cantons de la Suisse il y en a sept Catholiques, quatre Protestans, & deux qui sont moitié Catholiques & moitié Protestans. Outre ces treize Cantons qui forment la République, les Suisses sont alliés avec les Grisons, la Ligue Grise, la Ligue Caddée ou Maison-Dieu, les Droitures ou Dix Jurisdictions, la Principauté de Neuchâtel, le Valais, le Comté de Tockembourg, l'Abbaye & la ville de Saint-Gal, les Territoires des villes de Mulhausen, Geneve, Bienne, & l'Evêché de Basle.

Dans la crainte de m'écarter de mon sujet, je ne m'étendrai pas davantage sur le Gouvernement de cette République. La tyrannie des Princes Autrichiens donna lieu à la révolution dont je viens d'écrire l'histoire; un pareil exemple doit apprendre aux Souverains à ne jamais pousser à bout la patience des peuples.

Fin du Tome premier.





